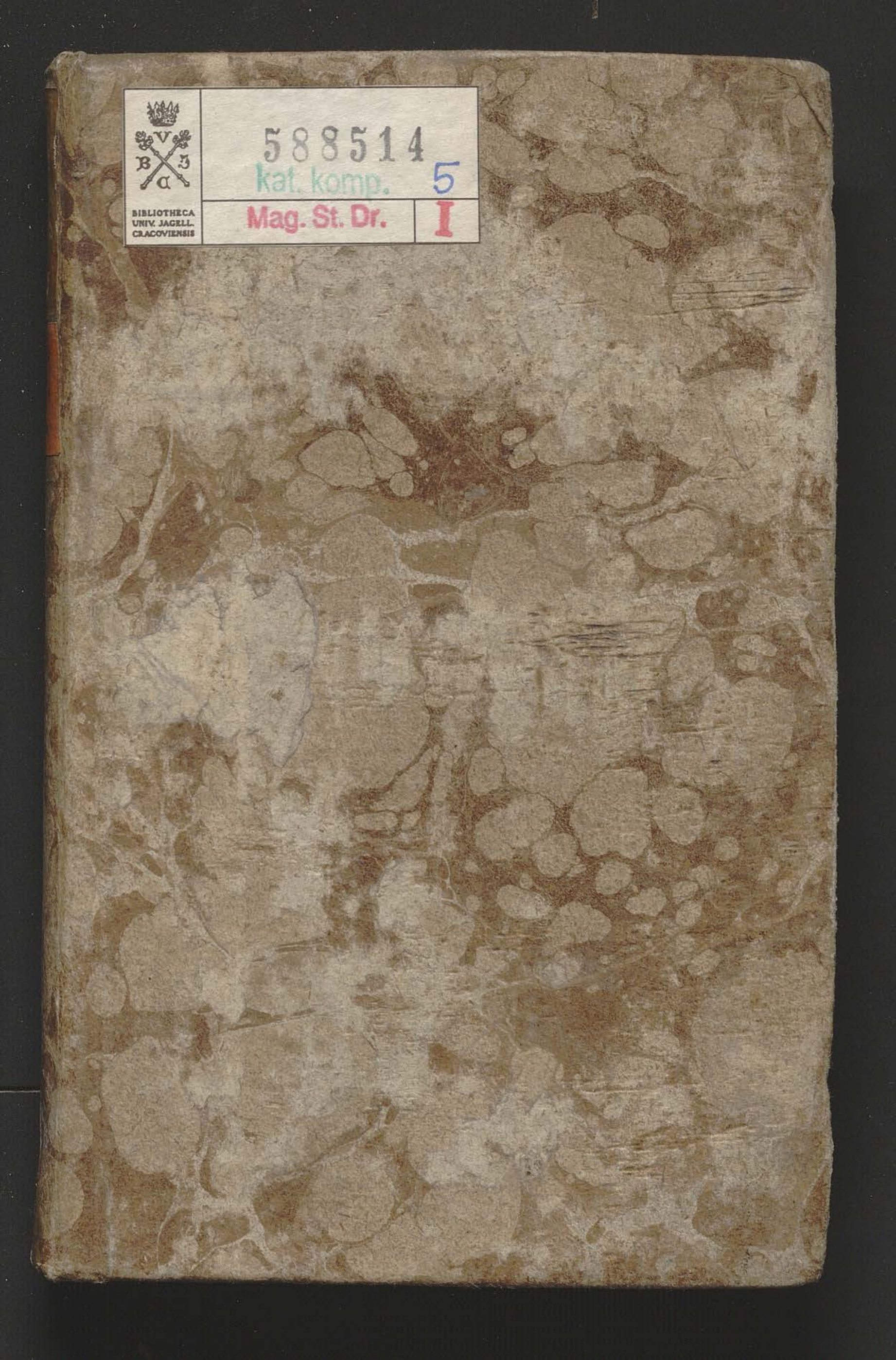
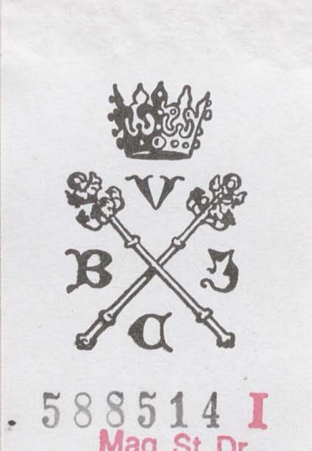

BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
588514
kat. komp.
5
Mag. St. Dr.
I


V
B
J
C

Gl. Jeger bog.

TABLEAU
DE
PARIS.

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.



Variété, mon sujet t'appartient.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM.



M. DCC. LXXXIII.



TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Le Diacre Pâris.

PENDANT son vivant il ne se douta guere du genre de célébrité qu'il obtiendroit après sa mort. Le parti des Jansénistes voulut à toute force en faire un saint, & ils allerent en foule grimacer & convulsionner sur son tombeau. L'enthousiasme communiqué au peuple auroit eu des suites, sans l'aurore de la philosophie qui dissipa ces extravagances, ridiculisa les novateurs & le thaumaturge, & servit le gouvernement assez inquiet sur cette épidémie morale. Les esprits échauffés, avec les noms de religion & de miracle, auroient

pu aller loin, tant le délire devenoit universel. Une princesse douairiere que l'âge avoit rendue aveugle, acheta pour mille écus les vieilles culottes du diacre, pour s'en frotter les yeux. Mais il y eut quelque chose de plus étonnant encore; ce fut un gros livre in-4°, avec figures, contenant le recueil des miracles prétendus de l'abbé Pâris. Ce livre d'un M. de Mongeron, est excellent en son espece; c'est-à-dire, pour humilier l'esprit humain, & l'avertir des écarts dans lesquels il est toujours prêt à tomber.

Les mêmes enthousiastes ont continué leurs convulsions clandestinement; ils ont eu recours à des prestiges fort étonnans il faut l'avouer; & si la raison n'étoit pas toujours au-dessus du rapport trompeur des sens, on seroit tenté de croire qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans ces épreuves; mais ces épreuves avoient un caractere bizarre: recevoir des coups de bûche, des coups d'épée, rôtir à la broche, se pendre en croix, c'étoit ainsi que ces illuminés annonçoient leur mission. Plusieurs crurent, ne pouvant combattre ce qu'ils avoient vu: mais quelle secte n'a pas eu ses prodiges ou prestiges, fondés

ſur des ſecrets particuliers, ou ſur la force extrême de l'imagination ?

PASCAL eût-il deviné que la ſecte dont il avoit embraſſé les idées, finiroit par donner un ſpectacle de convulſionnaires ? Mais, ſi je ne me trompe, il avoit un peu de leur phyſionomie.

PASCAL étoit un bon écrivain, précis & nerveux; il avoit du génie pour les mathématiques : mais c'étoit d'ailleurs un de ces foux ſérieux, un de ces maniaques qui pouſſent leurs raiſonnemens à l'extrême. Il ſe félicitoit d'être malade, parce qu'il connoiſſoit, diſoit-il, les dangers de la ſanté, & parce que la maladie étoit l'état naturel d'un chrétien; & qu'on étoit là, comme on devroit toujours être, exempt de toutes les paſſions qui travaillent l'homme qui ſe porte bien. Il avoit un ſoin très-grand (dans la vue de renoncer à tous plaiſirs) de ne point goûter ce qu'il mangeoit. Il portoit une ceinture de fer, pleine de pointes; & quand il prenoit quelque plaiſir à la converſation, alors il preſſoit ſa ceinture & redoubloit la violence des piquures, afin de détourner ſon ame de ce qui pouvoit lui être agréable. Il ſe mettoit

dans une grande colere quand on lui disoit qu'on avoit rencontré une belle femme : ce seul mot faisoit pécher, disoit-il. Jamais, par humilité, il n'a prononcé : *j'ai dit*, *j'ai fait*. Il attestoit que résister à l'ordre du roi (quel qu'il fût) c'étoit résister visiblement à l'ordre de Dieu, & que la puissance du monarque étoit *une participation de la puissance divine*. Pour cette derniere extravagance, elle étoit plus que bizarre. Il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit, parce qu'un cœur ne devoit être qu'à Dieu seul, & que c'étoit lui faire un larcin que de montrer quelqu'attachement pour autrui : par conséquent, il ne vouloit point qu'on l'aimât. Après de telles idées, il n'est pas étonnant qu'il apperçût un abîme à ses côtés. Ainsi, la folie touche au génie : une tension trop forte dans quelques fibres du cerveau brouille les images, & les raisonnemens s'en ressentent ; ils deviennent des objets de dérision pour une tête bien moins pénétrante, mais aussi beaucoup plus saine.



CHAPITRE II.

Roué.

C'EST un mot créé par l'*extrêmement* bonne compagnie, ainſi qu'elle s'intitule elle-même. Mais comment a-t-elle pu adopter une expreſſion qui réveille une idée de crime & de ſupplice, & l'appliquer ſi légérement ? On va juſqu'à dire un aimable roué. Qu'eſt-ce donc qu'un *roué aimable* ? demandera un étranger qui croit ſavoir la langue françoiſe. C'eſt un homme du monde, qui n'a ni vertus ni principes; mais qui donne à ſes vices des dehors ſéduiſans, qui les ennoblit à force de graces & d'eſprit. Voilà donc une idée complexe qui a donné lieu à un terme nouveau. *Tous les roués* dit-on, *ne ſont pas ſur la roue.*

ON dit d'un homme en place qui ſe permet tout, *c'eſt un grand roué*: ſon effronterie, ſon audace, juſtifieront ſes vices & ſon ambition: s'il triomphe, s'il abat ſes rivaux, il porte l'épithete honorable; s'il ſuccombe, on la lui retranche.

SI les étrangers s'étonnent qu'un pareil

mot ait pu se naturaliser dans notre langue, qu'ils apprennent que de détestables plaisanteries, des plaisanteries de bourreaux, ont circulé long-tems & circulent encore dans toutes les bouches.

UN abbé fut pendu, il y a trente ans, pour de faux billets de banque : le malheureux, au pied de la potence, s'accrochoit à l'échelle ; le bourreau lui dit : *allons, montez donc, monsieur l'abbé; vous faites l'enfant.* Tout Paris a répété ce mot affreux.

UN ivrogne sort d'un cabaret, place de Grève. On avoit fait une exécution ; il étoit nuit ; le patient hurloit sur la roue, la douleur lui arrachoit des juremens & des imprécations ; l'ivrogne levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, & dit tout haut, *ce n'est pas tout que d'être roué, il faut encore être poli.* Paris s'amouracha de ce mot insensé ; il fit fortune dans tous les cercles.

LORS du supplice de Damiens, un académicien fendit la presse avec beaucoup d'efforts, pour voir de plus près les tortures ingénieuses des bourreaux ; le maître exécuteur, dit des hautes-œuvres, l'apperçut ; il dit : *laissez passer monsieur, c'est un amateur.* En-

core un mot qu'on cite en riant, & à tous propos.

MADAME du Châtelet voyant M. de Voltaire triste, & ne disant mot depuis plusieurs jours, dit à la compagnie, qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir : *vous ne le devineriez pas, mais je le sais. Depuis trois semaines on ne s'entretient dans Paris que de l'exécution de ce fameux voleur, mort avec tant de fermeté; cela ennuie M. de Voltaire, à qui l'on ne parle plus de sa tragédie; il est jaloux du roué.*

IL faudra donc que l'académie françoise admette ce mot dans son dictionnaire, comme un des termes les plus familiers à cette bonne compagnie, qui veut donner le ton à toute l'Europe : c'est une gentillesse que l'on se prête & que l'on se rend. Les mots *traître*, *perfide*, *méchant*, ont pâli ; on n'ose point dire de prime-abord, c'est un scélérat ; le terme paroîtroit trop fort : on dit, *c'est un roué*; & chacun apperçoit les vices brillans & les vices voilés de celui dont on parle.

O peuple François, si ces preux & loyaux chevaliers vos ancêtres revenoient au monde, que diroient-ils en voyant leurs petis-fils employer ce langage ?

AINSI les expreſſions deviennent outrées à meſure que la ſenſibilité s'émouſſe. Mais comment nos voiſins, qui n'ont pas ces brillantes idées, traduiront-ils ce mot?

QUE diront-ils encore, lorſqu'ils apprendront que l'on cite comme un trait unique, une naïveté, le trait ſuivant. Une femme eſt accuſée d'avoir empoiſonné ſon mari qui dépériſſoit de langueur; elle s'écria: *qu'on l'ouvre, on verra que rien n'eſt plus faux.*

LE ſupplice de *Damiens*, & les atrocités de *Deſrues* reviennent fréquemment dans les converſations, avec les réflexions anologues; le caractere, les paroles des fameux aſſaſſins ſont analyſés; & comme on s'occupe, au ſortir de l'opéra, de la réforme de la juriſprudence criminelle, on parle des *roués* en place de Grêve, comme des *roués* de cour. Depuis que les hommes ſe paſſent mutuellement de leur eſtime, ils s'offenſent moins des termes par leſquels on les caractériſe. On a dit de l'auteur des *Liaiſons dangereuſes*, c'eſt la plume d'un *roué*; il n'aura pas pris cette épithete en mauvaiſe part. Le voilà aſſimilé à gens de l'*extrêmement* bonne compagnie; & l'on peint ainſi d'un ſeul mot l'immortalité.

CHAPITRE III.

Chanteurs publics.

Il y en a de deux fortes ; les uns lamentent de faints cantiques, les autres débitent des chanfons gaillardes ; fouvent ils ne font qu'à quarante pas l'un de l'autre. L'un vous offre un fcapulaire béni qui chaffe le diable, peint en habit rouge dans fon tableau avec la queue qui paffe ; l'autre célebre la fameufe victoire remportée ; tout cela eft mis au rang des miracles ; & les auditeurs debout, ont l'oreille partagée entre le facré & le profane. On écoute & les tentations du diable (lequel s'eft métamorphofé pour féduire un pauvre homme avec de l'or) & la chanfon fur la valeur héroïque de tel général qui s'eft battu *en perfonne.* Celui qui parle en faveur des *chofes faintes* a les cheveux plats & l'air niais : celui qui chante les batailles a l'air d'un luron ; fa trogne eft enluminée ; le groupe eft plus nombreux près de ce dernier, & ce contrafte repréfente affez bien le petit nombre des élus & la foule des réprouvés.

La chanſon joyeuſe fait déſerter l'auditoire du vendeur de ſcapulaires ; il reſte ſeul ſur ſon eſcabelle montrant en vain avec ſa baguette les cornes du démon tentateur, l'ennemi du genre humain. Chacun oublie le ſalut qu'il promet, pour courir à la chanſon damnable. Le chanteur des réprouvés annonce le vin, la bonne chere & l'amour, célebre les attraits de Margot ; & la piece de deux ſols qui balançoit entre le cantique & le vaudeville, hélas ! va tomber dans la poche du chantre mondain.

Tous deux crient à tue-tête, & affichent ſur leurs tableaux : *Par permiſſion de monſeigneur le lieutenant-général de police* ; car tout charlatan le *monſeigneuriſe*. Toutes ces permiſſions en ſon nom, gravées en groſſes lettres, font croire au petit peuple que le *lieutenant-général de police* eſt le maître abſolu de la ville, & que ſa ſeule volonté y fait tout ; il n'apperçoit que ce miniſtre qui tient la verge, & les autres adminiſtrateurs n'exiſtent pas pour lui ; il n'a point d'idée d'un miniſtere où l'exempt & l'inſpecteur ne ſont plus rien.

Ces cantiques, ces chanſons, ces vaude-

villes ſont tous préalablement *lus & approuvés* par le cenſeur S***, qui fait lui-même des *chanſons* & des *couplets*; mais point auſſi naïfs, auſſi rians, auſſi faciles que ceux que l'on chante quelquefois dans les rues : le cenſeur eſt inférieur au poete.

Il y a encore les complaintes ſur les pendus & les roués, que le peuple écoute la larme à l'œil, & qu'il achete avec empreſſement. Quand, par bonheur pour le poete du Pont-Neuf, quelque perſonnage illuſtre monte ſur l'échafaud, ſa mort eſt rimée & chantée avec le violon. Ainſi à Paris tout eſt matiere à chanſon ; & quiconque, maréchal de France ou pendu, n'a pas été chanſonné, a beau faire, il demeurera inconnu au peuple. Je ſoutiens ici que Deſrues dans les carrefours de la capitale eſt plus illuſtre que Voltaire.

CHAPITRE IV.

Lait d'âneſſe.

L'USAGE du lait d'âneſſe eſt recommandé plus que jamais par tous les médecins. Il ré-

pare les tempéramens affoiblis par l'inconti-nence & la débauche. Dans les fauxbourgs, il eſt des troupeaux d'âneſſes, & l'on mene chaque matin la nourrice à l'hôtel du mon-ſieur dont la poitrine eſt délabrée. Un élé-gant a pour frere de lait un ânon ; il en rit, & l'on en rit auſſi. La marquiſe parle très-affectueuſement de la chere âneſſe qui réta-blira ſa ſanté. Après ce bienfait inſigne, elle ſera généreuſe ; elle doit l'envoyer dans une de ſes terres, où la pauvre bête alors ne fera que paître & gambader, ſans être aſſujétie à aucun travail. Ce projet de bienfaiſance eſt arrêté dans ſon ame ſenſible & reconnoiſſante ; elle en a pris l'engagement devant une nom-breuſe aſſemblée avec une ſorte d'oſtentation qui fait ſourire & qu'on ne ſe laſſe point d'admirer.

CHAPITRE V.

Anon.

APRÈS avoir parlé de la mere, parlons du fils. Mon pinceau n'a point d'orgueil ; il veut crayonner auſſi le frere de lait du jeune ſei-

gneur. M. de Buffon dit qu'il eſt joli ; mais l'a-t-il vu comme moi, lorſqu'il porte, mieux que des reliques, des paniers remplis de fleur ; lorſqu'il eſt conduit par une fraîche jardiniere, ſe promenant avec lui aux premiers jours du printems ? L'attirail forme un grouppe qui plait à l'œil ; le gentil animal paſſe auprès du cheval preſſé par le fouet & mordant ſon frein. Il devance la pauvre haridelle écorchée & défigurée qui traîne le fiacre ; il rencontre le chien crotté, le bœuf qui va ſe faire aſſommer : mais pour lui, propre & ſvelte, ſans crainte du boucher, averti par la baguette & non frappé, il réjouit la vue & l'odorat. Leſte comme ſa conductrice, il a marché ſur le pavé fangeux plus légérement encore que le petit-maitre en équilibre ; aucune tache ne défigure ſon ſabot. Il dépoſe aux portes les fleurs dont il eſt paré plutôt que chargé, & revole enſuite à la campagne. Le plus fortuné Pariſien n'y va que le ſamedi au ſoir ; mais lui, il ne couche jamais à la ville ; il part avec l'aurore qui l'égaie. Quand le ſoleil ſe couche, il a déja pâturé abondamment autour de la cabane champêtre, & il s'endort, comme la jardiniere aux joues de roſes, ſans

trouble & ſans ſouci, après avoir été flatté de ſa belle main.

La courſe ſur le dos des ânes a eu ſon tems. Les princeſſes montoient le paiſible animal que Buffon s'eſt plu à venger de nos dédains. Il ne ſoupçonnoit pas l'honneur qu'on lui faiſoit; il n'étoit pas plus enorgueilli de porter une reine qu'une vendeuſe de fleurs; il ne ſentoit pas la différence qu'il y a entre une majeſté & une villageoiſe: c'étoit toujours une cuiſſe féminine qui preſſoit doucement ſes flancs. Une foule de plaiſanteries nâquirent de ces cavalcades; & quand la matiere fut épuiſée, les courſes de cette eſpece prirent fin. Il en eſt ainſi de tous les plaiſirs de ce monde; les plus vifs deviennent enfin les plus faſtidieux: ſans quelques couplets de chanſon que la mémoire ſe rappelle, le triomphe des ânes à la cour de France ſeroit déja tombé dans l'oubli.



CHAPITRE VI.

Accouchée.

ETENDUE, à demi-couchée ſur une chaiſe longue, enveloppée dans le plus beau linge, elle ſe perd dans une infinité d'oreillers grands & petits. On ne voit que dentelles artiſtement pliſſées & de groſſes touffes de rubans. Elle attend ſur ce trône les viſites de tout le monde; elle a tout préparé pour qu'on admire juſqu'à ſon couvre-pied.

UNE garde ſe tient aſſiſe près de la porte & flaire tous ceux qui arrivent. Elle répete inceſſamment, *n'avez-vous point d'odeurs?* Une femme de qualité s'écrie en paſſant, *non, je dois ſentir la graiſſe.* Elle entre; une atmoſphere de parfums l'environne & remplit toute la chambre.

IL eſt dit qu'on ne doit pas parler à l'accouchée; mais l'intérêt qu'on prend aux douleurs qu'elle a ſouffertes eſt ſi grand, qu'on ne peut s'empêcher de lui dire qu'on n'en a pas dormi toute la nuit. Ce compliment eſt renouvellé par toutes les femmes qui arrivent.

Après qu'on a loué le courage de l'accouchée, on fait l'éloge de ses dentelles, & de la façon dont elle est mise. On dit à chaque instant, *parlons bas*; & celle qui vient de donner le conseil, est la premiere à élever la voix fort haut.

Les hommes n'entroient pas autrefois; aujourd'hui ils font du cercle; ce n'est que dans ces circonstances que les hommes disent encore des douceurs. L'accouchée reçoit mille complimens sur son teint, dont les roses n'ont fait que pâlir. Sa langueur la rend plus belle; mais quand le mari vient à entrer, il sourit d'une façon si particuliere; il a un air toujours si étrange, que malgré toutes les minauderies de l'accouchée, il ne sauroit soutenir les regards de l'assemblée, & s'y dérobe promptement.

Chaque fois que l'accouchée porte la main à son front, une femme décampe. Chacun défile pour attraper encore quelques fragmens de l'opéra, & l'on se plaint dehors d'être victimes des bienséances.

Il manque à l'accouchée de la capitale le charme le plus intéressant & qui donneroit à son état un air plus respectable: l'enfant dans

son

son berceau & attendant du sein maternel sa premiere nourriture. Pendant un tems, les femmes ont nourri elles-mêmes; mais ce n'étoit qu'une mode, elle a passé. La vie de Paris sera toujours un obstacle à l'accomplissement de ce devoir sacré. J'ai remarqué que personne n'osoit parler du nouveau né ni au pere ni à la mere.

QUAND une femme se porteroit assez bien pour être relevée de couches au bout du douzieme jour, elle attendroit jusqu'au vingt-unieme pour reparoître. Jusqu'alors elle doit, quand il entre quelqu'un, retomber sur sa chaise longue, jouer la langueur & l'abattement, recevoir trente visites, au lieu de se promener dans un jardin, & d'y jouir des douces influences de l'air.

IL est encore dit aujourd'hui qu'une femme malade doit recevoir du monde jusqu'au moment qu'elle expire. On ne laisse entrer, il est vrai, que les amis de la malade; mais elle en a tant que l'appartement est toujours plein.

LE protocole d'un mourant est de n'être jamais seul; & c'est un devoir d'étiquette que d'aller chez lui en foule.

IL faut être entouré de parens & d'amis,

dans toutes les crises d'une fievre; on vient jusques sous vos rideaux. Il faut que les têtes soient devenues beaucoup plus fortes, puisqu'autrefois nos peres, lorsqu'ils étoient malades, se trouvoient incommodés seulement par le mouvement indispensable du service.

CEUX qui ne visitent pas envoient deux fois par jour demander des nouvelles, & surtout le nom du médecin. Il devient un pronostic, & les gens du monde savent combien de jours une duchesse pourra résister sous les ordonnances de tel docteur. Il est des maladies où le médecin expédie son malade infailliblement; & le cocher lui-même sait qu'au bout de huit jours il n'aura plus besoin d'arrêter les chevaux à la porte de l'hôtel: aussi s'informe-t-il du genre de la maladie. Alors il secoue la tête & prédit l'événement.

CHAPITRE VII.

Bacchantes.

ON nomme ainsi les femmes qui tout récemment ont affecté du désordre dans leur coiffure & dans leur habillement; il passe dans

leur maintien & dans leurs difcours. On fe coiffe ainfi pour les tables de jeu, où les paffions font en mouvement; & alors il eft permis de lever vers le ciel de beaux yeux courroucés. On fort avec fureur de la falle; & fi l'on permet quelques horribles fermens, ils ne font qu'analogues au ton & à l'habit. Les hommes au jeu fe piquent de ftoïcifme; froids & immobiles, ils reçoivent la réputation de beaux joueurs. Les femmes défigurent leur charmant vifage tant qu'elles veulent, fans rien perdre de leur renommée.

UNE bacchante marche comme un dragon, en a le gefte & le regard, fait affaut de paroles avec tout ce qui fe rencontre, commande aux hommes, mange à table avec une voracité feinte, boit du vin. Enfin un homme qui, après avoir paffé vingt ans dans fon château, reviendroit à Paris, demanderoit à l'oreille de fon voifin: dans quelle piece eft le rôle que joue madame? voilà une finguliere folie qui l'agite!

ELLE eft réjouiffante; mais elle n'a pas pris univerfellement; c'eft bien dommage. Les hommes ne buvant plus que de l'eau, affectant la plus grande modération dans leur maintien

& dans leurs discours, le tour étoit venu aux femmes de figurer le sexe hardi & fier; elles avoient des dispositions admirables, & n'auroient pas mieux réussi, quand c'eût été pour célébrer l'abolition de la vieille loi Salique.

CHAPITRE VIII.

Cachets.

Se donne qui veut des armoiries sur le quai de l'Horloge; s'empare qui veut des armes des plus illustres maisons. On demande à un graveur de déployer toutes les richesses du blason, & il va en gratifier les armes particulieres que vous inventerez à loisir avec lui. Le graveur payé imprime sur votre cachet le *champ*, les *pieces honorables*, les *figures*, &c. Personne ne vous dit mot, eussiez-vous épuisé tout l'art héraldique pour mentir journellement avec l'empreinte fugitive de la cire.

Ainsi firent, après la guerre des croisades, les écuyers, les pages des chefs de plusieurs maisons anciennes; ils hériterent des écussons de ceux qui, après avoir vendu leurs terres,

alloient ſe faire tuer par les Sarraſins. Ils apporterent triomphalement les étendards du mort, ſe les approprierent & les tranſmirent à leurs deſcendans qui, quoique fils de ces *varlets* uſurpateurs, ont fait remonter leur origine à une ſouche antique. Ces honneurs volés lors des fameux voyages d'outre-mer, n'étant point conteſtés, ont paru légitimes à l'aide du tems.

NOTRE vanité eſt bien riſible; mais elle ne l'eſt jamais tant, que lorſqu'on cherche à ſe créer des ayeux imaginaires, & qu'après s'être nourri de pareilles billeveſées, on vient à s'enfler d'un orgueil égal à ſa crédulité. De toutes les petiteſſes dont l'eſprit humain eſt capable, celle-ci me paroît la plus miſérable & la plus ridicule.

SUR cent lettres, dont le cachet eſt gravé en armoiries, quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet impoſteur. Il y a des hommes aſſez ridiculement vains, pour vous faire admirer leurs cachets armoriés, tandis que vous avez connu leur pere, horloger, maçon, ou chapelier: mais ils ſe flattent qu'il en ſera un jour comme du tems des croiſades, que la poſſeſſion avec le tems deviendra un titre in-

conteſtable. Tel barbier entretient ſon fils dans cette ſuperbe eſpérance, & lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l'Horloge.

Ils ſont là tout prêts à graver le menſonge ſur tous métaux. Il n'en coûte pas plus pour un trophée héroïque, que pour un trophée d'amour; les caſques & les lances, ou les fleches & le flambeau de Cupidon ſont au choix de l'amateur. Le burin tranchant eſt tout taillé pour donner les armes de tous les nobles de l'Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres.

Il n'y a que Paris pour recéler cette foule de beaux petits meſſieurs qui, le plumet ſous le bras, le diamant au col, le cachet à la montre, jouent le rôle de gentilshommes, tandis que leur mere ou leur oncle eſt dans un coin, à ſolliciter le paiement d'une penſion accordée à des ſervices que rejette & que dédaigne le ſecond ordre de la nobleſſe.



CHAPITRE IX.

L'Ours.

NÉ dans les Alpes, descendu des montagnes neigeuses, arraché au magnifique amphithéatre qui domine l'Europe, on le saisit, on le charge de chaînes, on le conduit à Paris. Cet emblême de la liberté helvétique, révéré par toute la Suisse, que Berne éleve & nourrit dans ses remparts, danse ignominieusement sur le Pont-Neuf; & né pour vivre à côté d'hommes libres, amuse les badauds de sa figure étrangere.

IL semble regreter le séjour des frimats, les forêts de sapins où il erroit librement; il gémit en faisant son menuet sous le bâton: son air sérieux tient du païs où il est né.

QUE diriez-vous, valeureux Bernois, & vous, Suisses des douze autres cantons; que diriez-vous en voyant votre animal chéri, humilié, dégradé, sa robe faite pour les âpres hivers, salie de la boue parisienne, & lui tournoyer pesamment, au milieu des éclats

de rire de la populace réjouie par la danſe lourde de l'animal républicain ?

Le fier léopard n'a point reçu cette humiliation ; il déchireroit de ſes griffes, conducteurs & ſpectateurs. L'ours helvétique monte à l'échelle, tend le chapeau du maître qui reçoit la vile monnoie que l'on offre par pitié à ſes pas cadencés. Il graviſſoit, le nez à l'air, les ſommets du mont Jura ; muſelé, il poſe ſa lourde patte ſur l'échelon, on le frappe avec la chaîne qui le guide. Et pourquoi le traiter ainſi ? Il ne s'eſt pas vendu.

On a vu les conducteurs d'ours, voleurs de grands chemins, ſe ſervir de ces animaux pour dépouiller les paſſans ; on les avoit dreſſés à ce coupable uſage. Ils ont attiré l'attention du gouvernement.

On nomme le gouverneur d'un ſot de qualité, d'un jeune Allemand, d'un Hollandois qui fait voyager ſon éleve pour le décraſſer, *un meneur d'ours*. Les Suiſſes font volontiers ce métier là.



CHAPITRE X.

Hôtel des Invalides.

L'ÉTABLISSEMENT le plus juſte d'un ſiecle de grandeur. On ne voit plus les ſoldats, comme le dit Young, *étendant le bras qui leur reſte, mendier leur pain le long des royaumes que leur valeur a ſauvés.*

CE qu'il y a de touchant, c'eſt de voir ceux qui ne peuvent plus porter des alimens à leur bouche, être ſervis par des mains officieuſes & journalieres. Ces triſtes reſtes de la fureur inſenſée des batailles; ces corps, ſelon l'expreſſion d'un poëte, *dont le tombeau poſſede la moitié*, ne peuvent plus accuſer la patrie d'une criminelle indifférence.

UN gouvernement doux a effacé les rigueurs d'une diſcipline trop auſtere; car, puiſque cet hôtel eſt un aſyle de paix & de repos, puiſqu'il eſt une récompenſe, il faut en éloigner les ordonnances triſtes & ſéveres qui conviennent aux ſoldats guerroyans & campés ſous la tente.

CE vaſte bâtiment eſt en pierres; le vieux

ſoldat eſt enfermé dans des murailles épaiſſes. Ces voûtes où le ſoleil ne pénetre pas même en été, paroiſſent rendre ce grand lieu bien froid, bien ſombre, bien ennuyeux pour la vieilleſſe. De longs corps de bâtimens, des eſcaliers noirs, des corridors glaçans, impriment à ce grand édifice quelque choſe de triſte.

Les ſoldats y ſont logés pêle-mêle, & la propreté n'a pu s'établir dans ces ſalles ſpacieuſes. Mais les officiers y ſont bien en comparaiſon du ſoldat ; les officiers m'ont tous paru aſſez contens de leur ſort, & cet aveu peut tenir lieu d'une louange complete.

Il n'y regne pas la même fraternité que dans les camps. Chacun s'iſole, & l'indifférence la plus abſolue regne entre ces êtres jadis ſi unis. C'eſt qu'il n'y a plus le danger des batailles, ni la ſociété d'armes, ni le poids des fatigues à ſoutenir ; les régimens mêlés, les ſoldats ne ſe reconnoiſſent plus. De là peu d'échanges de bienfaits ; l'eſprit militaire ne s'y manifeſte plus que par des rêveries ſur la gloire ; cette retraite n'ouvrant plus de moyens à une ſorte d'avancement, chacun ne vit plus que pour le préſent, & ne ſe repaît plus que des fantômes du paſſé.

Les vieillards ont des infirmités & de l'humeur : il faut donc adoucir leur état ; c'eſt ce qu'on a fait depuis quelques années. Une adminiſtration qui n'a rien de rigoureux, leur a laiſſé nombre de petites libertés innocentes, qui font que chacun s'arrange à ſa guiſe & eſt content : avantage particulier que des loix générales & exigeantes ne pouvoient embraſſer. Rediſons-le : puiſqu'il s'agit de ſe repoſer, il faut à ces ſoldats du repos dans toute ſon étendue ; & c'eſt là leur principale récompenſe.

Le dôme eſt ſuperbe, & fait l'objet de la curioſité & de l'admiration des étrangers.

La cuiſine eſt remarquable par ſes immenſes chaudieres, par ſes broches nombreuſes, par la diſtribution prompte & égale des plats. Le ſervice du vin dans des chopines de plomb a quelque choſe de rapide & de particulier, qui étonne l'œil.

Les hommes ſont ſi ennemis des regles aſſujétiſſantes, que ces invalides ne paroiſſent guere au réfectoire que pour emporter leur portion congrue. Ils la troquent enſuite, la partagent comme bon leur ſemble ; & cette liberté qui ſatisfait tous les goûts, prévient

mille plaintes. L'expérience a prouvé que les petites jouissances sans gêne plaisoient à tous les hommes, & qu'ils les préféroient aux jouissances qu'on leur apprêtoit avec une sorte de régularité.

Louis XIV laissa par testament son cœur aux Jésuites de la maison professe, qui l'ont placé dans leur église, comme un monument de son affection royale pour leur société.

Aujourd'hui qu'ils ne sont plus, seroit-ce aller contre l'intention du feu roi, que de le transporter à l'hôtel des Invalides? Et où ce dépôt peut-il être plus dignement placé que dans ce temple superbe?

Louvois avoit destiné les magnifiques souterreins placés sous l'église à la sépulture de nos rois, & comptoit y faire transférer les tombeaux de Saint-Denis.

Le cardinal de Bouillon, ambassadeur à Rome, fit faire par les plus habiles artistes un mausolée au maréchal de Turenne, son neveu. Ce monument, propre à perpétuer la gloire & les exploits de ce grand homme, devoit être élevé dans le sein de la France sa patrie. Mais la disgrace du cardinal suspendit ce projet; l'ouvrage fut déposé dans les

granges de l'abbaïe de Cluni, où il est encore dans les caisses qui l'ont apporté de Rome.

Ne seroit-il pas convenable de l'en tirer, & de le placer à l'hôtel des Invalides, où il seroit d'une maniere plus décente & plus conforme aux vœux des braves militaires qui l'habitent? C'est là qu'est la postérité de ce grand général.

Il y a des bouches à feu contre les petits fossés des Invalides. Ces canons se font entendre au passage de Leurs Majestés. A ce bruit, toutes les oreilles parisiennes sont aux écoutes, le nouvelliste descend, & croit déja apprendre la nouvelle d'un avantage pour lequel il a parié. On lui dit que c'est le roi qui passe pour aller à la chasse tuer des lievres; alors il remonte tout honteux, pestant contre le canon qui ne publie pas la victoire qu'il avoit annoncée.



CHAPITRE XI.

Châtelet.

JURISDICTION qui embraſſe le civil, la police & le criminel. Le prévôt de Paris eſt chef du Châtelet, & n'y paroît jamais; il a encore le droit d'aſſiſter aux états-généraux, comme *premier juge ordinaire & politique de la capitale du royaume*; mais perſonne, comme on le ſait, n'eſt moins occupé que lui.

SES trois lieutenans font tout; ils ont un crédit & une autorité dont le prévôt n'a pas l'ombre. Ils agiſſent tous trois ſous ſon nom à peu près comme les maires du palais agiſſoient jadis ſous le regne des rois fainéans.

LA charge de *lieutenant-général de police* a été démembrée de la charge de *lieutenant civil*; & la branche eſt devenue beaucoup plus importante que le tronc, puiſqu'elle s'étend aujourd'hui à toutes les parties de l'adminiſtration, où le lieutenant civil & même le prévôt de Paris ne voient goutte, & où même il ne leur eſt pas permis de voir.

Les procès se sont amoncelés dans cette jurisdiction, au point que l'on n'en voit plus le terme. Quelle main opérera la débacle ? La chicane a tant multiplié les détours, & les délais onéreux s'obtiennent si facilement, que rien ne finit; & l'on peut assurer qu'il y a impossibilité que tout finisse, dans l'état où sont les choses ; c'est un désordre sérieux, auquel il faudra dans peu remédier ; sans quoi cette justice n'en aura plus que le nom, & sera vaine & illusoire.

Le lieutenant civil, quand il remplit ses devoirs, n'a pas de moment à lui. Toutes ses heures sont déterminées par des fonctions urgentes, qui sans cesse se renouvellent. C'est la charge la plus triste, la plus ennuyeuse, la plus monotone dont un magistrat puisse être revêtu. Celle de *lieutenant-général de police*, par comparaison, est amusante ; elle appelle du moins des circonstances rares, curieuses, des faits étranges & particuliers, qui soutiennent le magistrat dans son travail, donnent à sa pénétration de quoi s'exercer, & peuvent occuper & intéresser tout-à-la-fois sa tête & son cœur. Le lieutenant civil n'a qu'un travail sec, rebutant, épineux. Il est sans cesse

tyrannisé par de petites formes juridiques. On appelle encore de ses sentences. Son bon sens & sa miséricorde ne lui appartiennent pas en propre ; il est subjugué par la loi, & la loi le plus souvent est bizarre. On lui adresse tout le papier timbré qui se barbouille dans Paris : *scellés*, *inventaires*, *référés*, *affaires de mineurs*, *curatelles*, *testamens* ; *contrats d'atermoiemens* si fréquens de nos jours ; *assemblées de parens*, *interdictions*, *saisies*, *séparations*, *prises de corps* ; & il faut qu'il réponde à tout. Mais il faudroit aussi que les jours eussent pour ce magistrat soixante & douze heures.

Il fut un jour, après le dernier exil du parlement, où le lieutenant civil tint seul en échec la cour, le chancelier & les ministres. Son refus auroit pu avoir une influence prodigieuse en levant le siege. Les notaires, les greffiers, les procureurs, les huissiers, &c. tout restoit dans une immobilité fort embarrassante. On sentit que le petit poids pouvoit faire pencher la balance en équilibre ; on fut intimidé, on eut recours aux supplications. Qu'est-ce donc que la machine de tel gouvernement, où un mince rouage,

ſuſqu'alors non apperçu, arrête tout-à-coup ou facilite le jeu des autres reſſorts ?

QUE l'on entaſſe enſuite les mots de deſpotiſme, de monarchie, d'ariſtocratie, d'olygarchie : mots ſans idées nettes. Tous les gouvernemens ſont mixtes, & admettent dans leur ſein des élémens oppoſés : ce que l'expérience confirme encore plus que le raiſonnement.

ON a vu derniérement les juges du Châtelet faire les inquiſiteurs & vouloir juger un livre de phyſique & de morale, qu'à coup ſûr ils ne ſavoient pas lire. On dit qu'ils renouvellent tous les cinquante ans cette prérogative : le tout pour ſoutenir quelque vieille prétention ignorée. Le ridicule dont ils ſe ſont couverts en voulant toucher à ces hautes matieres, les fera rentrer ſans doute dans les diſcuſſions qui ſont de leur reſſort.



CHAPITRE XII.

Armoiries de la Ville.

C'EST un vaiſſeau flottant. Ah, plût à Dieu que ces armoiries fuſſent parlantes, & que Paris fût une ville maritime !

ON s'eſt jeté dans de longues diſcuſſions pour trouver l'origine de ces armoiries. Rien de plus ſimple. Un peintre aura métamorphoſé un miſérable bateau en vaiſſeau de haut-bord, & le batelet ſera devenu un navire.

UNE erreur de peintre n'eſt pas dangereuſe; mais tel qui ne connoiſſoit pas la conſtruction ni la marche de la galiotte de Saint-Cloud, a entrepris de diriger la marine royale. C'eſt que beaucoup de François, à l'imitation des marquis de Moliere, ſavent tout à merveille, & ſur-tout ce qu'ils n'ont jamais appris.

PARIS, malgré le vaiſſeau qui figure dans ſes armes, ne fournit point de matelots à l'état. On y mange de la marée; mais les trois quarts de ſes habitans ignorent ce que

c'est que le flux & le reflux de l'Océan. Des bateliers moteurs de la navigation semblent plutôt traîner que conduire de longs bateaux qui s'engravent perpétuellement.

DES coches d'eau qui montent & qui descendent, qui partent majestueusement du quai de Saint-Paul ou de la Tournelle ; voilà toute la marine qui justifie les armoiries de la capitale. Quand la Seine se gonfle, les flottes sont en grand danger. Le vaisseau vogant à pleines voiles, n'en restera pas moins sur la façade de l'hôtel-de-ville, & cet aspect ne laisse pas que d'être facétieux pour l'œil d'un Anglois, habitant de Londres.

CHAPITRE XIII.

Démolition du Petit-Châtelet.

ENFIN, ce vieil édifice qui avoit quelque chose de hideux, barbare monument du siecle de Dagobert, construction monstrueuse au milieu de tant d'ouvrages de goût, où le conseil des Seize fit arrêter & pendre

Briſſon, Larché & Pardif, ce gothique & lourd bâtiment dont on avoit fait une priſon, vient de tomber & de céder ſon terrein à la voie publique.

J'AI paſſé ſur ſes débris : mais quel aſpect! Les voûtes entr'ouvertes, des cachots ſouterreins, qui recevoient l'air pour la premiere fois depuis tant d'années, ſembloient révéler aux yeux effrayés des paſſans les victimes englouties dans leurs ténebres. Un frémiſſement involontaire vous ſaiſiſſoit en plongeant la vue dans ces antres profonds, & l'on ſe diſoit : eſt-ce donc dans un pareil lieu, au fond de la terre, dans un trou à mettre les morts, qu'on a logé des hommes vivans ?

CES cachots vont ſervir déſormais de cave aux maiſons qu'on va bâtir ſur leurs fondemens. Mais les murs y doivent être encore imprégnés des ſoupirs du déſeſpoir. Qui oſera placer là ſon tonneau de vin ? qui pourra le boire ſans ſe rappeller les malheureux qui ont gémi entre ces murailles, dans les tourmens du corps & les angoiſſes de l'ame, plus terribles encore ?

PUISSENT les dernieres traces de la bar-

barie s'effacer ainsi sous la main vigilante d'un gouvernement sage ?

CHAPITRE XIV.

L'Arcade Saint-Jean.

ATTENANT l'hôtel-de-ville, est une arcade aussi triste que dangereuse, & par où cependant doit défiler tout ce qui descend de la belle rue Saint-Antoine. Ce passage est extrêmement incommode, & vous jette dans une rue tortueuse & inégale, jusque vis-à-vis le beau portail Saint-Gervais, que l'on n'apperçoit qu'à moitié.

IL seroit à propos de percer une rue qui aboutiroit à la rue Saint-Antoine. Il faudroit du moins un trotoir pour les gens de pied sous cette maussade arcade, où il n'y a aucun refuge contre les voitures.

CET endroit, quoique voisin de la Grêve, est favorable aux voleurs qui attendent sous cette voûte solitaire.

UN voleur y arrêta vers minuit un particulier, en lui mettant sous la gorge un pisto-

let & lui demandant *la bourſe*. La main du voleur, qui ſans doute en étoit à ſon apprentiſſage, étoit tremblante. Le particulier qui craignoit que le mouvement de la peur ne fit partir la détente, lui dit avec le plus grand ſang-froid : *ne tremblez pas, monſieur, je vous donnerai*.

CHAPITRE XV.

Saints défigurés.

LE portail des égliſes offre nombre de figures gothiques ; mais à préſent ſi noires & ſi hideuſes, qu'on les prendroit plutôt pour des objets de réprobation, que pour des élus ayant en paradis la couronne de gloire.

IL manque à ces ſaints antiques un nez, une oreille, un bras. Les anges & les chérubins ont perdu leurs ailes ; l'archange du jugement dernier ſouffle encore & n'a plus de trompette. Ces viſages céleſtes, criblés par les injures du tems, font des mines affreuſes. Pourquoi donc ajouter encore à leur noirceur, en couvrant ces ſtatues enfumées

d'une couronne de fleurs fraîchement cueillies ? Ce contraſte afflige l'œil. Le ſaint prend la phyſionomie d'un démon ſous ces roſes éclatantes. L'on ne ſauroit pardonner à la piété ſon extrême mauvais goût ; il fait tort à l'image qu'on ſe propoſe d'honorer.

Le portail de Notre-Dame offre un enſemble ſi bizarre, que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver en théologie, en cabale, en chymie. Un adepte m'a aſſuré que le ſecret de la pierre philoſophale étoit écrit dans toutes ces groſſieres figures ; mais le tout, ſelon lui, feroit de ſavoir déchiffrer ces emblêmes énigmatiques.

CHAPITRE XVI.

Samaritaine.

Petit, vilain bâtiment quarré, adoſſé au Pont-Neuf, dreſſé ſur pilotis, & qui rompt de toutes parts un ſuperbe coup-d'œil. Cette maſure eſt un *gouvernement.*

Le fameux gouverneur de ce *gouvernement* a dans toutes ces immenſes parties la fonc-

tion de faire entretenir l'horloge, & l'horloge ne va point. Ce cadran vu & interrogé par tant de paſſans, eſt des mois entiers ſans marquer les heures. Le carillon eſt auſſi défectueux que l'horloge ; il déraiſonne publiquement ; mais du moins on a le droit de s'en moquer.

Il ſonne dans toutes les cérémonies publiques, ſur-tout quand le roi paſſe. Le roi peut entendre le morceau de muſique qui réjouiſſoit ſon triſayeul ; & ſi la figure de Henri IV, qui eſt tout à côté, avoit des oreilles, elle pourroit achever l'air.

Vu la réputation dont la *Samaritaine* jouit dans toute l'Europe, on devroit bien moins négliger ſon carillon & ſon horloge ; mais c'eſt un *gouvernement* ; c'eſt tout dire : les clochettes n'y feront jamais d'accord.

Quand fera-t-on diſparoître ce bâtiment ſans goût, qui s'offre à l'œil avec le quai du Louvre & le quai des Théatins, qui gâte l'enſemble des deux rives, & qui ne ſert qu'à élever l'eau pour quelques baſſins qui n'en ſont pas moins à ſec les trois quarts de l'année ?

❦

CHAPITRE XVII.

A trois pour un liard les Anglois.

Un Anglois qui arrive à Paris pour la premiere fois, & qui entend au bout du Pont-Neuf & dans les carrefours crier de toutes parts nombre de femmes qui s'accordent dans un concert très-discordant, pour chanter du matin au soir : *à trois pour un liard les Anglois*, ne devine point ce que cela veut dire.

Ce cri du Pont-Neuf a pris faveur pendant la guerre présente. Ces femmes vendent sur un éventaire de petites poires qu'on nomme d'Angleterre, & elles ont trouvé qu'il seroit plaisant & patriotique d'étourdir les passans & tout le quartier de leurs éternels, *à trois pour un liard les Anglois.* Les sarcasmes de nos voisins, en général, sont plus durs ; mais plus ingénieux.

CHAPITRE XVIII.

Monter à Cheval.

LE Parisien apprendra de bonne heure à se tenir en équilibre sur un pavé glissant, à éviter le pas des chevaux, à se faufiler entre des roues mobiles & des voitures roulantes; il saura escamoter son ventre, s'applatir comme un Gascon; il saura franchir d'un pied leste les larges ruisseaux; il saura monter un escalier de sept étages sans reprendre haleine, le descendre sans lumiere; mais il ne saura pas monter ni se tenir à cheval.

L'ESPACE lui manque pour cet exercice. Les académies sont très-coûteuses & en petit nombre; elles ont encore des privileges exclusifs pour enseigner à monter à cheval. Oui, des privileges royaux: de sorte que, dans cette grande ville, le bourgeois ne peut faire aucun usage du cheval. On prend des fiacres pour la plus petite promenade, & le Parisien est & sera constamment l'homme le plus étranger à l'équitation.

CHAPITRE XIX.

Chaiſe-à-Porteur.

PORTER quelqu'un dans les rues fangeuſes & embarraſſées de la capitale, n'eſt pas choſe facile. Auſſi les chaiſes ne peuvent-elles circuler que le matin & dans quelques quartiers paiſibles. Les douairieres vont ainſi à la meſſe, & le laquais ſuit portant les *heures* dans un ſac de velours rouge brodé. La vieille préſidente veut qu'on remarque le ſac ſur lequel elle s'agenouillera, pour demander pardon à Dieu, *des petits péchés de ſa jeuneſſe.* Ailleurs les chevaux diſputent le pas à l'homme.

DEUX robuſtes mercenaires, tout en ſueur & s'arcboutant ſur leurs ſouliers ferrés, portent l'homme que l'embonpoint & la goutte empêchent de marcher. Au détour d'une rue, ils ſe trouvent au milieu d'un troupeau de bœufs effarés & menaçans. Une corne ſaiſit le brancard & renverſe la boîte: le gros individu qui l'emplit de ſa rotondité reſte là juſqu'à ce que le troupeau ait défilé. Les

têtes des bœufs en passant le saluent à la portiere ; il se rencogne : jamais corne ne l'a tant effrayé ; il faut retourner la boîte pour lui ouvrir la porte. La colere que cet accident lui cause, a gonflé ses veines ; on a peine à le dégager. Il veut battre avec sa canne les porteurs qui se sont déja sauvés ; & dans sa fureur, il ne s'apperçoit pas qu'il a perdu sa perruque.

La brouette qui a deux roues tombe rarement sur le côté ; mais aussi quand elle se renverse les brancards en-haut, & qu'une demoiselle parée, ajustée, se trouve dans cette voiture, jugez de l'attitude ! Elle est obligée, en conscience, de se pâmer pour voiler son désordre, & ne point entendre ce que disent les spectateurs.

CHAPITRE XX.

Fouette Cocher.

C'EST le mot que dit encore le provincial en montant dans un *remise*. Oui, oui, *fouette cocher* ; tu crois d'arriver comme cela, mon bel ami ! As-tu calculé les embarras qui arrê-

teront le pas de tes chevaux ? Ici les boueurs barrent la rue & reſtent deux heures à relever les ordures ; là eſt une charrette chargée d'une pierre ſi lourde, que les chevaux ne font que la retenir ; le limonnier en arrête ſeul tout l'effort ; c'eſt à chaque pas un vrai miracle. Les voitures à tonneaux d'eau, dont le nombre eſt conſidérable, obſtruent le paſſage. Elles ſe rangent de travers pour donner de l'eau dans les maiſons. Pluſieurs charrettes couvertes, (*) dans leſquelles les conducteurs ſont enſévelis & où ils ne peuvent ni voir ni entendre, s'oppoſent au défilé. Le bois des chantiers, de longues pieces de charpenterie menacent dans leurs mouvemens de crever les panneaux des voitures & le flanc des chevaux.

QUAND arrivera la débacle ? c'eſt le chaos à débrouiller. On croit appercevoir un débouché ; mais les pierres à bâtir, qui reſtent des mois entiers irréguliérement rangées dans des rues déja étroites, interceptent le paſſage.

CEPENDANT les cochers ſerrent le plus

(*) Ces miſérables charrettes ſont encore plus dangereuſes que les cabriolets, parce que c'eſt un manant aveugle & brutal qui les conduit.

qu'ils peuvent, gênent par leur impatience mal-adroite la libre circulation; c'eſt à qui obtiendra un pouce de terrein.

TU veux paſſer avec ton équipage, & le malheureux piéton ne doit qu'à ſon ventre plat & rentrant le bonheur d'échapper à l'eſſieu du païſan, qui excede quelquefois d'un pied. Il ne faut que la voiture d'une blanchiſſeuſe qui reſte là plantée pendant trois heures, faiſant ſon compte dans la maiſon, pour arrêter quatre cents équipages. Mais voici qu'un cabriolet ſcélérat, profitant d'un jour ouvert, raſant de près la borne, s'échappe de la bagarre. C'eſt la foudre qui part d'un nuage orageux : ſauve qui peut. Le pervers conducteur veut regagner le tems perdu, en paſſant ſur le corps de ſes concitoyens. Et où court cet écervelé, ce méchant ? car il faut l'être pour braver ainſi les clameurs de la multitude, comme ſi c'étoit un amas d'inſectes. Il court au logis d'une catin. Il porte déja ſur ſon front l'empreinte livide de la débauche, & dans trois ſemaines il va tomber en lambeaux entre les mains de l'impuiſſante chirurgie.

C'ÉTOIT bien la peine d'ajouter à une vie oiſive & corrompue un nouveau forfait, & de

montrer publiquement sur son front le mélange du vil libertinage & de la férocité barbare! Voilà comme l'un conduit presque toujours à l'autre.

PAUVRE provincial, prends patience dans ta voiture! Tu as calculé la distance, mais non le tems qu'il falloit pour la franchir, & tu arriveras trop tard pour la visite importante ou frivole que tu vas faire.

CHAPITRE XXI.

Peaux de Lapins.

PROFIT des servantes, & que le maître le plus avare ne leur dispute pas. L'Auvergne fournit à Paris ces crieurs de peaux de lapins, qui ne les achetent en détail que pour les revendre en gros aux chapeliers; mais ce crieur en est surchargé de maniere qu'on cherche sa tête & ses bras. On le sent avant que d'entendre sa voix; il vit dans l'exhalaison infecte de ces peaux; il y résiste. Son cri est extrêmement dur. Les chats fuient à son aspect; car il est homme à prendre leur robe, & les

chats ſemblent deviner qu'il en veut à toutes les fourrures de quadrupedes.

Il a de plus dans ſa poche un couteau toujours prêts à châtrer les matous. Il n'entre pas dans une maiſon, que les chattes ne ſe ſauvent ſur les gouttieres, en exprimant par des miaulemens plaintifs combien la figure de ce barbare leur eſt déſagréable.

Le cri, *peaux de lapins*, contraſte avec le cri, *vieux chapeaux*. Ce dernier plus aigu ſort d'un goſier féminin. Telle eſt la deſtinée d'un feutre : il commence encore en poil à être énoncé par le crieur, *peaux de lapins* ; & après avoir orné une tête de ſavant, il finira tout craſſeux ſur les épaules d'une crieuſe de *vieux chapeaux*, qui l'abandonnera à un manœuvre ignorant, pour qui toute érudition eſt perdue. Si l'on pouvoit écrire l'hiſtoire des chapeaux, elle reſſembleroit fort à celle des têtes humaines : viciſſitude éternelle !



CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Porcs.

IL se consomme chaque année à Paris près de trente mille porcs. Les charcutiers métamorphosent le porc en cent manieres différentes ; & ce qu'on appelle *saussices*, *boudin*, *cervelats*, *langues*, *andouilles*, &c. y est d'un goût excellent, qu'on n'atrappe point ailleurs. Les charcutieres, la fourchette en main, distribuent les morceaux de petit salé, renfort journalier des dîners & soupers demi-bourgeois. Sans la tourte de quinze sols & le morceau de petit salé, les repas de la petite classe bourgeoise manqueroient les trois quarts du tems.

MAIS tandis que les boucheres ont de l'embonpoint, un teint frais & vermeil, les charcutieres sont pâles & d'une carnation moins belle. C'est que l'exhalaison des viandes chaudes n'est favorable ni à la beauté ni à la santé.

LE fils de Louis le Gros traversant Paris, un cochon s'embarassa dans les jambes de son

cheval qui s'abattit, & ce jeune prince mourut de la chûte.

Les fils de France aujourd'hui traversent rapidement la ville en carrosse attelé de huit chevaux ; les troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs & d'hommes ne retardent point leur course.

CHAPITRE XXIII.

Placards.

Autrefois il étoit assez ordinaire de trouver quelques placards critiques sur les affaires du jour. On a mis tant de surveillance dans la pousuite des afficheurs, que cet usage est devenu impraticable. Paris n'a point la statue mutilée de Rome, où l'on attache des *pasquinades*. Le railleur le plus déterminé sent expirer ses bons-mots, lorsqu'il s'agit d'avoir un débat avec la police, qui emprisonne ou qui exile avec un petit avertissement. Les bons-mots & les satyres circulent de bouche en bouche, se copient même, mais ne s'affichent plus.

Dans le tems que la police étoit moins vigilante ou moins étendue, voici l'expédient dont on s'étoit servi pour apposer les placards au coin des rues.

Un homme chargé d'une grande hotte, en la reposant, s'arrêtoit sur une borne, contre laquelle il restoit appuyé, la hotte toujours sur le dos & l'air fatigué. Pendant ce tems, un petit garçon, accroupi dans le fond de la hotte, n'avoit qu'à passer les deux mains pour plaquer contre la muraille, l'affiche enduite de colle. Il étoit masqué par les deux rebords. Il se renfonçoit bien vite en se voilant la tête; & l'homme de partir à pas lents, laissant l'écrit à la vue des curieux.

Les caricatures de ce genre ne s'appliquent plus aux murailles; elles ont passé dans des brochures subtilement distribuées.

Mais un placard aujourd'hui ne signifieroit rien pour le peuple occupé de ses besoins pressans & de sa subsistance journaliere: il est étranger à tout ce qui se fait; il a perdu depuis long-tems le fil des événemens publics, il ne sait plus qui mene les affaires; il ne s'en embarrasse point. Que lui importe qui tient le gouvernail? Le sillage du vaisseau

est toujours le même pour lui. Enfin il n'a plus envie de rire.

On trouve de tems en tems quelqu'emblême relatif à l'administration de la police, qui n'est point parfaite. Le chef, en homme d'esprit ne fait qu'en rire. Eh! qu'importent à l'adroit écuyer les hennissemens de son coursier morigéné par son frein, dès qu'il peut à l'aide d'une légere houssine régler tous ses mouvemens.

Plus de traits satyriques que dans les brochures; le beau monde s'en amuse, sans trop y ajouter foi : mais l'épigramme vraie ou fausse arrive ordinairement une année révolue après la sottise. Or l'épigramme est comme la correction des colleges, quand elle est tardive, elle est moins efficace.

Ces petites vengeances contre les hommes en place ne troublent plus leur tranquillité; ils acheveront leur plaisible carriere sans être molestés dans leurs fonctions. L'histoire ne les saisira qu'à leur mort; & ils n'auront pas entendu de leur vivant, dans le cri de la licence, l'accent de la vérité, qu'on y démêle toujours, parce qu'il est ordinairement caché.

Cependant les pauvres auteurs ne peuvent faire une faute que trente critiques ne

les aboient : ſouvent même on leur dit des injures lorſqu'ils ont bien fait. Le gouvernement protégera ces petites feuilles ſatyriques, qui ne nuiſent qu'à la réputation & à la fortune des écrivains ; mais en récompenſe l'ouvrage politique de tout homme en place n'admettra ni examen ni réprimande. O ! c'eſt un beau droit.

Les papes ont laiſſé *Paſquin* & *Marforio* parler & ſe répondre. Des railleries, des lardons amuſent le peuple & l'aſſoupiſſent. Ne vaut-il pas mieux encore que la ſatyre ſoit dans la bouche de la ſtatue, que de reſter concentrée dans le cœur où elle fermente & s'aigrit ? La mauvaiſe humeur d'un peuple s'évapore ainſi, & jamais le bras ne ſe leve, quand la langue a pu ſe ſoulager pleinement.

CHAPITRE XXIV.

Afficheurs.

Ils ſont quarante, ainſi qu'à l'académie françoiſe ; & pour une plus grande ſimilitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne ſait

lire & écrire. On diſpenſe l'afficheur de tout autre talent, ainſi qu'il arrive quelquefois dans l'illuſtre compagnie créée par le miniſtre deſpotique & verſificateur.

Ils ont à leur boutonniere une plaque de cuivre; ils portent une petite échelle, un tablier, un pot à colle & une broſſe. Ils affichent; mais ils ne s'affichent point. Les quarante immortels n'ont pas toujours cette ſage modeſtie.

Un afficheur eſt l'emblême de l'indifférence. Il affiche d'un viſage égal le ſacré, le profane, le juridique, l'arrêt de mort, le chien perdu: il ne lit jamais, de ce qu'il plaque contre les murailles, que la permiſſion du magiſtrat. Dès qu'il voit ce nom, il afficheroit ſa propre ſentence.

Tel qui a affiché la comédie & l'opéra pendant trente ans, n'y a jamais mis le pied. Quand ils ont mis la lettre du côté de la rue, & qu'elle eſt bien droite, ils la contemplent d'un air de ſatisfaction & s'en vont.

Il leur eſt défendu de mettre aux portes & ſur les murs des égliſes & monaſteres, des affiches de comédies, romans & livres profanes; mais le titre eſt quelquefois équivo-

que, & les colonnes des temples ſont tolérantes : elles reçoivent paiſiblement ce que l'afficheur leur applique.

Il n'eſt pas prudent de lire une affiche, haute ou baſſe, au coin d'une borne, c'eſt un appât qui a ſon péril. Plus d'un lecteur eſt obligé d'interrompre précipitamment ſa lecture, & de ſe ſauver au milieu d'une phraſe inſtructive : ce qui nuit à la réflexion qu'on doit à toute lecture, même à celle des affiches.

On ſe croit quelquefois en ſûreté derriere une borne. Là on ſemble braver le danger & lire en paix : mais la plupart des bornes ont été creuſées par le petit eſſieu à ſa hauteur. Tandis que vous vous inſtruiſez, il paſſe par le creux formé, & vous emporte le gras de la jambe.

CHAPITRE XXV.

Eſtampes licencieuſes.

Elles ſe ſont multipliées le long des quais & ſur les boulevards. On n'y voit que nudités capables d'alarmer la pudeur, attitu-

des & poſtures laſcives, qui inſpirent à la jeuneſſe le goût de la débauche, & corrompent les regards même de l'enfance.

Il en eſt de ſi licencieuſes, que ma plume ne peut en faire entrevoir ici le ſujet. Il tient quelquefois à un raffinement de corruption qui révolte beaucoup plus que ne feroit le trait immodeſte. On m'entend.

Il eſt ſans doute très-condamnable de laiſſer les filles, gorge découverte, arrêter le ſoir les hommes & les ſolliciter par de preſſantes invitations; mais qu'en plein jour des eſtampes obſcenes reſtent du matin au ſoir à la vue de l'innocence, pour lui faire naître l'idée du libertinage & en juſtifier la turpitude dans les cœurs à demi-corrompus, c'eſt vouloir qu'une nouvelle race d'hommes acheve de s'éteindre dans ſa ſource.

Boucher, après avoir été en peinture le corrupteur de la bonne école, travailla pour les boudoirs des courtiſannes. Mais ſon gendre Baudouin, peintre cynique, l'a ſurpaſſé en licence, & n'a preſque rien fait qui ne ſoit contraire aux bonnes mœurs.

Les peintres, pour plaire aux ames blaſées, s'étudient à préſenter à l'imagination des

idées libertines & quelquefois dégoûtantes. La *Soirée des Tuileries* eſt aſſurément loin du pinceau des graces.

Les eſtampes nouvelles trop nues pechent autant contre l'art que contre la morale. Elles n'auront jamais l'intérêt des images nobles & attendriſſantes. Ainſi que les livres obſcenes ſont déclarés bons à *mettre au cabinet*, de même les eſtampes licencieuſes ſuivront ces volumes déshonorés. Artiſtes! pourquoi renoncez-vous à la gloire? Pourquoi voulez-vous livrer vos noms à l'infamie? Ce qui eſt décent, voilà ce qui ſubſiſte, voilà ce que vos enfans pourront avouer.

On a beaucoup ſévi contre les livres philoſophiques, lus d'un petit nombre d'hommes, & que la multitude n'eſt point en état de comprendre. La gravure indécente triomphe publiquement. Tout œil en eſt frappé: celui de l'innocence ſe trouble, & la pudeur rougit. Il eſt tems de reléguer ſévérement dans les porte-feuilles des marchands ce qu'ils ont l'impudence d'étaler au-dehors même de leurs boutiques. Songez donc que les vierges & les honnêtes femmes paſſent auſſi dans les rues.

CHAPITRE XXVI.

Tapisseries.

A la procession de la *Fête-Dieu*, les tapisseries des rues offrent, sur le passage du *Saint-Sacrement*, les amours impudiques des dieux & des déesses de la mythologie. Jupiter enleve Ganymede, caresse Junon. Bacchus s'enivre sur le sein d'Erigone. Salmacis serre dans ses bras amoureux le jeune homme qui lui résiste. Apollon poursuit Daphné. Vénus sourit à Adonis. Et voilà les images que la piété déploie pour honorer le *Saint des Saints !*

LES métamorphoses d'Ovide sont sous les yeux des prêtres adorateurs. Le paganisme fait tous les frais des hommages rendus au plus redoutable de nos mysteres ; & si un payen, tout-à-coup sorti des gouffres de l'enfer où notre religion le plonge, assistoit à l'une de ces processions, il reverroit de toutes parts ses dieux & ses idoles.

QUI l'eût dit que les fastes de l'idolatrie triomphante orneroient le frontispice des maisons catholiques & que les prêtres qui portent

le Dieu vivant, ſe promeneroient religieuſement au milieu des figures de la théologie payenne !

LES faux dieux de l'antiquité s'avancent juſqu'au pied du repoſoir. (*) Jupiter, armé de ſon foudre, y entre ; il ſemble en menacer la *Vierge Marie*. Apollon & les neuf Muſes reçoivent tout à côté la bénédiction que l'on donne au peuple.

LES tapiſſiers n'y entendent point fineſſe. Montés au haut de leurs longues échelles, ils clouent les Bacchantes armées du thyrſe tout au-deſſus de l'autel ; & l'œil, à travers les rayons du ſoleil, apperçoit l'enlévement de Proſerpine.

QUELS étoient à Rome les ornemens publics lors de la marche des prêtres de Cybele & de Cérès ? Différoient-ils beaucoup des nôtres ?

LORSQUE Louis XV, dans ſa fameuſe convaleſcence, vint rendre graces à Dieu à *Notre-Dame*, le bourgeois tapiſſa les rues, comme pour la fête la plus ſolemnelle du catholiciſme.

(*) Petite chapelle dreſſée à la hâte dans un carrefour, où le *Saint-Sacrement* ſe repoſe, & que les bourgeois ſe font gloire de bâtir.

On a banni des appartemens ces tapiſſeries à grands perſonnages que les meubles coupoient déſagréablement, & elles ſont reléguées dans les anti-chambres. Le damas de trois couleurs & à compartemens égaux, a pris la place de ces figures qui, maſſives, dures & incorrectes, ne parloient pas gracieuſement à l'imagination des femmes. Les tapiſſeries deſcendent du galetas pour le jour de la *Fête-Dieu*, & on les envoie auſſi à la campagne pour garnir les manſardes.

Au reſte, il faut voir les tapiſſiers le jour de la *Fête-Dieu* monter & gliſſer le long de leurs échelles. Toutes les portes ſont tapiſſées. La proceſſion défile, & la queue eſt encore dans la rue, que voilà les hommes clouans & les tapiſſeries mythologiques qui dégringolent tout enſemble. Elles ſont ployées, emportées en un clin-d'œil; car elles doivent ſervir ailleurs.

Le miracle eſt qu'à travers tant d'échelles qui courent, droites & hautes, tant de marteaux qui ſont en l'air, tant de paſſans qui heurtent les échelons & leur baſe boiteuſe, il n'y ait pas quelque martyr de la tenture & du pieux empreſſement des tapiſſiers, qui

ce jour là regardent toutes les têtes comme des pavés.

CHAPITRE XXVII.

Jardin du Palais-Royal.

PHILIPPE d'Orléans, régent de France, habita ce palais. Il gouverna le royaume avec les principes les plus hardis, méprisant beaucoup les hommes & les jugeant tous aussi faux, aussi bas, aussi cupides que ceux dont il étoit environné. Il sembloit indigne à son génie de gouverner cette masse d'individus dont il se jouoit avec la supériorité de son caractere.

LES principes de son administration, qui succéderent à ceux de Louis XIV, forment pour l'histoire une couleur bien tranchante. La nation Françoise qui se plie à tout, fut modifiée en un seul instant.

CETTE époque infiniment curieuse a déterminé nos mœurs actuelles, & pour un tems qui paroît devoir être considérable. Si la base de la morale est à demi renversée, la régence

à occaſioné ce changement rapide dont l'influence n'eſt pas encore à ſon terme.

On ſe raſſemble à midi au cadran du Palais-Royal. Des déſœuvrés, montre en main, mettent l'aiguille ſur onze heures ſoixante minutes, & s'en vantent toute la journée.

Au *Caveau*, d'autres déſœuvrés agitent ces queſtions oiſeuſes & littéraires, mille fois rebattues, & dont la génération timide de nos jeunes auteurs ne paroît pas vouloir encore ſortir.

Quand le duc de Chartres voulut convertir ſon jardin en bâtimens, chacun cria comme s'il eût été propriétaire du lieu. Malgré le public qui regardoit cette promenade comme une jouiſſance acquiſe, malgré ſes vives clameurs, le duc fit tomber ſous la coignée ces arbres qui, ſous leurs ombrages, avoient vu les marchés clandeſtins des filles d'opéra. Jamais les Hamadryades (ſi elles ſont chaſtes) n'eurent plus à rougir que dans cette fameuſe allée. Mais on pouvoit la regarder comme la plus belle ſalle de bal qui fût en Europe. Elle fut détruite en peu d'heures.

Quand le public eut bien crié, & qu'il vit les arbres à bas, il ſe tut. Il paroît d'après

le plan adopté par le prince, que les Parisiens dans quelques années y auront gagné, (ce qui accusera leur précipitation ordinaire) que cet endroit réunira le brillant, le commode; que métamorphosé au gré du propriétaire, il offrira pour les agrémens une promenade supérieure à la précédente.

O Parisiens, toujours ignares & sottement ennemis de moindres modifications, songez donc que votre ville nageroit dans une cloaque, sans la main qui a rompu vos maussades habitudes! Laissez les puissans en monnoie modifier votre habitation. Qui l'a fait ce qu'elle est? eux seuls. Taisez-vous, plats bourgeois, & laissez les princes vous construire des monumens agréables. Voyez autour de vous, tous sont de leur création. Promenez-vous un peu plus loin, importans nouvellistes, & attendez le don magnifique & riant que votre lourde & ingrate cervelle ne peut pas même appercevoir en idée.

Si vous voulez voir de beaux tableaux, visitez la galerie du Palais-Royal; si vous voulez voir de jolies femmes dans le costume le plus élégant & le plus nouveau, placez-vous au grand passage du grand escalier; si

vous voulez manger de bonnes glaces, allez au caveau ; mais ſi vous voulez avoir les nouveautés piquantes, ne vous adreſſez pas aux libraires du lieu.

CHAPITRE XXVIII.

Coutume.

On nous parle des Tahuglanks, ſitués au nord du Nouveau-Mexique, vers le deux cent quarante-unieme degré de longitude. On nous en parle comme d'un peuple policé qui a auſſi ſes arts brillans, mais des coutumes fort extraordinaires.

Un prince du ſang, chez les Tahuglanks, établit ſa chaiſe percée tout au milieu de ſa chambre, en préſence de ſa maiſon & de ceux à qui il donne audience. C'eſt une prérogative dont il ſe montre jaloux. Placé ſur ce trône mobile, le prince conſtipé ou dévoyé fait publiquement, ſans voile & ſans paravant, toutes les grimaces que lui commande ſa ſituation. Un grand valet debout & attentif lui préſente des pattes de coton

avec

avec lesquelles le prince s'essuie ; le valet les range l'une dessus l'autre comme des beurrées, & sous l'œil ouvert des assistans. On voit les déjections de monseigneur. L'odorat des courtisans rassemblés a beau s'armer de constance, il ne peut se soustraire aux tourbillons des alkali-volatils.

De belles dames qui viennent faire leur cour & demander des graces, arrivent quelquefois au milieu de la cérémonie, & ne s'en vont pas ; ce seroit un manque d'usage. Elles restent & font la conversation de l'air du monde le plus aisé.

Mais si le seigneur Tahuglank chie au nez de tous ceux qui entrent chez lui le matin, son maître le lui rendra bien le lendemain ; il s'asseyera encore plus fiérement sur la chaise percée, & embaumera son vassal. Celui-ci aura besoin de la ferme contenance qu'il exigeoit la veille ; il n'osera pas détourner la tête ; la conversation ira son train, comme si les parfums les plus suaves remplissoient l'appartement ; il n'offrira qu'un nez impassible, en songeant que c'est un prêté rendu, & qu'à trois jours de là, lorsqu'il prendra médecine, sa cour particuliere

aura le visage calme & serein à l'aspect des contorsions redoublées, qu'il variera tout à son aise & dans tout le loisir possible.

VOILA bien le sujet d'un chapitre pour un nouveau Rabelais; mais je ne suis pas assez docte pour l'entreprendre. En quel tems a commencé cette coutume ? Comment s'est-elle perpétuée ? Comment regne-t-elle encore chez ce peuple, dont les gazettes nous vantent le goût, la politesse & les graces ? Est-ce une filiation de l'histoire du Grand-Lama, qui fait don de ses excrémens desséchés à tous les princes & vassaux du Thibet ? Mais ils sont du moins en poudre. Il jouit seul de cette glorieuse prérogative; & parmi les Tahuglanks, il ne faut avoir qu'une goutte du sang royal dans les veines, pour inviter tout le monde au spectacle des fonctions journalieres de la garderobe avec tous leurs accompagnemens.

LES témoins prétendent que par l'adresse & la promptitude des enleveurs de la chaise percée, l'évaporation est presqu'insensible. D'autres soutiennent au contraire que les corpuscules actifs se font sentir dans toutes leur énergie; & le marc du souper d'un

prince eſt tout autre que le marc groſſier d'un porte-faix. Que faut-il croire ? Au reſte, celui qui ne ſera pas ſatisfait du récit que ma qualité d'hiſtorien m'a obligé de faire, pourra en achetant une charge honorable, ſe convaincre pleinement par l'expérience que ceci n'eſt point un conte.

CHAPITRE XXIX.

Commiſſaires.

ILS ont des départemens variés & même oppoſés. Quel rapport y a-t-il entre une batterie & l'appoſition d'un ſcellé; entre la levée d'un cadavre, & un partage entre héritiers ?

LEURS fonctions principales concernent la police. Le guet leur amene tous ceux qui ont commis quelques déſordres. Ils peuvent les envoyer en priſon ſur le champ.

UNE multitude de faits particuliers & ſouvent imprévus ſont remis à leur prudence, & exercent leur ſagacité. Les diſputes, les rixes, les accidens, les injures graves vont

d'abord à leur tribunal. Il faut qu'ils écoutent les parties & qu'ils décident promptement.

Les plaintes pour fait de vols, viols, violences & autres crimes, sont aussi reçues par eux; & d'après la clameur publique, ils interrogent d'office le coupable & le font emprisonner.

Ils font faire ouverture de portes, lors des saisies de meubles en l'absence d'un locataire; lorsqu'un particulier sans secours est décédé dans sa chambre. Enfin lors des morts promptes ou suspectes, ils accompagnent le chirurgien du Châtelet.

Leurs fonctions sont presque toujours ou tristes ou contraignantes. Si l'on releve un cadavre mutilé, ensanglanté, c'est pour les yeux du commissaire. Il se trouve entre le meurtrier & celui qui a été assassiné. Toutes les blessures que la perfidie, la fureur & le hasard occasionent, viennent sous leurs regards; toute affaire criminelle commence dans leur greffe. Leur procès verbal devient la base de la procédure criminelle; les juges prononceront d'après leur exposé. Quel emploi sérieux!

Ils font les interrogatoires des accusés;

& ceux même qui sont enlevés par des ordres supérieurs sont encore interrogés par eux. Mais on choisit un commissaire habile, qui vous fait mille questions captieuses; & c'est un danger de plus que d'être interrogé par un pareil homme qui ordinairement n'est pas disposé à vous servir.

Il est peu d'état qui demande autant de justesse dans l'esprit, autant de modération, autant de ressources, autant de connoissances particulieres que celui de commissaire; & c'est un clerc qui balance entre une étude de notaire, de procureur, ou une charge d'huissier-priseur, qui le plus souvent adopte ces fonctions redoutables.

Les uns pechent par la sévérité, les autres craignent de se compromettre; ils sont rarement dans le point précis où ils devroient être. Après avoir fait tomber leur rigueur sur le petit peuple sans protecteur, ils semblent avoir un peu trop de respect pour tout ce qui tient aux grands & aux riches; & cette conduite versatile, pour ne pas dire plus, leur a ôté cette réputation d'intégrité qu'ils devroient avoir.

Leur situation est assez embarrassante: ils

marchent entre le lieutenant de police, qui les réprimande vertement, & le peuple qui crie. Il faut qu'ils satisfassent l'un & l'autre; il faut même qu'ils devinent ce qu'on ne leur dit pas, & qu'ils agissent différemment selon les tems, les personnes & les circonstances. Ceux qui n'ont point de sagacité font des fautes (leur petit code à la main) qu'ils s'obstinent à ne pas reconnoître.

Les commissaires sont chargés de trop de choses, & trop peu payés. De là vient que quelques-uns ont commis plusieurs bassesses.

Trop souvent le commissaire est absent; il est allé à ses plaisirs, ou apposer des scellés: car ils en sont tous friands. C'est au clerc, personnage assez avili, que vous avez à faire. Le guet promene souvent un délinquant avec les menottes de quartier en quartier, faute de rencontrer le commissaire chez lui. Le peuple le craint toujours beaucoup plus qu'il ne le respecte.

Un commissaire emploie un autre commissaire pour faire la police dans son quartier, de crainte de se faire jeter la pierre par ses voisins. La plupart abandonnent le balayage des rues, la visite des marchés, la vérification

du poids du pain, comme s'il étoit avilissant d'y veiller.

Une fréquentation journaliere & nécessaire avec l'inspecteur, l'exempt de police, les espions, les mouchards, leur a imprimé je ne sais quelle similitude qui leur a ôté presqu'entiérement la physionomie de juges.

La plainte qu'il faut payer, & les casuels de leur état, prélevés quelquefois sur les filles de mauvaise vie qu'ils protegent ou qu'ils poursuivent, selon le degré d'attention dont elles sont pourvues; les présens offerts & acceptés par les bouchers, boulangers & autres, qui vendent à poids & à mesure, n'ont pas fait de leur place une place aussi honorable qu'elle devroit l'être.

Voyez un juge de paix à Londres, rappellez-vous celui qui, troublé dans ses fonctions par le fils du roi, lui ordonna de se rendre en prison, & en fut obéi. Toutes leurs opérations étant de rigueur, précédant les saisies, ordonnant les emprisonnemens, écrivant sans cesse des procès verbaux; toujours avec des accusateurs & des accusés, leur ame en a contracté une sorte de roideur

& d'impaſſibilité, qui paſſe quelquefois ſur leur viſage.

Il n'y a point de farce ſur le boulevard où l'on ne voie arriver un commiſſaire à la ſuite d'une querelle. Il eſt en robe ſale & trouée ; on lui arrache ſa perruque ; on le bâtonne ſur le théatre aux éclats de rire de la populace. Il en eſt de même à la Rapée, dans une joûte que l'on donne ſur l'eau. Les perſonnages figurent une rixe ; ils ſe battent, le commiſſaire vient, il procede, il verbaliſe, il interroge : on finit par le jeter à la riviere avec ſa plume, ſon rouleau de papier & ſon écritoire.

Si cependant on prenoit ces farces au pied de la lettre, & qu'on s'aviſât de battre réellement cet officier de robe longue, on ſe feroit une affaire grave. Pourquoi donc montrer au peuple des commiſſaires bâtonnés, dont on déchire la robe ou que l'on jette à l'eau, aux huées univerſelles des ſpectateurs ?



CHAPITRE XXX.

Meſſe de minuit.

LA veille de noël les égliſes ſe rempliſſent de monde ; mais ce n'eſt pas toujours la dévotion qui y conduit la foule. Les jeunes gens entrent à minuit la tête haute, regardant les femmes & les filles, & il leur paroît plaiſant de les voir chanter & prier, à l'heure où elles ſont ordinairement entre deux draps, occupées à tout autre choſe.

ON crut que c'étoit les organiſtes qui attiroient la foule bruyante. On les fit taire ; mais les ténebres d'un côté, les temples illuminés de l'autre, le renverſement paſſager de la coutume, rendront toujours ces heures de la nuit plus intéreſſantes que celles du jour. C'eſt la ſeule fête nocturne que la religion autoriſe ; & la licence qui profite de tout, s'y gliſſe malgré la ſainteté du lieu.

LES cérémonies dans les grandes paroiſſes ſont connues. Mais voulez-vous jouir d'un tableau vraiment curieux ? allez entendre une

messe de minuit dans un village, à quelques lieues de la capitale.

C'EST le tour de la fermiere; elle doit présenter à l'autel l'agneau sans tache, par les mains de son berger. Une députation de douze filles tant vierges que bergeres, est venue pour chercher le pauvre petit animal qui s'ennuie fort d'être étendu dans une manne ornée de pompons & de rubans couleur de rose.

LA cloche sonne, la procession va commencer : en voici l'ordre & la marche.

LE premier personnage qui paroît est un bedeau, portant la fameuse étoile des trois mages dont l'apparition auroit fort embarassé les *la Lande*, les *Cassini* & *Newton* lui-même, s'ils avoient existé alors. Les trois mages suivent : l'un d'eux, le mage Maure, a le visage barbouillé de noir de fumée; c'est l'Arlequin; mais il est sérieux.

ON voit ensuite quatre anges qui ne volent pas mieux avec leurs ailes de carton, que le sieur *Blanchard* avec son vaisseau volant & ses parrasols. Les vierges folles portent leurs lampes éteintes ; les vierges sages leurs lampes allumées.

GABRIEL est là, plus beau que les autres;

il ſe retourne de tems en tems pour ſaluer Marie qui le regarde tendrement.

UN ſaint Joſeph ſuit d'un air niais: on a choiſi pour ce rôle l'imbécille du village. Sa fonction eſt de garder le pauvre petit agneau qui bêle de toutes ſes forces à la cérémonie. Les bergers s'avancent, enveloppés dans leurs grands manteaux, qu'ils relevent de tems en tems pour faire l'exercice de la houlette.

ENFIN on voit ſe développer, par des évolutions bien exécutées, un joli bataillon de bergeres. Elles ont toujours plus de graces que les garçons.

LEURS vêtemens ſont blancs, coupés d'écharpes & de ceintures de différentes couleurs; & leurs houlettes ornées de rubans. L'une porte l'arbre de Jeſſé; la ſeconde, la verge d'Aaron, retrouvée de nos jours par l'hydroſcope *Bléton*; la troiſieme, la pomme (non celle qui perdit Troyes, mais celle qui perdit tout le genre humain;) la quatrieme, le ſerpent qui fit cette belle équipée dans le paradis terreſtre. Les autres n'ont en main que leurs houlettes, ou celles de leurs bergers favoris.

CETTE gentille phalange eſt accompagnée

d'un orcheſtre ambulant, compoſé de deux violons, d'une clarinette, d'un ſerpent & de cinq cornemuſes. Le concert de *Rouſſeau* chez M. de *Treytorens* n'approche pas de celui-là. Un chien qui a ſuivi ſon maître à l'égliſe ſans en être apperçu, entendant cette ſuperbe harmonie, ſe met à hurler lamentablement, pour faire ſa partie dans le concert. Bedeaux & bergers veulent le chaſſer, & la cacophonie redouble.

Enfin, deux bergeres s'avancent pour chanter des cantiques pieux, décens, & ſur-tout très-ſpirituels, ainſi qu'on en peut juger par celui-ci que j'ai retenu :

> Gabriel chez Marie
> Vint par compaſſion,
> Et lui fit œuvre pie
> Sans copulation.

Après la meſſe, qui a été entendue avec dévotion & ſimplicité de cœur par ces bonnes gens, le *réveillon* ſe fait. Les cabarets ſe rempliſſent malgré l'ordonnance du bailli ; & qui ſait ſi la lampe de quelque vierge ſage ne s'éteint point !



CHAPITRE XXXI.

Boutique de Perruquier.

IMAGINEZ tout ce que la mal-propreté peut aſſembler de plus ſale. Son trône eſt au milieu de cette boutique où vont ſe rendre ceux qui veulent être propres. Les carreaux des fenêtres, enduits de poudre & de pommade, interceptent le jour ; l'eau de ſavon a rongé & déchauſſé le pavé. Le plancher & les ſolives ſont imprégnés d'une poudre épaiſſe. Les araignées pendent mortes à leurs longues toiles blanchies, étouffées en l'air par le volcan éternel de la poudriere. N'entrez jamais dans cet antre infect ; mais regardez avec moi à travers une vitre caſſée.

VOICI un homme ſous la capotte de toile cirée, peignoir bannal qui lui enveloppe tout le corps. On vient de mettre une centaine de papillotes à une tête qui n'avoit pas beſoin d'être défigurée par toutes ces cornes hériſſées. Un fer brûlant les applatit, & l'odeur des cheveux brûlés ſe fait ſentir.

TOUT à côté, voyez un viſage barbouillé

de l'écume de ſavon ; plus loin, un peigne à longues dents qui ne peut entrer dans une criniere épaiſſe. On la couvre bientôt de poudre, & voilà un accommodage.

QUATRE garçons perruquiers, blêmes & blancs, dont on ne diſtingue plus les traits, prennent tour-à-tour le peigne, le raſoir & la houppe. Un apprentif chirurgien, dit major, ſorti de l'amphithéatre où il vient de plonger ſon bras dans des entrailles humaines, ou dont la main fétide ſent encore l'onguent ſuſpect, la promene ſur tous ces viſages qui ſollicitent leur tour ; car le manant à Paris, pour aller à vêpres & à la Courtille, veut porter le dimanche tête friſée & ſaupoudrée.

DES *treſſeuſes* faiſant rouler des paquets de cheveux entre leurs doigts & à travers des *cardes* ou peignes de fer, ont quelque choſe de plus dégoûtant encore que les garçons perruquiers. Elles ſemblent pommadées ſous leur linge jauni. Leurs juppes ſont craſſeuſes comme leurs mains ; elles ſemblent avoir fait un divorce éternel avec la blanchiſſeuſe, & les *merlans* eux-mêmes ne ſe ſoucient point de leurs faveurs.

La matinée de chaque dimanche ſuffit à peine aux gens qui viennent ſe faire plâtrer les cheveux. Le maître a beſoin d'un renfort; les raſoirs ſont émouſſés par le crin des barbes. Soixante livres d'amidon dans chaque boutique paſſent ſur l'occiput des artiſans du quartier. C'eſt un tourbillon qui ſe répand juſques dans la rue. Les poudrés ſortent de deſſous la houppe avec un maſque blanc ſur le viſage. L'habit du perruquier peſe le triple. Battez-le; je parie pour ſix livres de poudre : il en a bien avalé quatre onces dans ſes fonctions, d'autant plus qu'il aime à babiller.

Eh bien, le dimanche, à quatre heures du ſoir, ce même perruquier, laſſé de ſa blanche pouſſiere, monte dans une chambre, ſe met nu de la tête aux pieds, ſe lave, s'eſſuie, & paſſe dans une ſeconde chambre voiſine & ſéparée, où il s'habille proprement en noir. Il n'oſe lui-même repaſſer par ſa farineuſe boutique; il ſort auſſi propre qu'un conſeiller.

Ou va-t-il? à l'opéra, voir danſer mademoiſelle Guimard, dont il vante les graces. Il ſe trouve à côté de celui qu'il a coiffé le matin. Alors il peut ſe frotter ſans crainte à

ſon voiſin, & rouler parmi les flots du peuple extaſié. Ce n'eſt plus un *merlan*, c'eſt un juge en muſique.

LORSQU'IL rentre, il ſe déshabille avec ſoin, range ſon habit propre, met de côté ſa chemiſe à dentelles, & revient dans la chambre graſſe reprendre ſes vêtemens lourds & poudreux, qu'il portera ſix jours de ſuite, ſi une tête ne coupe point la ſemaine pour le ramener au palais magique, où il claquera Veſtris, *le dieu de la danſe*.

IL faut que ce métier ſi ſale ſoit un métier ſacré; car dès qu'un garçon l'exerce ſans en avoir acheté la charge, le chambrelan eſt conduit à Bicêtre, comme un coupable digne de toute la vengeance des loix Il a beau quelquefois n'avoir pas un habit de poudre; un peigne édenté, un vieux raſoir, un bout de pommade, un fer à toupet deviennent la preuve évidente de ſon crime; & il n'y a que la priſon qui puiſſe expier un pareil attentat.

VOILA comment, avec des loix mal entendues, on ſe joue indécemment de la liberté des hommes. On cite encore S. Louis, légiſlateur & patron des perruquiers, dans la vue de conſacrer de ſi reſpectables privileges!

OUI

OUI, pour raser le visage d'un fort de la Halle, poudrer une chévelure de porteur d'eau, peigner un savant, papillotter un clerc de procureur, il faut préalablement avoir acheté une charge.

QUELQUE chose encore, qui tout-à-la-fois attire & repousse l'œil dans la boutique d'un perruquier, c'est le *pâté des cheveux sorti du four.* Sa croûte, sa ressemblance extérieure avec les bons pâtés de Périgueux, dites, cela ne fait-il pas frissonner?

IL n'y a pas plus de cent ans que la perruque étoit un ornement rare & coûteux. Une perruque (frémissez, têtes chauves!) se vendoit jusqu'à mille écus. Il est vrai qu'elle étoit d'un volume énorme, & qu'il falloit dépouiller plusieurs têtes pour en couvrir une seule. Aujourd'hui sans se ruiner on couronne son chef d'une chévelure artificielle pour quatre pistoles; & cette perruque moins chere est mieux faite, mieux plantee, & imite le naturel à s'y méprendre.

LES maîtres d'école des environs de Paris, les vieux chantres, les écrivains publics, les huissiers vétérans n'y regardent pas de si près. Ils ne veulent pas en imposer; ils achetent

des perruques de hasard, qui laissent un pouce d'intervalle entre la peau & les cheveux factices. Ils vont au grand magasin établi quai des Morfondus. Là est un tas de *tignasses*: mais malgré les revers & les années, les cheveux anciennement tressés y tiennent encore.

Les têtes humaines, en-dehors comme en-dedans, quoiqu'on en dise, sont à-peu-près égales. Ce qui en fait la différence ne mérite guere d'être compté. D'ailleurs cette jauge de l'orgueil disparoît à une légere distance.

Le maître d'école de village a embrassé ce consolant systême; il ramasse, avec le coup-d'œil supérieur de la philosophie, le premier bonnet chévelu qui ne jure pas trop avec son poil. Dès qu'il fait heureusement le tour de la boîte où gît sa haute pensée, il lui convient, il l'adopte. Son prédécesseur raisonnoit-il mieux que lui? Étoit-il mieux coiffé? Qui pourra décider affirmativement entre deux têtes & deux coiffures? Le maître d'école ne met pas une si grande distance entre génie & génie, perruque & perruque; il paie trente sols, & marche ainsi coiffé vers la classe où l'on ne se moquera pas plus de son bonnet que de sa tête.

Il n'y a eu à Paris qu'un seul vieillard assez courageux pour braver l'art des perruquiers, lequel soumet tout occiput. Cet homme a osé dire : *ils n'existent pas pour moi.* On l'a vu paroître en tout lieu & même à la cour sans perruque. Dès lors il a paru un grand homme ; il n'avoit qu'à se coiffer comme le maître d'école, & ce n'auroit plus été qu'un homme ordinaire.

CHAPITRE XXXII.

Femmes-de-Chambre.

Une femme qui sert une autre femme, a besoin de bien plus d'art & de souplesse qu'il n'en faut à un homme dans la même condition. Point de milieu ; les femmes-de-chambre sont dans la plus grande intimité, ou dans la dépendance la plus humiliante

Que d'adresse il faut à une femme-de-chambre pour faire valoir, embellir les charmes de sa maîtresse ! Il faut la rendre jolie, ou du moins lui persuader qu'elle a des graces infinies. Chaque matin la maîtresse la questionne

ſur ſon viſage. Elle doit avoir une réponſe prête, aller au-devant du caprice, corriger la mauvaiſe humeur, tromper l'amour-propre, enfin avoir l'air de la ſincérité.

On la gronde facilement; mais il lui eſt permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe de la maîtreſſe ne feroit pas complet, ſi la femme-de-chambre étoit impaſſible.

Rien de plus curieux que le dialogue qui s'établit quelquefois à la toilette: c'eſt un mélange de hauteur, de familiarité, de confiance, de mépris qui a quelque choſe d'indéfiniſſable.

La femme-de-chambre connoît mieux ſa maîtreſſe que le laquais ne connoît ſon maître. Auſſi nombre de ſecrets particuliers ont été révélés par des femmes-de-chambre: c'eſt une bonne fortune quand on peut les enlever à ſes amies, ou du moins à ſes connoiſſances.

La femme-de-chambre ne déroge pas, ainſi que le laquais, parce que la fille qui embraſſe cet état paroît l'avoir préféré à la perte de ſa vertu.

Elles compoſent le cinquieme de l'ordre domeſtique. Quand leurs maîtreſſes ſont jeunes

& belles, elles sont assez dédaignées, & il ne leur appartient pas d'être jolies. Mais à mesure que les femmes avancent en âge, la société d'une femme-de-chambre leur devient plus nécessaire. Les vieilles qui desirent toujours qu'on les trompe un peu, s'accommodent assez de leur langage flatteur; & l'habitude donnant du poids à la liaison, elle ne peut plus enfin se rompre.

Les femmes-de-chambre en général n'ont pas les vices inhérens aux laquais. Elles prennent les manieres des femmes qu'elles servent; & quand elles se marient ensuite à de petits bourgeois, elles ont un air & un maintien qui en imposent à cette classe, & qui devant un œil peu exercé les feroit prendre véritablement pour avoir vu le monde.

Elles se mettent pour l'ordinaire avec goût. Dans celles qui sont méchantes, l'envie, la jalousie, la médisance, le mensonge, la fausseté, la flatterie, l'hypocrisie percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci sont toujours taciturnes, & leurs vices parlent hautement. Les femmes-de-chambre sont fréquemment interrogées, & leurs vices sont voilés.

Les soubrettes de notre comédie ont encore

des nuances qui appartiennent à leur état ; mais les valets ne se voient plus comme on les met sur la scene. On distingue la femme-de-chambre qui est chez la duchesse : ses façons sont plus aisées & plus nobles. Celle qui est chez la présidente a contracté quelque chose de la morgue de la maison ; elle met de la précision dans tout ce qu'elle dit & ce qu'elle fait. Celle qui est chez la financiere, parle des plus grosses sommes comme d'un rien, raconte les dépenses que l'on fait à l'hôtel, & qui ne se font pas ailleurs.

QUELQUES femmes-de-chambre, au bout d'un certain tems, copient admirablement leur maîtresse ; & quelques-unes qui sont bonnes, s'attendrissent réellement sur leur sort, parce qu'elles voient de près les tourmens que l'envie de briller & les caprices de l'imagination leur font subir chaque jour.

SI la maîtresse traite sa femme-de-chambre avec indifférence, la paix est entre les deux époux ; mais si une sorte d'amitié naît entre elles, & que la ligue s'établisse, le mari ne pourra jamais deviner d'où part la discorde qui trouble sa maison.

LES femmes-de-chambre ne parlent pas pré-

ciſément comme les poètes les font parler ſur la ſcene ; mais elles agiſſent avec dextérité dans pluſieurs occaſions, & elles ont encore ſur les caracteres une certaine influence que les valets ont perdue il y a long-tems.

UNE femme de qualité dit : *où ſont mes femmes ?* & ne dit jamais, *mes femmes-de-chambre* ; expreſſion réſervée à la bourgeoiſie.

DEPUIS que le luxe a placé quatre à cinq domeſtiques, enchaînés à la courroie derriere un carroſſe ; depuis que l'on a tenu ainſi quatre hommes ſerrés l'un contre l'autre, ſautillant ſur la pointe des pieds, obligés de monter & de deſcendre lorſque la voiture eſt en mouvement, & de s'élancer avec célérité au riſque de ſe rompre les jambes ; les femmes à leur toilette ont tenu debout trois à quatre femmes uniquement occupées à offrir la boîte à poudre, les épingles, la pâte d'amande, tandis que le coiffeur arrange les cheveux.

CE vol d'individus, fait aux campagnes, à l'agriculture, n'a pas même été frappé parmi nous d'un impôt propre à punir cet égoïſme révoltant. Et tandis que le galon d'or & d'argent entre dans la livrée de la ſervitude, le ſarreau de toile couvre à peine le laboureur

& le vigneron. La classe travaillante voit les valets en habit de drap galonné, & les femmes-de-chambre en robe de soie, même avec quelques petits diamans. Cette malheureuse classe commence à s'estimer elle-même fort au-dessous de l'ordre domestique.

CHAPITRE XXXIII.

Comédie clandestine.

JE ne parlerai pas ici de ces farces irréligieuses où une jeunesse indévote se permet des gaietés très-indiscretes ; où l'on voit le prêtre disant la messe, qui va cherchant l'hostie que la souris a emporté pendant le *Dominus vobiscum*, & déja à demi croquée. Je ne répeterai point le dialogue de l'abbesse se confessant au cordelier ; il faut laisser ces bouffonneries sous le voile qui les couvre.

JE dois parler de certaines petites pieces libres & voluptueuses qu'on vient d'accueillir en secret, comme infiniment propres à débarrasser les femmes de ce reste de pudeur qui les fatigue.

La, Thalie, comme on l'a tant de fois reproché aux dramatistes, n'est plus une régente, le théatre n'est plus une école : on en a chassé toute morale ; ce n'est point l'esprit assommant de Dorat ; ce n'est point le jargon quintessencié de la comédie moderne, c'est la peinture aisée d'un riant & facile libertinage ; ce sont les caracteres à la mode, le goût du jour, le ton nouveau d'une débauche raisonnée, & qu'on appelle *décente.*

Un abbé se plaint de la facilité d'avoir des femmes, & de la difficulté d'avoir des abbaïes. Les soubrettes chantent des couplets qui font hausser l'éventail, mais pleins de vérités. Des équivoques, des plaisanteries, une corruption bien profonde, le vice orné de toute la gaieté possible, voilà ce qui distingue ces mono-drames qui attestent notre esprit, & la singuliere licence de nos mœurs.

Les romans de Crébillon fils sont chastes, en comparaison de ces petites pieces, où la dérision de la vertu & l'oubli des principes sont affichés au point que l'auteur, quoi qu'il imagine, ne scandalise jamais l'auditoire. Il est toujours plus dépravé que le poète.

Ces mono-drames font sortir le talent

pittoresque de nos bouffons. Ainsi tous les moyens de l'ancienne comédie sont tombés ; elle n'est plus que décrépite & froide, auprès de cette muse moderne à l'œil vif & hardi, au ton décidé, au geste libertin, qui a réponse à tout, qui voit tout avec le sourire dominant d'une malice spirituelle.

NOTEZ que toutes ces femmes dont on peint l'esprit & la dépravation, sont toutes ou comtesses, ou marquises, ou présidentes, ou duchesses ; & les hommes à l'avenant. Il n'y a pas une seule bourgeoise personifiée dans ces pieces. Il n'appartient pas à la bourgeoisie d'avoir ces vices distingués ; le libertinage roturier est loin d'un idiôme aussi fin, aussi délicat ; il n'est pas digne des pinceaux qui célebrent les mœurs ingénieuses des femmes de qualité.

ON joue aussi dans des sallons privilégiés, des *proverbes* qui tiennent à des aventures récentes & connues. On a besoin de la causticité pour sortir de l'atonie. La simple médisance ne frapperoit pas assez profondément la victime ; il faut qu'elle expire sous les pointes les plus acérées, & le tout par amusement.

VOILA donc les *atellanes* naturalisées parmi nous; elles ne se présentent point sur les théatres publics. Tout-à-la fois licencieuses & impudentes, elles ne sont dans l'ombre que pour exciter plus vivement la curiosité. Les loix ne peuvent les interdire; c'est une jouissance pour ces êtres blasés, qui croient aviver ainsi leur ame abâtardie. Mais, malgré tant d'efforts, le rire du libertinage ou celui de la méchanceté ne sera jamais le bon rire. J'en préviens les auteurs & les auditeurs.

CHAPITRE XXXIV.

La fête des Rois.

LA fête des rois & le tirage du gâteau subsistent toujours. Cette très-ancienne coutume se transmet de pere en fils. Les incrédules & les impies, qui se moquent de l'étoile des trois mages, célebrent néanmoins cette fête comme les autres. Les festins ne rencontrent point de négatifs. C'est une branche de commerce pour la pâtisserie, dont la vente est considérable ce jour là.

On eſt curieux du ſort : on joue avec l'enfant qui tire le gâteau ; on veut être roi. Cependant ici le roi paie ſa royauté, & ne leve aucun tribut ſur ſon peuple.

Le ſavetier en famille eſt toujours roi ; car il eſt plus obéi dans ſa maiſon, que le préſident ne l'eſt dans la ſienne. Mais ce jour là il parodie la majeſté : il croit fermement, ainſi que tous ſes confreres, que les ſouverains & les princes ne s'occupent dans leurs palais qu'à boire, manger & ſe réjouir. Il ne leur attribue aucune peine, aucun ſouci, aucun travail, parce que leur table eſt toujours bien ſervie.

C'est auſſi le jour où, dans tout Paris, le peuple fait les réflexions les plus bizarres ſur la royauté. On voit qu'il ne la conſidere que ſous les plus faux rapports, & que toutes ſes idées rétrécies ſont, pour ainſi dire, des idées aſiatiques. Oh, qu'il eſt loin de concevoir ce qu'il devroit entendre !

Fontenelle, tout philoſophe qu'il étoit, tira un jour le *gâteau des rois*. La fêve lui échut. *Vous êtes roi*, lui dit ſon voiſin ; *ſerez-vous deſpotique ?* -- *Belle demande*, reprit-il.

Diderot a fait une piece de vers ſur cette

royauté de table, laquelle ne ressemble point aux vers niais que tant de sots monarques de la fêve ont publiés dans plusieurs recueils fastidieux.

Tous les gens de bouche sont fort occupés pendant cette huitaine; & l'on voit que toute fête fondée sur la basie, sera & doit être immortelle.

Les protestans, hors de la France, ont poussé la réformation jusqu'à bannir toutes les fêtes, même celles qui donnent lieu aux festins. En arrachant le galon de l'habit, ils ont, comme dit le docteur Swift, déchiré l'étoffe.

CHAPITRE XXXV.

Almanach des Muses.

C'est une corbeille de fleurs poétiques, que *Frere-Quêteur* au Parnasse offre tous les ans au public. On appelle ainsi le rédacteur, parce que pendant toute l'année il sollicite les faveurs des enfans d'Apollon, qui contribuent de leurs travaux à former son recueil & son patrimoine. Il vit de sa quête.

FRERE-QUETEUR prend & entaſſe au haſard toutes ces fleurs, ſans aſſortir les couleurs ; il en compoſe un énorme bouquet, à-peu-près comme le fait un païſan mal-adroit à la fête de ſon bailli, puis il le jette au nez du public la veille du jour de l'an. Les fleurs vives, les fleurs pâles, les fleurs inodores, les fleurs odoriférantes, les orties même y ſont mêlées indiſtinctement. Mais qu'importe au *rédacteur ?* Son bouquet n'eſt-il pas fait ?

ON s'occupe de ce recueil les quinze premiers jours du mois de janvier ; puis, ſemblable à certains inſectes éphémeres, il pâlit & diſparoît.

RIEN ne prouve mieux combien il y a de petits talens à Paris que cette foule prodigieuſe de petits vers. Pluſieurs petites réputations ſe contentent d'y briller une fois l'an ; & comme ces auteurs ont de l'eſprit pour le premier janvier, ils perſuadent facilement leurs petites coteries qu'ils en ont ou peuvent en avoir toute l'année.

IL y a des tics littéraires qu'il eſt ſi facile d'imiter, qu'ils deviennent épidémiques. C'eſt ce qu'on remarque en liſant cet almanach, compoſé par tant de plumes différentes ; c'eſt

une couleur, un ton uniformes. Vous jureriez que la moitié du livret eſt de la même main. On y apperçoit le même tour, la même maniere, la même prétention à l'eſprit; & juſqu'au choix des mots & des images, tout vous répete l'accent du perſiflage à la mode.

Tout auteur veut y paroître libertin, léger, quoique ſouvent il ne ſoit ni l'un ni l'autre. Ces poètes parlent des ris, des jeux & des graces, qu'ils n'enchaînent que dans leurs hémiſtiches. Ils vous entretiennent de leurs fêtes & de leurs plaiſirs, ſans vous donner envie d'y aſſiſter; car tout en diſant aux autres: allons, mes amis, rions, chantons, abandonnons la gloire pour les beaux yeux de nos maîtreſſes, leur viſage s'alonge & fait la moue.

On pourroit dire à ces muſes grimacieres ce qu'un homme diſoit à une femme qui faiſoit des mines: *trompeuſe, tu mens au rire.*

Quand on lit les vers de Chapelle, de Chaulieu, de Coulanges, de Panard, de Collé, on prend part à leurs douces orgies; on eſt à table avec eux; on ſent que leurs plaiſirs n'étoient pas une illuſion; & on les voit auſſi francs dans leur abandon, que nos poètes

modernes ſont contraints, gênés, en alambiquant leur eſprit pour chanter leurs jouiſſances; & ce qu'on voit de mieux dans leurs vers, c'eſt que celles de l'orgueil leur ſont conſtamment les plus cheres.

Un jour, aſſis au pied des Alpes & me repoſant, je trouvai par haſard dans mon porte-manteau un volume ſéparé de ces petits vers. Je voulus les lire; mais ils me parurent ſi petits, ſi meſquins, ſi triſtes devant ces magnifiques amphithéatres qui élevent l'ame & lui donnent de fortes conceptions, que le livre puérile me tomba des mains; je le laiſſai au bas de ces majeſtueuſes montagnes, où il pourrit encore. Mais quand je me retrouvai à Paris, rue Saint Honoré, je le relus. Or, pourquoi cela, lecteur? Les livres dépendroient-ils du tems & des lieux?

Ce recueil annuel & inégal eſt ſuivi de petites notices ſur les ouvrages de poéſie & de théatre, bien tranchantes, bien courtes, & toujours vides d'eſprit.

Ce rédacteur eſt de plus compilateur de ſon métier, n'importe de quoi. Il va louant ſa plume à tout journaliſte preſſé, ainſi qu'un manœuvre va cherchant un maître maçon.

C'eſt

C'eſt l'emploi de ces écrivailleurs qui, bientôt déſeſpérés de leur radicale impuiſſance, ſe font *jugeurs*. Métier arrogant & tranquille ; car on ne finiroit pas, s'il falloit établir la réviſion des arrêts des folliculaires. Ils uſent du privilege du mépris où ils ſont tombés. Ils prononcent ſur tout, & comprennent peu de choſes. Auſſi point de réplique ; ce ſeroit un procès interminable ; tout ſe perdroit dans les menſtrues périodiques.

CHAPITRE XXXVI.

Bagarre.

Il y en eut une affreuſe, inouie, inconcevable. Ce fut le 30 mai 1770 ; j'y étois. A la ſuite d'un miſérable feu d'artifice tiré ſur la place de Louis XV, un peuple innombrable (car il ne reſta pas ce jour là un tiers de la ville dans les maiſons) ſe porta en foule dans une rue qui conduiſoit aux boulevards, pour y voir la plus triſte des illuminations. On pourroit la comparer aux flambeaux funéraires d'un long convoi, rangés ſur deux files. Elle ſembloit annoncer la cataſtrophe

la plus désastreuse. De gros nuages noirs, je me le rappelle, planoient sur la triste cité.

CETTE rue fort large en apparence, se terminoit comme un entonnoir. Des rigoles, des trous, des pierres de taille, plusieurs équipages, rendirent le passage étroit & dangereux.

TOUT-A-COUP je me sentis horriblement pressé. Je perdis la liberté de respirer & je fus porté en l'air près de quatre minutes, par les flots tumultueux d'un peuple qui avoit à la lettre l'impétuosité d'un torrent.

JETÉ dans l'angle d'un mur qui me sauva la vie, j'eus le bonheur, après de longs efforts, de rétrograder, malgré des avis contraires; mais je me rappellai à propos que le matin j'avois vu des pierres de taille dans cette rue spacieuse, & cette réflexion me détermina à revenir sur mes pas. Une charpente brûloit près du feu d'artifice tiré, & le singulier effet de cet incendie m'entraîna encore d'un côté opposé à la mort.

SORTI à peine de cet horrible tumulte, j'entendis les cris déchirans des hommes, des femmes, des enfans suffoqués; mais, quoique saisi d'effroi, je ne soupçonnois pas encore l'amas d'horreurs que cette nuit épou-

vantable devoit raſſembler. Je regagnai mon logis ; je n'appris le déſaſtre que le lendemain, quand l'amitié tendre & inquiete accourut & vint m'embraſſer avec la joie de me revoir au nombre des vivans.

J'APPRIS alors que nombre de mes compatriotes avoient péri dans cette affreuſe bagarre ; que des ſcenes cruelles avoient encore ajouté à l'horreur du trépas. Le pied du fils fouloit involontairement les flancs de la mere ; le pere avoit beau ſe débattre, il paſſoit ſur le corps de ſon fils. On voyoit périr à ſes côtés l'objet le plus cher ; on devenoit malgré ſoi l'inſtrument de ſa mort. On portoit ſur ſon ſein le corps ſans vie, juſqu'à ce qu'il tombât pour être foulé ſous les pieds de la rage & du déſeſpoir. Les cris, les hurlemens étouffoient les prieres du ſexe foible ; l'enfance & la beauté avoient perdu leur charme & leur pouvoir.

UN grand nombre de cadavres reſterent ſur la place, & aucun d'eux (ce qui eſt ſurprenant) n'avoit une fracture. Ils avoient tous été étouffés, & le froiſſement les avoit déſhabillés en partie d'une maniere tout-à-la-fois déplorable & biſarre.

J'AI vu pluſieurs perſonnes languir pendant

trente mois des ſuites de cette preſſe épouvantable, porter ſur leurs corps l'empreinte forte des objets qui les avoient comprimés. D'autres ont achevé de mourir au bout de dix années. Cette preſſe coûta la vie à plus de douze cents infortunés, & je n'exagere point.

UNE famille entiere diſparut. Point de maiſon qui n'eût à pleurer un parent ou un ami.

ON n'a point ſu à quelle cauſe attribuer cet étonnant déſaſtre. Le lieu paroiſſoit ſpacieux, & perſonne ne prévit le danger.

AUCUN adminiſtrateur ne fut recherché; tout fut mis ſur le compte de la fatalité. Elle y entra pour beaucoup, il faut l'avouer; mais cela ne juſtifie point encore le peu d'ordre qui régna dans cette fête, & qui troubla toutes les imaginations ſuperſtitieuſes, par l'idée d'un redoutable avenir. Les craintes vulgaires ne ſe ſont pas réaliſées.

CET exemple fatal a du moins ſervi à établir par la ſuite, dans les fêtes publiques, l'ordre le plus exact; mais on a paſſé ſubitement à une autre extrémité. On a depuis invité le peuple à des fêtes, à condition qu'il n'y aſſiſteroit pas. On a fait un déſert de l'emplacement qui lui étoit deſtiné; on lui

a diſtribué encore plus de bourrades que de petits pains. De ſorte qu'aux fêtes de la naiſſance du Dauphin, lorſque le roi & la reine ſe ſont préſentés aux fenêtres de l'hôtel-de-ville, pour être ſalués par les acclamations & les bénédictions du peuple; il n'y avoit point de peuple.

ON n'eſt pas encore venu à bout à Paris de donner des réjouiſſances où le peuple ne fût ni foulé, ni maltraité, ni renvoyé. Peut-être enfin tant d'hommes de génie, ramaſſant leur intelligence, parviendront à nous montrer une fête digne de la capitale & des ſommes énormes que l'on dépenſe pour mécontenter ordinairement tout le monde, & accorder à la ſoldateſque le plaiſir de bourrer la multitude. L'argent, le goût & les idées ne manquent point. Qui empêche donc qu'on ne voie une fête populaire que l'on puiſſe citer aux nations voiſines?

CHAPITRE XXXVII.

Rêves politiques.

VOUS ſouvenez-vous de cet homme qui

voulut faire gagner à Louis XIV, quatre cent millions par an, en mettant toutes les côtes de France en fameux ports de mer? Vous riez! Eh bien, on fait tous les jours des projets de cette force là. L'un veut enseigner au roi l'art d'enrichir ses sujets; l'autre trouve que le roi n'est pas assez riche pour le titre qu'il porte, il veut doubler ses revenus. Ces foux raisonnant, calculant, arrangent des mots & des chiffres, qui font sur le papier un effet merveilleux.

Je crois qu'il y a encore en France plus de têtes qui se fatiguent pour l'art du *gouvernement* que pour la *poésie*. On démontre à un rimailleur inepte, que son vers est vicieux, qu'il peche contre les regles; mais comment prouver à un rêveur que son raisonnement politique est d'un sot! Son systême existe dans sa tête; il veut absolument qu'il existe dans l'état: il ne voit aucun poids, aucun rouage, aucun frottement, aucune résistance, comment lui donner les premieres notions qu'il n'a pas?

Le cardinal de Fleury rioit de tous les projets qui lui étoient offerts; & voilà tout ce qu'il pouvoit répondre.

Depuis le projet de *mettre en ports de mer toutes les côtes du royaume*, jusqu'à celui de mettre *une capitation sur les chiens*, tous les faiseurs ont raisonné sérieusement ces plans inconcevables, & les ont regardés comme des efforts de génie & de patriotisme.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les détails de ces projets insensés sont ordinairement bien enchaînés, bien suivis, bien raisonnés, & que la folie ne gît que dans le principe.

Le gouvernement, dit-on, a commandé une comédie propre à ridiculiser cette espece d'hommes. Mais il n'est peut-être pas adroit de traiter ces rêveurs sérieux en adversaires. La discussion s'établira; une épigramme aujourd'hui ne tient plus lieu de raisonnement. Le gouvernement devroit laisser dire, à condition qu'on le laissât faire. Pourquoi jeter le gand ? Il n'y a plus de secte dans un état, dès que le gouvernement dédaigne de l'appercevoir. Il ne doit jamais entrer ouvertement dans aucune discussion politique : il doit agir, il a le bras; qu'il laisse la langue se remuer. Point de débats, point d'adop-

tion de satyres publiques ; il y auroit réaction : c'est ce que la gravité d'un gouvernement doit sur-tout éviter. Comme il ne sauroit rien gagner à la réplique, il faut qu'il évite une guerre de mots.

CES rêves politiques abondent & passent dans des brochures, *ægri somnia*. Comme dans les romans les personnages ne mangent point, ne boivent point, (ce qui seroit ignoble à dire) ne sont malades que d'amour, & vivent au moyen d'une cassette toujours sous-entendue, qui voyage avec eux à l'abri de tout accident, & toujours remplie par des banquiers fideles ; de même ceux qui font des romans politiques ne s'embarrassent jamais du terrein cultivé d'un royaume. Ils ordonnent à la terre de produire ; ils vous peuplent un empire, sans songer si les habitans pourront satisfaire aux besoins de premiere & de seconde nécessité. Rien ne les arrête ; ils enrichissent le monarque, lui donnent quatre cent mille hommes de troupes & cent vaisseaux de ligne. Ils font sur le papier une nation florissante, victorieuse, riche, donnant la loi à toutes les autres ; & ils oublient de lui donner du pain.

CES auteurs sont semblables à cet architecte qui avoit bâti une maison magnifique, où l'on admiroit les colonnes & les belles proportions qui ornoient la façade ; mais lorsqu'on voulut monter au premier étage, il se trouva qu'il n'y avoit point d'escalier.

IL y a au dépôt des affaires étrangeres une chambre où l'on a jeté tous les papiers que les esprits à systême ont envoyés aux ministres. On a écrit au-dessus de la porte : *Projets des têtes fêlées.* Tous ces projets disent en substance : *si l'on ne fait pas ce que je dis, la France est perdue.*

D'AUTRES ne sont pas susceptibles de la moindre alarme : ils vont répétant que les ressources de la France sont inépuisables ; qu'on ne sauroit la ruiner, quoi qu'on fasse. On renouvelle ces axiomes ministériels qui ont régné véritablement ; & il est vrai que le tempérament robuste & vigoureux de l'état a résisté jusqu'ici aux poisons de tous les pharmaciens. Il paroît doué d'une de ces heureuses constitutions propres à se moquer éternellement des médecins. C'est ce qu'il fait ; & les médecins scandalisés voudroient le voir sérieusement malade, pour l'honneur de leur pronostic.

CHAPITRE XXXVIII.

Toilette.

UNE jolie femme fait réguliérement chaque matin deux toilettes. La premiere est fort secrete, & jamais les amans n'y sont admis; ils n'entrent qu'à l'heure indiquée. On peut tromper les femmes; mais on ne doit jamais les surprendre : voilà la regle. L'amant le plus favorisé, le plus libéral même, n'ose l'enfreindre.

C'EST là que le mystere met en usage tous les cosmétiques qui embellissent la peau, ainsi que les autres préparations qui chez les femmes forment une science à part; oserai-je dire une encyclopédie ?

LA seconde toilette n'est qu'un jeu inventé par la coquetterie. Alors si l'on grimace devant un miroir, c'est avec une grace étudiée. On ne se contemple plus, on s'admire. Si l'on tresse de longs cheveux flottans, ils ont déja leur pli & reçu leurs parfums. Les boucles sont bientôt formées; elles naissent sous une main légere, qui semble à peine y tou-

cher. Si l'on plonge un bras d'albâtre dans une eau odoriférante, on ne peut rien ajouter à son poli comme à sa blancheur.

CETTE toilette n'est qu'un rôle qui favorise le développement de mille attraits cachés ou non encore apperçus. Un peignoir qui se dérange, une jambe demi-nue qu'on laisse entrevoir, une mule légere qui échappe du pied mignon qu'elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paroît plus riche & plus élégante, donnent mille instans flatteurs à la vanité des femmes. Tout, jusqu'au babil interrompu & coupé qui imite le désordre & le négligé du moment, prête un jour aux saillies vagabondes de l'imagination.

LES femmes à Paris ont l'imagination plus souple & plus vive que les hommes. Elles ont le talent de narrer mieux qu'eux. Les liaisons dans leurs discours sont imperceptibles. Leurs transitions délicates sont toutes liées par le sentiment. On peut dire qu'elles écrivent leurs lettres par instinct; & j'ai toujours admiré le tour heureux de leur élocution, sans pouvoir comprendre ni saisir leur secret. Les billets du matin s'écrivent à la toilette:

ils ont une expreſſion locale; ils font plus aiſés que ceux du ſoir.

C'EST là que l'on voit ſur-tout que les femmes ont l'art de réparer une imperfection par une grace, & que chaque agrément qu'elles ſe font cache un petit défaut.

POPE a très-bien peint une toilette. Je le traduis, ne pouvant mieux faire. „ Elle approche, dans un vêtement blanc, d'un autel où pluſieurs vaſes d'or & de cryſtal ſont myſtérieuſement rangés. La tête nue, elle adreſſe ſes vœux aux dieux brillans de la parure, à ces rois immortels du monde. Voilà qu'une image raviſſante reſpire au fond d'un miroir. Ses yeux s'attachent ſur les ſiens & y demeurent fixés. Elle ſourit amoureuſement à l'adorable déeſſe, unique objet de ſon admiration, de ſes ſoins, de ſon reſpect. A côté de cet autel, où regne le ſilence attentif, une humble prêtreſſe, les yeux baiſſés, prépare les pures eſſences qui doivent embaumer ſa flottante chévelure.

LES cérémonies commencent. On ouvre le dépôt des tréſors cachés, où la beauté puiſe encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégans, ſortent mille

graces particulieres. Les perles, les diamans, enfans du soleil, prêtent leur vif ornement. Le doux esprit des fleurs s'échappe des flacons d'or ; l'air est embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante, l'yvoire des dents de l'éléphant se trouvent unis & métamorphosés pour le même usage. Plus loin sont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour, & une armée d'épingles.

La beauté devient plus belle ; son front reçoit une nuance plus vive & plus touchante ; ses yeux brillent d'un rayon plus animé ; son sourire enfin est plus doux. Je ne sais quelle grace accomplie se répand insensiblement sur toute sa personne. Quel éclat ! quelle fraîcheur ! „

Et que n'eût point dit Pope, s'il eût vu cette toilette d'or, qui n'étoit cependant pas destinée à une reine ; ce miroir célebre, surmonté de deux petits amours tenant une couronne qui figuroit celle du pouvoir ! Le fini, le précieux de tous ces ornemens auroit été digne de ses vers ; mais auroient-ils pu atteindre à la description de tant de richesses ?

Pope eût été aussi embarrassé que l'auteur qui voudroit décrire le nouveau pavillon de *Lucienne*, où tout ce qu'a pu imaginer la fantaisie raffinée du luxe est rassemblé au premier degré.

Ah, si l'on pouvoit devenir un des Sylphes dont parle le poète Anglois, & assister invisible à telle toilette ! on en sauroit plus en une heure, que n'en disent toutes les anecdotes, que n'en font entrevoir toutes les conjectures.

Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux ! faites parler les toilettes,
Et nous saurons le secret des états.

CHAPITRE XXXIX.

Pots de fleurs.

L'AMOUR de la campagne & de l'agriculture, commun à tous les hommes, se manifeste encore dans l'immense tas de pierres qu'habite le Parisien.

Il éleve en l'air un petit jardin de trois pieds de long ; il place sur ses fenêtres un

pot de fleurs; c'eſt un petit tribut qu'il envoie de loin à la nature. Un arbre à fruit végete dans l'enceinte étroite d'une croiſée. Le citadin qui ne voit plus la campagne, arroſe ce nain arbuſte matin & ſoir. Il cultive dans une caiſſe l'œillet & la roſe. Six pouces de verdure le conſolent de la perte des tapis émaillés & remplacent l'aſpect des bois épais & fleuris.

MALGRÉ les défenſes de police, le citadin caſanier tient à ſon pot de fleurs, à ſa caiſſe de terre. Il la cache quand l'inſpecteur paſſe; il la replace quand il eſt paſſé. Mais au moment qu'on y penſe le moins, la maſſe s'échappe, tombe du cinquieme étage. Heureux celui qui n'en eſt pas touché! L'arbuſte & les fleurs ſont emportés par le ruiſſeau, & les débris de ces jardins ſuſpendus atteſtent ſur le pavé qu'il n'auroit pas fallu ſe trouver à leur deſcente.

L'HOMMAGE offert à Pomone & à Flore, exilées de la ville, ſe manifeſte à chaque rue au ſein de la triſte priſon où le travail & la néceſſité renferment l'artiſan livré à des métiers ſédentaires. Telle femme nourrit quatre poules, ſix lapins, éleve huit ſerins,

& ſur les rebords de ſa fenêtre fait croître un groſeiller, un prunier. Le goût de la campagne perce, & vient expirer ſur les balcons où les rayons du ſoleil, interceptés par la hauteur des cheminées, ne frappent qu'une heure dans toute la journée. La femme qui ne quitte pas la chambre, épie cette heure fortunée, & ſourit de joie quand le calice d'une fleur iſolée vient à s'ouvrir à l'aſtre du jour. Elle appelle ſa voiſine pour contempler avec elle ce phénomene.

CHAPITRE XL.

Les accords.

Le pinceau ſatyrique de Hogarth, peintre Anglois, a repréſenté le ſeigneur ruiné épouſant la riche bourgeoiſe. Greuze a fait un tableau dont le ſujet eſt l'accordée de village; mais il a peint d'honnêtes gens de la campagne, ſimples dans leurs mœurs, & dont les paſſions n'alterent ni les traits du viſage ni le caractere.

Un tableau différent & plus moral ſeroit celui

celui qui offriroit les accords dans la classe que j'ai sous les yeux. Vous voyez la figure du futur époux, lorsqu'il traite les articles qu'il a fait soigneusement stipuler d'avance. A travers l'air passionné qu'il s'efforce de prendre, remarquez le coup-d'œil qui s'échappe sur la dot! L'accordée, de son côté, lorgnant d'une maniere imperceptible ces sacs accumulés, n'a-t-elle pas l'air de dire? j'aurai soin que cet argent se métamorphose en plaisirs & serve sur-tout à mes jouissances particulieres.

Ce n'est point d'un lien qui doit décider du bonheur de la vie qu'il est question ici; c'est d'un arrangement entre deux familles, où chacune croit trouver de l'avantage. Voyez le pere, la mere, les parens. S'ils sont tous peints d'après nature, on appercevra des physionomies contraintes, avides & dissimulées. La fille qui se marie pour sortir d'esclavage, le mari qui y entre, amorcé par la dot; une mere qui se débarrasse de soins gênans, un pere qui déja songe à éloigner son gendre: tout cet ensemble vous offrira le tableau d'un marché.

Qui le fera, ce tableau? Le notaire le

voit tous les jours dans son cabinet ; mais il y est si accoutumé, qu'il n'y songe plus.

OPPOSEZ ces figures qui signent ainsi, à un mariage tel qu'il se pratiquoit dans un siecle pastoral ; & que ces deux pendans ornent le cabinet de tout notaire. Qu'arrivera-t-il ? je le sais bien. La famille calculant n'y verra que le plus ou le moins de talent du peintre, & rien de plus.

CHAPITRE XLI.

Saint-Denis en France.

LIEU de la sépulture des rois de France, princes & princesses de leur sang. Le plus beau songe que puisse faire un souverain, a dit le roi de Prusse, c'est de rêver qu'il est roi de France. Ici finit le songe.

ON dit que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain-en-Laye, emplacement superbe & commode, parce que de ce site il découvroit le clocher de Saint-Denis. Il s'enfonça dans un bas marécageux, où il força la nature, pour perdre de vue le clocher fatal.

„ Lorsque la mort avoit fermé la bouche des flatteurs & les yeux du maître de l'Egypte, un tribunal integre s'avançoit pour vérifier sa vie, & l'arrêtoit au bord du tombeau. Là le monarque rentré dans la triste égalité des morts, suppliant, dépouillé de sa grandeur passée, imploroit ce dernier asyle de l'homme & attendoit son arrêt. La nation assemblée, représentant la postérité, nommoit ses vertus, ou dénonçoit ses vices. La plainte des malheureux qu'il avoit opprimés, retentissoit sur son cercueil, ou bien les larmes de la reconnoissance publique l'arrosoient. C'étoit sur ces titres sinceres que ces magistrats de l'avenir prononçoient son jugement irrévocable. S'il avoit abusé de sa vie & de son peuple, les restes condamnés du souverain décédé étoient détruits, & son nom livré à l'immortalité de la honte. Mais s'il avoit vécu le bienfaiteur de ses sujets, ils l'accompagnoient encore dans cette route solitaire ; ils le conduisoient en triomphe vers sa tombe, & la gloire y gravoit à la suite de son nom : *ici il continue de régner*. Tel étoit le premier flat-

„ teur qu'entendoit le nouveau monarque en
„ montant sur le trône.

„ Ce tribunal n'est point anéanti. Indé-
„ pendant de la force & du caprice des cou-
„ tumes, il subsiste chez toutes les nations
„ & dans tous les tems, invisible & caché.
„ L'incorruptible, l'immortelle vérité observe
„ en silence les souverains du monde, à me-
„ sure qu'ils passent. Dès qu'ils sont descen-
„ dus dans la terre, elle apparoît au-dessus
„ d'eux, donne un démenti éternel à l'im-
„ posture, interroge les peuples, & sépare
„ pour jamais les Titus & les Nérons ; elle
„ charge l'équitable histoire d'annoncer son
„ jugement aux générations futures, de livrer
„ les mauvais princes à la justice des siecles,
„ de recommander les bons rois à la pos-
„ térité. „

A la suite de ce beau morceau, par M. le Tourneur, & qui ouvre son éloge de Charles V, me sera-t-il permis d'ajouter ces lignes ?

Je dirai ce que j'ai vu. On avoit ouvert ces augustes souterreins où l'on dépose avec pompe, la dépouille mortelle de nos rois. Un jeune prince, moissonné dans la fleur de

ſon âge, (*) alloit y prendre place près de ſes ancêtres. Là, dans cette cour ſilencieuſe & triſte, les rois ſont ſeuls & ne ſont plus flattés. Chaque pas que je faiſois m'offroit un ſceptre briſé & le néant des grandeurs humaines. Un triple cercueil ſembloit vouloir ſéparer leur orgueilleuſe pouſſiere de celle des autres hommes; mais malgré le ſceau, les cendres des enfans de la terre ſont toutes égales & doivent ſe confondre un jour. Je traverſois lentement ces voûtes ſépulcrales, où la mort apparoît la véritable ſouveraine de l'univers. Je ſentois là, plus qu'ailleurs, ſon vaſte, univerſel & muet empire. De vains trophées dominoient les tombes des monarques pulvériſés. Ah! combien l'ami des hommes s'effraie & gémit d'en rencontrer ſi peu dignes de la couronne qu'ils ont portée! En voulant lire leurs noms, je confondois les dates, les tombeaux & les ſiecles. Leur nom même étoit à moitié effacé par la main du tems. Que ce tems eſt un ſage, un éloquent, un judicieux, un fidele hiſtorien! On paſſoit auprès de Louis XIV, & l'on diſoit, voilà Turenne. On s'arrêtoit

(*) Le duc de Bourgogne, frere aîné de Louis XVI, actuellement régnant.

aux pieds de Charles V & de ſon connétable. On diſtinguoit Louis XII. Mais dès qu'on avoit rencontré le cercueil du héros de la France, on s'arrêtoit, on ne le quittoit plus. J'ai vu une troupe de citoyens environnant ce tombeau, garder un religieux ſilence, s'approcher avec attendriſſement, porter une bouche reſpectueuſe ſur le plomb qui renfermoit ces reſtes précieux. Tous les ſpectateurs, en contemplant d'un air fixe cette tombe ſacrée, ſembloient attendre un miracle du ciel en faveur de la terre. On eût dit que ce bon roi venoit de mourir. On déteſtoit le parricide comme s'il reſpiroit encore. On s'entretenoit de cet horrible événement comme d'une calamité récente & générale. On parloit de ſes vertus héroïques, de ſa bonté populaire, des vœux qu'il formoit pour le plus pauvre au moment où il fut aſſaſſiné. Les ſoupirs des aſſiſtans interrompoient leurs éloges, & le regret qui de moment en moment devenoit plus vif, ne permettoit plus qu'au ſilence de ſentiment d'achever la louange.

Les corps des monarques décédés ſont rangés ſous ces voûtes. Mais ſeroit-il permis de loger en idée leurs ames ? Où placer celles

de Louis XI, de Henri III, de Charles IX.

Je placerois l'ame de Louis XIV au milieu d'une église peuplée de réfugiés François. Là il entendroit ce qu'on dit de lui; là il verroit ses enfans innocens expatriés & à l'aumône des Anglois. Il jugeroit lui-même la proscription épouvantable qu'il signa par erreur. Oh, que l'erreur est funeste!

On a tant parlé du trésor de Saint-Denis, du sceptre de Dagobert, de la grande-croix de Charlemagne, de l'oratoire de Philippe-Auguste, que je ne dirai rien sur ces objets bons à fondre ou à vendre.

Ce qui m'a plus étonné que le trésor, ce fut le récit du porte-clef, couvert de la livrée royale, en entrant dans la chapelle de Turenne. *Sur ce marbre noir*, nous dit-il, *étoit une inscription à la gloire du maréchal; mais la jalousie de Louis XIV la fit effacer.*

Manes de Louis le Grand, vous étiez à dix pas de l'homme qui tenoit ce discours! Il a dû percer votre tombe; & c'est ainsi que la vérité viendra s'asseoir près du cercueil de tous les rois.

Je ne sais; mais après avoir dernièrement visité ce lieu si propre à réfléchir, j'ai écrit

le soir même le chapitre suivant. Je n'ai rien à dire à celui qui n'y trouveroit pas une liaison secrete avec celui-ci. J'aime tant à me figurer un Être au-dessus des rois, & les jugeant tous. Quoi ! me suis-je dit sur ces tombes, l'auteur du *Systême de la nature* seroit-il fondé ? J'ai frémi dans tout mon être, & cette idée m'a poursuivie ; je ne voyois plus le genre humain, que comme un troupeau bélant sous la main des.... J'ai fui, je me suis soulagé en écrivant ce qui suit.

CHAPITRE XLII.

De l'Auteur du Systême de la nature.

On parle très-souvent de l'auteur du *Systême de la nature*. On me demande par-tout son nom, comme si je le connoissois. Je ne le connois point. (*)

(*) Ces titres de *Systême de la nature*, de *Code de la nature*, de *Livre de la nature*, de *Philosophie de la nature*, de l'*Interprétation de la nature* ; ensuite ces noms ressemblans de *M. de Lisle*, de *M. l'abbé de Lille*, ont formé un chaos dans l'esprit de plusieurs provinciaux, qui confondent également les noms & les ouvrages. Il faut débrouiller ce chaos.

Il s'eſt caché dans d'épaiſſes ténebres, cet auteur violent. Que ſon nom meure à jamais dans l'obſcurité !

Cette immenſité harmonique de l'univers, ce concours de tant d'objets, dépendans d'une ſeule & même cauſe, tout ce poids de ſageſſe, de rapports, de vues & d'intelligence, n'écraſe point l'athée. Il ferme les yeux pour

---

L'auteur du *Syſtême de la nature*, très-dangereux ouvrage, eſt inconnu; l'auteur du *Code de la nature* eſt anonyme ; l'auteur du *Livre de la nature* eſt M. Robinet ; l'auteur enfin de la *Philoſophie de la nature*, eſt M. de Lisle de la Salle, ex-oratorien. Son ouvrage eſt une compilation indigeſte. M. l'abbé de Lille n'a jamais fait que des vers, & il eſt fort innocent du crime de philoſophie. Cependant comme M. l'abbé de Lille étoit beaucoup plus connu pour ſes vers que M. de Lisle pour ſa proſe, les clercs de procureurs, qui n'ont lu que la coutume & qui prennent leurs connoiſſances littéraires à la volée, ſe diſoient entr'eux au parc civil : *Tu ne ſais pas ?... Non. Eh bien !... On va brûler l'abbé de Lille, pour avoir fait le Syſtême de la nature*. Comme ces ſcribes calomnioient l'abbé verſificateur ! Autre diſtinction. M. l'abbé de Lille qui ne fait que des vers, & ſobrement, eſt de l'académie françoiſe ; & M. de Lisle qui compile de la proſe philoſophique n'en eſt pas encore.

Les vers corrects & monotones de M. l'abbé de Lille ſont-ils plus amuſans à lire que la compilation de M. de Lisle de la Salle ? Prenez & jugez. Pour moi, je ne relirai ni l'un ni l'autre.

ne pas voir ; il durcit son cœur pour ne point sentir. Il défend à son ame d'obéir à cette idée douce, consolante & universelle, qui nous porte tous vers un Être suprême. Il ne veut point d'un œil ouvert sur les actions des hommes ; il semble craindre que la vertu n'ait sa récompense, & que le tyran, oppresseur de ses semblables, ne rencontre bientôt un vengeur.

On diroit qu'il nourrit en lui-même des motifs secrets pour embrasser le systême du désespoir & celui du crime.

Tandis que l'adorateur du Dieu juste & bon regarde avec joie la voûte des cieux, si vaste, si brillante, & la contemple comme le palais d'un Maître puissant & magnifique, dont la grandeur est le titre irrévocable de notre félicité ; l'athée n'apperçoit que des agens bruts, que des atomes liés dans un monde suspendu quelques instans au-dessus du néant. C'est l'abîme qui doit tout recevoir, tout engloutir. Triste & déplorable systême ! Tout pâlit, tout s'efface : beauté, génie, grandeur, vertus ; il n'y a plus sur la terre que désordre & confusion. Quoi donc, la noblesse de l'ame, l'héroïque sensibilité du cœur, la bonté com-

patissante, les lumieres grandes & généreuses qui font la félicité des nations, iroient rejoindre le mensonge, la perfidie, la politique versatile & ténébreuse, la rage de l'ambition, la soif des combats, l'oubli de l'humanité! Néron & Socrate ne formeroient plus qu'une seule & même ame ; la main qui a nourri un pere infirme ne se distingueroit plus du bras qui l'a égorgé!

Ah! l'homme sensible détournant ses regards, n'ose plus ni penser, ni parler, ni écrire. Et que dire aux autres & à soi-même! Que dire aux administrateurs des peuples, si je vis sous le sceptre de fer d'une aveugle fatalité ; si cette puissance ténébreuse m'environne ; si la vie n'est qu'un assemblage forcé d'élémens prêts à se dissoudre ; si la tombe n'a qu'une profondeur obscure & muette où je dois m'ensévelir pour jamais ? Eh bien, que j'y tombe plutôt aujourd'hui que demain; que je quitte un monde où il n'y a plus ni espérance, ni consolation, ni appui ; où le pouvoir qui m'a créé ne m'apperçoit seulement pas ; où ma sensibilité est froissée de toutes parts, sans qu'aucune oreille puisse entendre mes cris ni recueillir mes gémissemens ;

où la force écrasante s'appellera impunément justice; où je ne pourrois même lui contester le titre qu'elle usurpe ! Car que devient l'idée de justice, sans un Juge éternel & suprême ? Et que dirai-je au tyran qui, me mettant le pied sur la gorge, me crieroit: *tu es foible, & je suis fort ?*

AINSI l'athée a renversé l'ordre qui délectoit mes regards & reposoit mon cœur. Il a porté sur la nature, ainsi que sur lui-même, une main destructive & meurtriere. Il a interdit la vertu à ses semblables, comme ne devant conserver dans les siecles aucune marque distinctive ; il a tué la grandeur & la générosité qui vivent de sacrifices ; il a invité les passions, déja si terribles, à ne reconnoître aucun frein, & c'est dans le néant qu'il veut faire descendre avec lui tous les êtres, comme dans les ténebres favorables, sans doute, à le cacher aux yeux de tous & à le dérober à lui-même.

L'ATHÉE porte-t-il donc un cœur criminel? Et s'il ne l'est pas, comment peut-il voir sans frémir le tyran ensanglanté, dormant à côté du plaisible & vertueux monarque ? Qu'importeroit alors d'avoir été un Marc-Au-

rele ou un Caligula; d'avoir ordonné les sanglantes batailles, ou d'avoir tracé un code humain? Que deviendroit cette affection tendre & pure qui nous porte vers nos semblables? Fuyez gracieuses émotions qui tendez à ramener l'union & la concorde au milieu des êtres sensibles! Ils ne sont plus faits pour s'aimer, puisque le crime & la vertu n'admettent entr'eux aucune différence.

Mais ce systême désespérant est détruit par l'ordre & l'harmonie de la nature entiere: tandis que tout est admirablement lié dans l'univers physique, que la feuille a son organisation, que l'atome a sa tendance, que l'insecte est merveilleux dans la poussiere; le monde moral ne sera point abandonné à une horrible confusion. Le spectacle des cieux est fait pour donner de l'audace & de l'élévation à nos idées. Il faut en croire notre ame, qui s'enflamme de joie & d'admiration devant tant de miracles prodigués par une main étendue; il faut repousser dans la nuit dont il sort, ce noir systême qui ne peut réjouir que le mauvais roi.

Un autre systême plus pur, plus radieux, plus vaste, plus conforme à l'immensité des

objets qui nous environnent, s'offre à nous comme le dogme universel de tous les peuples. Il établit une relation heureuse entre le Créateur & le cœur de l'homme; il soumet les monarques à rendre compte de leurs actions. Nous l'embrasserons avec transport ce systême magnifique, & qui conséquemment doit exister; car tout ce qui est grand & sublime est nécessairement vrai. Et d'où nous viendroit cette idée profonde & claire qui subjugue l'entendement ? Nous aurions donc créé un systême plus grand & plus généreux que celui qui existe, nous foibles créatures ! Oui, il existe, ce systême d'ordre arrangé par une Intelligence infinie & prévoyante. Je le vois, je le sens; je m'y abandonne; j'abdique ma qualité d'homme, & je frémis devant tout être puissant, s'il n'est qu'un rêve.

TOUTES ces planetes enchaînées dans leur orbite, circulant avec une rapidité qui effraie l'imagination, accomplissant les révolutions célestes avec une précision qui semble obéir au calcul; tous ces globes de feu qui montent, descendent, se croisent, & qu'une chaîne invisible retient dans l'espace qu'ils parcourent; ce temple de l'univers avec son

plan, sa magnificence, sa superbe décoration, que seroit-il en effet, sans l'être né pour connoître, pour admirer son auguste appareil, pour mesurer les distances, le rapport, le vol des astres, & pour avoir le sentiment profond des prodiges qui se déploient autour de lui? Ce temple seroit inanimé & désert si le prêtre de la Divinité, si l'homme n'étoit pas au milieu pour adorer & se prosterner devant l'ouvrage de la Sagesse éternelle.

Sans l'élan d'une ame sensible, l'univers est froid, mort & stérile. L'hommage de sa pensée, voilà ce qui donne une ame à la nature, en établissant un rapport entre l'ouvrier & l'ouvrage.

Que l'homme soit donc un moment orgueilleux de son origine! C'est vraiment pour lui que le monde existe. Ces soleils immenses, ils ne se connoissent pas; & lui il les pese. Sa pensée s'élance au-delà des limites où pénetrent leurs rayons. Elle a une sphere d'activité plus grande que la leur; elle paroît le point où tout ce qui est créé peut & doit aboutir. Ardent & tranquille contemplateur des merveilles de la création, il en est le chef-d'œuvre, puisque c'est son ame qui sent

avec transport la majestueuse existence de l'Auteur de la nature. Et pourquoi se refuser à la reconnoître ? Il est bon, parce qu'il est grand. Toute idée lumineuse, tout sentiment cher, toute image sublime ou consolante, viennent du grand Etre. Adorons, aimons, espérons !

CHAPITRE XLIII.

Tours de Filoux.

Les filoux ayant à combattre une inspection vigilante, ont eu besoin de plus de ruse & de souplesse. La défense est devenue aussi ingénieuse que l'attaque. Le chef-d'œuvre seroit de s'entendre avec les préposés ; mais comme cela est impraticable, il faut qu'ils aient recours à des astuces toujours nouvelles.

La main qui soutire la tabatiere d'or, la montre, la bourse, est légere & souple ; mais elle s'est exercée sur un mannequin suspendu. Il faut qu'il soit volé sans qu'il vacille. La main subtile se forme à la longue, & la cupidité la rend adroite & sûre, mais la

mais la langue du filou qui l'endoctrine si bien & si à propos, comment a-t-il souvent une présence d'esprit admirable ?

Un homme qui venoit de recevoir un paiement chez un notaire, retournoit chez lui dans un carrosse de louage. Le cocher ne se souvenant plus du nom de la rue qu'on lui avoit indiquée, descendit de son siege & ouvrit la portiere pour le redemander. Il trouva notre homme roide mort. A sa premiere exclamation le monde s'amassa. Un filou qui passoit, fend tout-à-coup la presse, & d'une voix lamentable & pathétique, il s'écrie : *c'est mon pere ! malheureux que je suis !* Et donnant toutes les marques de la plus vive douleur, pleurant, sanglottant, il monte dans le carrosse, embrasse le visage du mort. Le peuple fut touché & se dispersa, en disant : *le bon fils* ! Le filou fit marcher le carrosse & les sacs d'argent ; & s'arrêtant à une porte, il dit au cocher qu'il vouloit prévenir sa sœur du funeste accident qui venoit d'arriver. Il descend, ferme la portiere, & laisse le mort dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui. Le cocher ayant attendu long-tems, s'informa vainement dans la maison, du jeune

homme & de sa sœur ; on ne connoissoit ni elle ni lui, ni le mort.

Il fut un tems où, à la réquisition de l'archevêque, on faisoit la chasse aux abbés qui alloient voir des filles. Ces abbés n'ont pour tout caractere que l'habit violet ou marron ; quelquefois le manteau court & le petit colet. C'étoit sur-tout dans les promenades du soir que ces abbés accostoient ces filles. Un filou s'étant avisé de s'habiller en exempt de police, parcouroit les promenades ; & dès qu'il voyoit un de ces abbés parler à des filles, il ne le perdoit pas de vue. Lorsque l'abbé sortoit, il alloit à lui, & montrant tout-à-coup son bâton d'ivoire, il lui disoit : *vous savez ce que vous venez de faire, monsieur l'abbé ; je vous arrête de la part du roi.* Le pauvre abbé tremblant, montoit dans un fiacre, & osoit enfin demander où on le conduisoit. *Au Fort-l'Evêque*, répondoit le faux exempt. *Au Fort-l'Evêque ? Ah, monsieur !* Il tâchoit d'attendrir le meneur, en lui représentant combien sa réputation en souffriroit. Bientôt l'inexorable exempt composoit avec son prisonnier, & lui tiroit tout l'argent qu'il avoit en poche.

IL ſuivoit ce métier lucratif ; lorſque le magiſtrat en ayant été informé, fit déguiſer un exempt en abbé, lequel joua dans les Tuileries le rôle convenable pour attirer le faux exempt. Quand il vint à lui montrer ſon bâton & l'ordre du roi, l'abbé en tira un autre de ſa poche, en lui diſant : *voici le véritable, monſieur ; ſuivez-moi.*

ON vit ce qu'on n'avoit pas encore vu, un exempt en manteau court arrêter un homme en habit bleu & le conduire réellement au *Fort-l'Evêque*, où il avoit feint d'en conduire tant d'autres. Je prie quelque deſſinateur en belle humeur, de faire une eſtampe ſur ce ſujet ; il faudra qu'on y voie la phyſionomie d'un exempt en rabat tranſpirer ſous la calotte ; l'impoſteur qui en avoit endoſſé l'habit, ne doit avoir qu'une teinte de cet œil hardi & pénétrant, qui devine & en impoſe aux eſcrocs. La ſurpriſe, les deux bâtons croiſés, l'audace terraſſée, tout cela doit faire une eſtampe piquante.

AU mois de juin de l'année 1754, un banqueroutier, embarraſſé du déſordre & de la confuſion de ſes affaires, s'aviſa du ſtratagême ſuivant. Il fit acheter ſecrétement un

cadavre de ſa taille & de ſon poil, & le fit porter à ſa maiſon de campagne ; il eut ſoin de le revêtir du même linge & des mêmes habits qu'on lui avoit vus le jour de ſa diſparition. Après quoi, lui ayant tiré dans le viſage un coup de piſtolet, de maniere à le défigurer & le rendre méconnoiſſable, il prit la fuite ſous un autre habillement. Tandis qu'on déploroit ſa mort tragique, il étoit en Angleterre. Ce fut ainſi que ce filou ſut payer ſes créanciers avec un cadavre acheté, & un coup de piſtolet qui ne fit de mal à perſonne.

Il y a beaucoup plus de filoux à Paris que de voleurs. C'eſt le contraire à Londres. L'Anglois dédaigne de fouiller dans les poches ; il a honte d'une ſubtilité ; il attaque ou il enfonce les portes. Ici la ruſe du vol eſt plus commune que ſa violence ; l'adreſſe veille le jour & la nuit ; il faut tout garder, tout ſerrer. Une porte ne reſte pas impunément entr'ouverte ; les mains vigilantes des larrons qui ſe gliſſent à pas de loup, ſe portent inviſiblement ſur tout, & l'on n'oſeroit confier même pendant le jour aucun objet à la foi publique.

CHAPITRE XLIV.

Les Rogations.

C'EST une fête bien touchante que celle où la religion va trouver le laboureur au milieu des champs ; où les prêtres traversent les guérets, pour demander au Dieu qui nourrit les humains, de fertiliser la terre, de faire descendre la rosée du ciel sur les semences, d'accorder au cultivateur des récoltes propices !

QUOI de plus auguste que ces cantiques offerts sous la voûte des cieux, qui montent vers l'Être suprême, qui implorent les véritables richesses, le froment nourriture premiere & les fruits savoureux ! La religion alors se montre comme nourrice de ses nombreux enfans, comme médiatrice entre le ciel & la terre, & semble tout-à-la-fois promettre & appeller l'abondance.

LA ville est devenue si grande, que les prêtres ne peuvent plus visiter les champs trop éloignés. Ils font le tour des charniers, ils se promenent sur un pavé sec ou fangeux; mais dès qu'on ne voit plus flotter les bannie-

res à côté des épis, cette fête a perdu ce qu'elle avoit d'imposant.

Il eſt inutile de traverſer des rues bordées de chapeliers & de marchandes de modes, pour rappeller une fête ruſtique, où l'on rendoit hommage au Créateur au milieu du verd naiſſant des prés.

Sans les bleds nouveaux, & qui annoncent une ſeve active, cette cérémonie devient ſeche. L'homme a vu ſes travaux bouleverſés par le caprice des élémens; il a craint, il a élevé les mains vers l'Être qui diſpenſe les rayons du ſoleil. Mais la proceſſion dans les rues pierreuſes de la ville a perdu toute ſa dignité, tout ſon charme, & l'on n'entend plus qu'avec froideur, dans la rue Saint-Honoré, les chants qui dans les ſentiers des haies fleuries auroient fait couler une larme de ferveur & de joie; car l'eſpérance n'eſt que le deſir, & voilà le plus pur tréſor de l'homme.

L'opulent ne voit-il pas le prix du froment avec une ſouveraine indifférence? N'eſt-il pas tenté de rire, quand il rencontre la proceſſion qui demande du pain à celui qui fait croitre le bled? Pourquoi donc profaner cette antique & religieuſe cérémonie devant

la porte orgueilleuse de tant d'hommes durs, ingrats & sans yeux, qui précipiteroient leurs chevaux sur la foule suppliante pour arriver un instant plus tôt à la bourse ? Allons voir cette fête à la campagne. L'humble curé du village faisant le tour des champs, est alors plus grand que le pontife de la capitale.

CHAPITRE XLV.

Le Landi.

LORSQUE le papier n'étoit pas encore en usage, on se servoit de parchemin, & tous les ans on en vendoit pour toute l'année, à *une foire franche*, où le recteur de l'université alloit en procession. Les écoliers & les régens, seuls consommateurs du précieux parchemin, l'accompagnoient à cheval. Dès lors les écoliers n'ont point oublié la fête du *landi*. Elle arrive au commencement de l'été.

LES écoliers cotisant leurs bourses, dans l'âge où l'on n'a pas encore appris à calculer, courent chez tous les loueurs de chevaux. Malheur aux pauvres animaux efflanqués sur qui tombera le sort. C'est leur jour de supplice.

L'ÉCOLIER se leve avant l'aurore. Sorti des murailles de son college, il fait galoper le coursier boiteux. Un autre cheval, compagnon de misere, traîne avec peine le cabriolet chargé de disciples & du lourd professeur. Il adoucit sa voix sévere, cache sa férule, & une partie de son empire est perdu pour vingt-quatre heures.

LE jour, quoique long alors, ne l'est pas encore assez. L'imagination embrasse toutes les jouissances. On voudroit les réaliser toutes a la fois. Le festin sera dressé sur l'herbe; le vin que l'on boira ne sera plus gâté par l'eau surabondante; la voix rauque des pédans n'osera plus tonner sur les aimables jeux. Les écoliers braveront dans une ardente liberté les regards des fâcheux pédagogues.

IL n'y a plus de maîtres ce jour là. Quand le régent rit, tout doit rire dans l'univers. Y a-t-il une autre puissance sur terre? non; voici la royauté qui s'avance; le hasard a conduit le monarque au milieu d'eux; le monarque est leur camarade; il a l'air riant; ils se familiariseront avec le monarque (*) qui,

(*) Louis XVI rencontrant des écoliers un jour

dans ce jour privilégié, aura daigné se mêler à leurs jeux, à leurs courses, & mettre de côté sa grandeur, à l'exemple du recteur violet qui a fait trêve avec la sienne.

L'ÉCOLIER qui connoît peu la distinction des rangs, qui ne suit dans ces heures rapides que la voix du plaisir, pense que tout ce qu'il rencontre doit participer à sa vive alégresse. Il n'immolera pas une minute de ses plaisirs; toutes sont comptées. Il s'est enivré trois mois d'avance de l'attente de ce jour unique. Il a secoué la poussiere des bancs, franchi la grille; il faut que rien ne reste du banquet servi sur le frais gazon. On dévore & l'on court; on court & l'on dévore : voilà les fonctions de ce jour fortuné.

ON voit à regret le soleil qui déja penche vers son déclin. Alors on précipite les jeux; l'écolier redouble d'activité; il tourmente de nouveau le coursier qui ne prend pas part à la fête. Hélas! quand il reviendra le soir, il attestera tout poudreux, les jambes roides &

---

de *landi*, se mit à jouer avec eux aux barres; & les ayant invités ensuite à goûter, ils refuserent, leur goûter étant plus proche que le goûter royal, & l'appétit l'emportant sur l'honneur.

immobiles, qu'il a acquitté avec usure le prix de son louage. Le maître a exigé le double, & sans injustice. L'animal fatigué, tout pensif, semble craindre qu'une pareille fête se renouvelle.

C'est le lendemain, jour nébuleux quand il feroit le plus beau soleil, que l'étude paroîtra triste & pesante, que la voix des professeurs deviendra plus haïssable, & que le rudiment semblera le plus détestable de tous les livres.

CHAPITRE XLVI.

Jurés-Crieurs.

Ils ont une ordonnance de Charles V, qui les autorise dans la possession & jouissance de fournir aux obseques & funérailles les manteaux noirs, les draps, velours & tentures, dont on tapisse la maison du mort & le lieu de sa sépulture. Un juré-crieur peut répéter ce vers de la comédie :

Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.

Quand il voit passer dans son équipage un être bien vivant, bien portant, il songe

à sa pompe funebre, & de quelle maniere il arrangera, avec tout le goût possible, sa chapelle funéraire.

Les curés & fabriques de Paris vouloient fournir aux morts toutes les décorations sépulcrales ; mais les jurés-crieurs sont venus avec une *déclaration* & un *édit* à la main, leur prouver que les ornemens du cercueil les regardoient ; que c'étoit à eux d'embellir le sarcophage, de donner des *pleureuses* aux parens ; que le curé n'avoit que le droit d'entonner le *De profundis*, d'allumer les cierges, enfin, que *le tarif de leurs droits leur étoit particulier*.

Autrefois le juré-crieur se couvroit d'un habillement fort bizarre, pour assister aux cérémonies funebres. L'héritier qui jouoit la douleur, ne pouvoit s'empêcher de rire, & on le voyoit à travers son long crêpe. Les héritiers n'ont plus voulu qu'on surprît ainsi le fond de leur ame ; & pour avoir l'air sérieux, les jurés-crieurs ont pris la robe des avocats.

On diroit que le procès pour la succession va commencer sur la tombe du mort. Mais patience ; après la robe, les avocats viendront. Tout ce qui porte robe noire vit de décès ;

& si le juré-crieur préleve sa part immédiatement après le curé, elle ne sera pas la plus considérable.

QUAND le défunt a des armes, le juré-crieur est obligé de les porter à l'enterrement, peintes en carton, sur sa poitrine ; car un mort illustre n'abandonne point encore le blason dans le dernier rôle qu'il joue aux yeux des vivans.

LES faiseurs d'oraisons funebres ne sont-ils pas des especes de jurés-crieurs, qui proclament les prétendues qualités du mort avec autant d'étalage que ceux-ci exposent ses armoiries ?

CHAPITRE XLVII.

Confesseurs.

SI l'habitude d'aller à confesse se perd insensiblement ; si elle est totalement éteinte dans les classes supérieures, ce n'est pas faute de confesseurs. Ils sont en surplis dans les confessionnaux qui sont adossés aux piliers des églises. Leur présence vous invite à y entrer ; vous n'avez qu'à vous agenouiller.

Le prêtre entend les péchés par une petite fenêtre grillée. Un numéro distingue les confessionnaux, afin que vous sachiez à qui vous devez achever votre confession commencée, & que vous n'alliez pas demander l'absolution à un prêtre qui pourroit vous dire, *nescio vos*.

Des deux côtés sont deux grouppes de pécheurs qui attendent leur tour; c'est à qui passera, & quelquefois il y a dispute pour savoir à qui se plongera dans la boite. On murmure hautement contre ceux qui occupent le confessionnal trop long-tems. La fille qui va à confesse avec sa mere, a soin d'abréger, & celle-ci en fait autant de son côté: le tout pour prévénir certaines réflexions mentales.

Les confesseurs achalandés n'en sont pas peu fiers; & quand ils ouvrent leur niche en boiserie, ils regardent d'un œil satisfait le troupeau demi-contrit des pénitens, ayant livre ou chapelet en main.

Il est composé ordinairement de quelques bourgeoises hypocrites ou sinceres, de plusieurs vieillards qui songent à leur fin, & de beaucoup de servantes qui passeroient pour voleuses aux yeux de leurs maîtresses, si elles

ne se confessoient pas. On y mene de force les écoliers; & quand le confesseur en a entendu un, il fait la confession de toute la bande.

QUELQUES confesseurs se plaisent dans les fonctions secretes de leur ministere. Ils peuvent faire du bien; ils peuvent faire du mal; c'est selon le caractere de l'homme. Il y en a qui se dévouent au soin d'écurer les consciences des crocheteurs, des fiacres & des savoyards. De gros péchés bien lourds tombent cruement dans leurs oreilles non épouvantées, tandis qu'à deux pas de là des péchés délicatement voilés, qu'on fait entrevoir plutôt qu'on ne les avoue, frisent légérement son nerf auditif sans le blesser.

UNE marquise, quand elle est aux pieds du prêtre, doit-elle se confesser comme une harangere? Si l'absolution est la même, le ton du *confiteor* n'est-il pas différent?

MAIS la confession d'une femme de qualité est une bonne fortune qui arrive rarement à un prêtre de paroisse. Les confesseurs ordinaires ont perdu la carte de leurs péchés ingénieux & mignons; ils ne sont bien au fait que des péchés vulgaires, qui ne varient point

dans la maſſe du peuple, lequel prévarique plutôt par habitude que par goût.

SOUVENT on a négligé d'entrer dans un confeſſionnal depuis douze ou quinze années; mais on devient amoureux, on veut ſe marier. On croit le lendemain aller d'emblée à l'hôtel, donner la main à ſon amante chérie, & de là entrer au lit nuptial; mais ſans billet de confeſſion, point de ſacrement, point de jouiſſances conjugales. L'inſtant du bonheur eſt retardé, l'amant s'inquiete. Son amante lui dit en riant : *êtes-vous confeſſé? Cela ne me coûte rien à moi, confeſſez-vous.* A qui s'adreſſera-t-il? Tout eſt prêt, la dot, le feſtin, le bouquet, l'épouſée, & il n'aura rien s'il ne ſe confeſſe préalablement.

C'EST alors que, rodant dans une égliſe, il aviſe du coin de l'œil un confeſſionnal garni de ſon prêtre. Il le lorgne, il y entre furtivement avec une ſorte d'embarras; mais l'amour qui fait des miracles de toute eſpece, l'oblige à dire à mains jointes le *confiteor*.

IL l'a oublié : il ſait qu'il eſt amoureux & preſſé; voilà tout. Sa mémoire ornée de madrigaux, n'a retenu aucune formule pénitente. Il ne diroit pas mieux ſon *credo* ni ſon

pater ; c'eſt cependant un bel-eſprit. Mais les confeſſeurs aguerris ſont accoutumés à voir arriver ainſi les épouſeurs la veille de leur mariage. Ils les devinent, & en général ils les traitent honnêtement, ſatisfaits qu'ils ſont de cette ſoumiſſion paſſagere à l'égliſe, & de cet hommage, quoiqu'un peu forcé, rendu à ſon pouvoir.

Ils délivrent de bonne grace le billet de confeſſion, ſans lequel ils ſavent bien que l'on ne pourroit ſerrer le lien dont on attend ſon bonheur.

Le prêtre raiſonne. S'il a la complaiſance de donner le billet, il ſait qu'il ſera ſuivi d'une meſſe, puis d'un baptême, & que l'égliſe en profitera.

Un confeſſeur en ayant ainſi bien uſé envers un épouſeur, celui-ci tenant ſon billet de confeſſion, crut qu'il ſeroit plaiſant de revenir ſur ſes pas & de dire au prêtre: *je ne ſais, monſieur, ſi je ſuis bien confeſſé ; vous avez oublié de me donner une pénitence.* Le confeſſeur, homme d'eſprit, répartit: *ne m'avez-vous pas dit, monſieur, que vous alliez vous marier ?*

On a calomnié les confeſſeurs, en diſant que

que quelques moines vendoient ces indiſpenſables billets pour un écu de ſix livres & une bouteille de vin. Il n'y a point d'homme qui conſente à déshonorer ſon état, ſa perſonne & ſon couvent, à l'appât d'une ſomme auſſi modique. Une exception ſcandaleuſe ne doit pas être priſe pour l'uſage.

Il eſt plus décent, au lieu de recourir à ce détour, d'aller trouver un prêtre, de lui dire nettement de quoi il s'agit; & ſur vingt eccléſiaſtiques, dix-neuf vous ſerviront avec une politeſſe noble, & vous n'aurez point à vous plaindre.

Aucun prêtre ne peut confeſſer ſans le pouvoir de ſon archevêque. Les filles de Sainte-Catherine, rue Saint-Denis, ayant refuſé le confeſſeur que feu Chriſtophe de Beaumont leur avoit envoyé, & celui-ci s'obſtinant à ne point lever l'interdiction du prêtre qu'elles demandoient, ces ſaintes filles ont paſſé pluſieurs années ſans ſe confeſſer ni communier. Elles ont attendu ſa mort, & le nouvel archevêque vient de leur rendre le prêtre interdit.



CHAPITRE XLVIII.

Docteur de Sorbonne.

On peut en rire, lorſqu'il veut ſoumettre théologiquement toutes les opinions de l'univers à ſes argumens biſarres ; mais il faut quelquefois le reſpecter.

Le plus beau rôle que puiſſe jouer un homme ſus la voûte du ciel, ap partient à un docteur de Sorbonne, quand il ſerre dans ſes bras un criminel que la terre abandonne, quand il touche ſon cœur endurci, quand il le diſpoſe à ſe jeter dans le ſein du Dieu qu'il a méconnu, à attendre tout de ſa miſéricorde, à recevoir le ſupplice comme une expiation propre à ſatisfaire la juſtice divine. Il ſauve ſon ame du déſeſpoir, plus cruel que les tortures; il allege ſes ſouffrances, il lui montre une autre vie, il l'aide à boire le calice amer. En lui inſpirant la réſignation, il lui donne la force qui combat les tourmens.

Endormir ſes douleurs, élever ſon ame vers l'Être dont l'idée le conſole, quel emploi ſublime! . . . C'eſt alors qu'un docteur

de Sorbonne fait oublier ſon titre, & qu'il ne paroît plus qu'un réconciliateur charitable, un conſolateur auguſte, un ami ſenſible, un héros.

OUI, le triomphe de la religion, c'eſt de voir un prêtre ſe courber ſur un corps écraſé ſous le fer des bourreaux, mêler ſes larmes à ſon ſang, preſſer ſes joues, le convaincre qu'un homme encore lui reſte dans cet abandon univerſel.

IL étouffe dans la bouche du malheureux le cri du déſeſpoir, & peut-être celui du blaſphême. Il lui montre le repos dans le ciel; & l'environnant d'auguſtes promeſſes, il le livre au Dieu vers lequel l'infortuné s'élance avec d'autant plus de ferveur, qu'il eſt plongé dans un abîme de maux.

QUE de courage il faut pour ces momens terribles! Et quel autre ſentiment que celui de la charité, porteroit un prêtre à monter ſur l'échafaud avec le meurtrier, à ſe mêler à ſes bourreaux, à voir leurs apprêts à recevoir ſon dernier regard, à aſſiſter à l'horrible exécution, à ſoulever ſa tête pendante & défigurée, quand, les membres caſſés & repliés ſur une roue, il n'y a plus que les paroles de la religion pour le ſauver des impréca-

tions, de la rage & du désespoir qu'enfante la douleur !

Le docteur de Sorbonne paroît alors le député sensible de l'humanité, qui vient adoucir ce que la loi a d'atroce & d'effrayant.

Le parricide Damiens fut assisté dans ses longues tortures par deux docteurs de Sorbonne. Le forfait & le supplice, également extraordinaires, appellerent deux charitables confesseurs qui se relayoient.

CHAPITRE XLIX.

Bureau qui manque à Paris.

PARMI tant de bureaux qui vous vexent, vous tourmentent, vous pillent, tandis que des quittances de douze sols ont leur paraphe, que tout s'écrit par cette foule de commis automates, qu'on devroit commander désormais à l'art des Vaucanson ; il en manque un qui seroit infiniment utile. Ce seroit un registre où tout homme qui veut travailler, en quelque genre que ce fût, s'offriroit en exposant son âge, sa demeure & ses talens. D'un autre côté, un registre semblable rece-

vroit toutes les demandes poſſibles. Puis des hommes intelligens, faiſant la comparaiſon, rapprocheroient les demandes & les perſonnes.

N'EST-CE pas ce qu'on appelle *le haſard* qui a placé une foule de gens inoccupés, qui leur a donné de l'emploi? Pourquoi ne pas hâter ce haſard, ou plutôt le faire naître dans une ville où il y a une multitude de beſoins & tant de gens qui cherchent à travailler pour les autres? Peu d'hommes riches qui n'aient beſoin d'un homme pauvre: peu de pauvres qui n'aient beſoin d'un homme riche. Le tout conſiſte à les faire trouver enſemble. Quoi! voilà un homme qui a des bras ou des talens, & il n'y auroit point de place pour lui dans le monde!

LES petites affiches ſont inſuffiſantes à cet égard. C'eſt par une protection particuliere du gazetier que la demande de tel infortuné eſt rendue publique. Des regiſtres toujours ouverts & que chacun viendroit conſulter à toute heure; des commis habiles à ſaiſir certains rapprochemens; une bienveillance caractériſée dans cette partie d'adminiſtration, feroient diſparoître la race des déſœuvrés, ou ne leur laiſſeroit aucune excuſe.

Eh ! qui ſait ſi l'on ne pourroit pas étendre ce plan juſqu'aux mariages ? Lorſqu'on ſonge qu'une ſimple rencontre a ſeule déterminé, tantôt une honnête fortune, tantôt une heureuſe union, on ne ſauroit trop aider à l'inexpérience & à l'aveuglement ; car nous paſſons tous les uns à côté des autres, ſans nous connoître. Qui nous rapprochera ? Qui nous éclaircira ſur les rapports de notre ſituation ?

L'homme qui mérite le plus le titre de bienfaiſant, n'eſt pas celui qui donne de l'or : car l'or ſe dépenſe ; mais celui qui prévient l'inaction, dont l'inconvénient eſt d'engourdir & d'étouffer bientôt toutes les facultés de l'homme.

Que le miniſtere me faſſe directeur d'un pareil bureau, & je m'engage publiquement à en démontrer les bons & ſalutaires effets en moins de quatre années. J'arracherai à l'oiſiveté & au vice une multitude d'hommes. Aucun talent ne demeurera ſtérile ; & juſqu'à un ſot, je puis me vanter de ſavoir le placer encore plus facilement qu'un homme d'eſprit.



CHAPITRE L.

Chartreux.

Les chartreux se trouvent enclos dans la ville. Ils sont situés près d'une promenade publique, & pas trop loin de la comédie françoise. Que devient donc cette solitude qui doit les environner? Comment se trouvent-ils placés au centre du tumulte, eux dont la regle est d'habiter les lieux solitaires & éloignés du souffle contagieux des cités?

Les capucins avoisinent le jardin des Tuileries, & sont tout près de l'opéra. En rentrant chez eux, ils rencontrent nécessairement les chanteuses des chœurs & les danseuses au jupon court, qui n'ont pas encore d'équipage.

Ce terrein précieux, occupé par des monasteres, pourroit servir aux commodités & à l'avantage du public, & les hermites seroient beaucoup mieux placés dans la campagne. Ce sont des vides trop effrayans dans une ville populeuse, où les édifices & les habitans sont serrés.

On a senti cet abus: on a voulu transf-

planter plus loin les chartreux. Oh, que de clameurs & d'obstacles! La résistance a été sérieuse, & nos anachoretes ont prouvé combien ils tiennent du fond du cœur à ces villes perverses & corrompues, dont ils ont tant de peine à s'arracher.

AUTREFOIS les princes, les reines fondoient des monasteres. N'est-ce point le tems de faire precisément le contraire ?

CHAPITRE LI.

Arsenal.

L'ARSENAL du roi de France n'est point à Paris, sous les deux magnifiques vers de Nicolas Bourbon, que Santeuil (*) étoit si jaloux de n'avoir pas faits.

Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat :
Tela giganteos debellatura furores.

MALGRÉ ces deux vers, il n'y a point d'artillerie dans l'arsenal. Quelques fusils rouillés,

(*) Il s'écria dans un enthousiasme poétique, qu'il *auroit voulu les avoir faits & être pendu.*

quelques mortiers hors d'état de ſervir, voilà tout ce qu'on y voit.

Les fonderies qui furent conſtruites par ordre de Henri II, n'ont ſervi qu'à la fonte des ſtatues qui décorent les jardins de Verſailles & de Marly.

Il s'y trouve un magaſin à poudre. Le feu y prit en 1562. Dieu nous préſerve de la répétition !

Au lieu de machines de guerre, on y voit, à travers de larges carreaux, une bibliotheque curieuſe, qui appartient à M. de Paulmi. Un jardin en très-belle vue offre une promenade aux habitans du Marais, qui ont toujours l'air un peu antique & de plus ennuyé. Ce quartier tranche en tout, même dans la façon de ſe promener, avec le reſte de la ville.

L'arsenal du roi de France n'eſt donc pas ſur le quai des Céleſtins ; il eſt à Strasbourg, à Metz, à Lille, à Toulon, à Breſt. Voilà le miroir impoſant où ſe réfléchit ſa toute-puiſſance. Le fer qui eſt à l'arſenal de Paris n'eſt bon qu'à faire des marmites. Les véritables foudres de la guerre ſont ſur les frontieres, où les diſciples de Mars veillent

à la sûreté du royaume, & sont tout prêts à recevoir l'ennemi, s'il se présentoit.

CHAPITRE LII.

Livres de Paroisse.

HEURES, *Semaine sainte*, *Offices*, *Quatre-tems de l'année*, &c. On ne les tire qu'à vingt & à trente mille exemplaires. Fameux auteurs, pouvez-vous prétendre, même en idée, aux succès qu'obtiennent les débris du *Bréviaire* romain ou du *Missel* parisien ?

CES livres sont en latin ; le peuple n'y entend rien ; mais il achete toujours. Il défigure encore le mauvais jargon emprunté de la superbe langue latine, estropie tous les mots, ne sait ce qu'il dit à Dieu dans un plein chant passablement lourd ; & il appelle cela prier.

UNE femme de qualité récitant ses prieres en latin, disoit avec naïveté, *je ne sais ce que je dis.* Son amie lui dit : *eh bien, priez en françois. Oh ! non*, répondit-elle, *j'aurois trop de plaisir.*

Un cardinal ne récitoit jamais ſon bréviaire, dans la crainte de corrompre ſa belle latinité.

Combien y a-t-il d'évêques, d'abbés commendataires, de chanoines, qui diſent réguliérement leurs bréviaires ? Mais s'ils ne le diſent pas, ils achetent les *quatre Volumes*, bien reliés & dorés ſur tranche. Ils en ont toujours un tome oſtenſible qui repoſe ſur leur cheminée ; & voilà tout ce que demande le libraire de Hanſy, qui fait ſa fortune avec ces volumes latins leſquels ſe vendront encore plus long-tems que les œuvres de Rouſſeau & de Voltaire.

Que les noms de Luther & de Calvin doivent être en horreur aux libraires qui tiennent en gros magaſin ces *Heures*, *Offices*, *Semaine ſainte*, &c ! Ces réformateurs ont appris à prier en langue vulgaire. Si l'on s'aviſoit à Paris de chanter les pſeaumes de David en françois, que deviendroit cet amas énorme de latin qui rapporte un revenu ſûr & ample aux libraires non lettrés, qui n'entendent pas un mot des hymnes qu'ils ont imprimées, mais qui les chantent de grand cœur à l'égliſe avec la foule des fideles ? Que ceux-ci reſtent ignorans, pourvu qu'ils ſoient des ache-

teurs assidus : n'est - ce point là le vœu des opulens magasiniers de versets & d'antiennes ?

L'ÉGLISE n'a point affermé la vente des livres saints, malgré leur produit immense ; & le gouvernement a mis en ferme nos autres lectures journalieres ; mercures, journaux, gazettes, &c. qui lui rapportent un tribut annuel. La sainte église heureusement n'a point adopté les bureaux de librairie & la race avide des commis qui s'en font un revenu, toujours au détriment des pauvres auteurs.

UNE dévote fait relier magnifiquement son *Eucologe*, & le fait porter en triomphe à l'église par son laquais. Elle veut qu'on remarque la reliure dorée.

CHAPITRE LIII.

Porte des Spectacles.

EN arrivant devant une salle de spectacle, vous appercevez une compagnie de gardes, fusil sur l'épaule.

CRISPIN & Arlequin ne paroissent jamais sur les planches, que préalablement des gre-

nadiers, avec leur haut bonnet, n'aient occupé l'enceinte du théatre, où vont paroître les ris & les jeux. Ces soldats, qui accompagnent les productions de Racine & celles de M. Piis-Barré, font à quatre heures des évolutions militaires sur la place, comme s'ils alloient à l'ennemi. On les voit distinctement mettre la balle dans le fusil : voilà le prélude de la comédie. Cela n'est pas trop gai, avant une répréfentation du *Bourgeois gentilhomme*.

Si la piece est un peu courue, il faut avoir les côtes fort pressées avant d'obtenir un billet ; & tandis que les *parterriens* se battent, les comédiens sont sur un balcon & s'amusent du flux & reflux des oppressés qui leur apportent de quoi souper.

En-dedans, le fusilier vous range comme des oignons, vous fait asseoir, interpelle l'auditeur ventru, le chicane, veut que telle banquette contienne autant de derrieres, sans en avoir pris les proportions ; il impose silence à ceux qui crient qu'ils étouffent. Il faut écouter le bon Moliere sous la moustache d'un grenadier. Riez ou sanglottez trop fort : le grenadier qui ne rit point, qui ne pleure point, observe à quel degré monte votre expansive sensibilité.

Un major peu civil & mal coiffé, de ſeche figure, beaucoup plus ami des comédiens qu'il connoît que du parterre qui s'écoule, ſe courrouce quand on ſiffle ſes amis. Il n'a qu'à faire un geſte, & l'homme de goût, que le mauvais révolte, eſt ſoudain enlevé entre les deux hémiſtiches d'un vers Cornélien.

Il faut que ce major ſoit un grand connoiſſeur en littérature; car il ne s'éleve pas un murmure qu'il ne prenne parti chaudement. La ſentinelle lettrée, avec des cartouches en poche, eſt toujours de l'avis du major.

Le major examine juſqu'à quel point le ſiffleur qui paie a manqué de reſpect au comédien & à l'auteur. Quand il a bien peſé le délit de leſe-comédie, alors il envoie en priſon le criminel. Le commiſſaire (ceci eſt arrangé) confirme aveuglément le prononcé du docte major.

Et comment ſe fait-il qu'à Londres, ſans gardes, ſans major, le public s'arrange ſi bien au-dehors & au-dedans, obſerve un grand ſilence, n'interrompt point mal-à-propos, & qu'on n'y abuſe point de l'extrême liberté? c'eſt que la police du ſpectacle étant entre

les mains du public même, elle n'en eſt que plus juſte & plus reſpectée.

MAIS cela ſeroit impoſſible à Paris : il faut une garde pour les voitures qui accourent audacieuſement, les cochers voulant rompre les rangs ; il en faut une pour l'ordre extérieur & intérieur. Le caractere du peuple l'exige ; il eſt accoutumé à ſentir par-tout le frein & la bride ; il ne ſauroit plus s'en paſſer.

S'IL y a un peu de contrainte, le ſpectacle auſſi n'eſt jamais troublé trop indécemment. L'amateur, curieux d'entendre Corneille, & qui ne veut pas être diſtrait par les bourraſques capricieuſes de la multitude, jouit tranquillement, & ſon plaiſir n'eſt pas altéré par des rumeurs déſordonnées. L'inſolence & l'audace ſeroient réprimées ſur-le-champ. Quand le major de la garde eſt honnête & ſenſé, tout conſidéré, l'on ne peut qu'applaudir à la police des ſpectacles ; elle eſt néceſſaire à Paris, autant qu'elle ſeroit ſuperflue à Londres. Il faut ſavoir ſacrifier ici une portion de ſa liberté, pour jouir plus ſûrement de l'autre.

ON commence à enviſager d'un œil plus tranquille les ſéditions théatrales, à moins

géner les arrêts du parterre, à lui laisser cette précieuse liberté, la seule qu'il réclame. Il faudroit lui abandonner pleinement & politiquement le droit d'approuver ou d'improuver à haute voix tel auteur & tel comédien. Nous y gagnerions tous, même en lui accordant une certaine licence, plutôt qu'en lui ôtant de sa liberté.

Ah ! monsieur le major, vous qui avez fait croiser sur ma poitrine deux fusils, lorsque je m'acheminois tranquillement pour aller prendre ma place au parquet de la comédie, place que j'avois bien acquise ; (*) laissez, de grace, le parterre & le paradis siffler amplement mes pieces & celles de mes confreres. Vous n'en battrez pas moins vigoureusement les ennemis de l'état, lorsque vous serez en leur présence.

(*) Cette anecdote tient à un procès connu, mais plus curieux dans ses détails ignorés. On en régalera un jour les oisifs qui s'occupent des fastes importans du théatre.



CHAPITRE

CHAPITRE LIV.

Édits.

Le grand-pere de l'empereur de la Chine actuellement régnant a rendu un rescrit unique dans son genre. Ayant remarqué dans ses jardins une espece de tige qui donnoit un riz meilleur & plus abondant, il cultiva soigneusement cette tige pendant plusieurs années; & quand par l'expérience il fut certain du succès, c'est-à-dire, que ce riz l'emportoit en qualité sur tout autre, il publia un rescrit où il l'annonçoit à ses peuples. Il en fit la description botanique dans le plus grand détail, donna tous les renseignemens, & offrit à ses sujets des graines de cette précieuse plante.

L'EMPEREUR affirma, dans le même rescrit, qu'il étoit plus glorieux & plus satisfait de faire part de cette découverte à son peuple, que d'avoir élevé cent tours de porcelaine. Quand on songe que l'empereur, auteur de ce rescrit, étoit à la tête de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes, qu'il s'occupoit de ces soins paternels, qu'il s'exprimoit ainsi;

l'ame eſt pénétrée de reſpect, car cent quatre-vingt-douze millions d'hommes qui béniſſent leur ſouverain du bienfait particulier d'une bonté attentive, forment le plus majeſtueux & le plus touchant des ſpectacles.

QUAND l'adulation poétique a voulu faire un dieu d'un roi, elle auroit pu paroître excuſable, ſi elle avoit enflé l'expreſſion de la reconnoiſſance en faveur de ce ſouverain Chinois, qui cultiva de ſes mains une plante nourriciere, pour l'annoncer avec alégreſſe & la donner à perpétuité aux deſcendans de cent quatre-vingt douze millions d'hommes. Quel trône! quel monarque! quel pere!

SI l'éclat des victoires, comme le dit Zoroaſtre, *n'eſt que la lueur des incendies*, quel roi de l'Europe, figuré en bronze dans nos places publiques, ne feroit pas plus grand en tenant dans ſa main une tige de cette eſpece, que d'être environné de l'appareil de la guerre & d'eſclaves enchaînés?

OH! ſi l'on ſubſtituoit à toutes ces inſcriptions latines les édits de bienfaiſance de chaque monarque en langue vulgaire, cela ne feroit-il pas plus vrai, plus ſimple & plus auguſte? Heureux dans l'avenir le ſouverain

qui pourroit en rassembler un plus grand nombre!

CHAPITRE LV.

College Royal.

QUAND on a parlé d'un professeur, on a parlé de tous ; ils se ressemblent dans leurs stériles fonctions. L'on sait aujourd'hui de quelle mince utilité sont tous ces régens pour les arts ou pour les sciences, qu'ils enseignent à bâton rompu & pendant quelques minutes. J'en appelle ici à leur propre conscience, sur les progrès réels de leurs disciples.

NOUS sommes loin du siecle de *Ramus*, & l'on nous ramene ces grotesques leçons qui ne nous conviennent plus. Les livres, voilà les vrais précepteurs des hommes raisonnables. Nous avons des livres ; nous n'avons plus besoin de professeurs.

QUOI de plus ridicule que de voir des hommes de vingt-cinq à trente ans aller écouter un régent qui parle incessamment de goût ; & son voisin qui explique sans traduire, qui traduit sans expliquer!

ARGENT mal gagné, tems perdu; telle devroit être l'inſcription véridique du College Royal.

ON l'a rebâti à neuf : dépenſe fort inutile ; c'étoit le dernier édifice de la ville qu'on dût relever.

AU reſte, les profeſſeurs auront bien raiſon d'inſiſter ſur l'utilité de ce college, & encore plus ſur la validité de leurs appointemens : mais ceux qui ſavent ce que ſont ces documens de profeſſeurs, leur futilité, leur vain étalage, & de quelle maniere ils font *la claſſe*, doivent dire aux étrangers. ne faites pas le voyage pour venir entendre, *place Cambrai*, celui qui poſſede la chaire de littérature françoiſe.

ON ne ſait pas encore ſi ce college tient ou ne tient pas à une univerſité ; c'eſt un beau ſujet de diſcorde dans le païs latin. En attendant le païs eſt plein de ſottiſes & de ſollécismes. L'un met *in ædibus apud ſanctum Germanum Vetus*, & il ſe fait un ſchiſme dans l'univerſité pour ſoutenir que *vetus* vaut *veterem*. L'autre grave ſur la pierre d'un mauſolée de M. l'abbé Batteux, afin que cela dure, *uno è noſtris*, au lieu d'*uni*;

& puis on raccommode, on met un I dans l'O, & cela fait un Φ.

En vérité, nos professeurs de l'université ne savent pas mieux le latin que leur langue maternelle.

Un écolier bâilloit en classe. - - *Comment*, dit le régent, *vous bâillez lorsque j'explique? Je vois là de la malice.* - - *Eh, non, monsieur, je bâille si naturellement!*

Quelle belle langue que la langue des Romains, lorsque Cicéron, Virgile, Tacite, l'écrivirent! C'étoit un peuple libre & vainqueur qui la mettoit en usage; c'étoit dans des climats doux qu'elle se prononçoit, & qu'elle résonnoit à des oreilles sensibles à l'harmonie! Elle avoit de la douceur, de l'aménité, de la force & de l'élégance; mais lorsque les barbares eurent renversé la capitale du monde en féroces vainqueurs, ils porterent leurs attentats jusques sur la langue. Ils la mutilerent comme les chefs-d'œuvre des autres arts. Cette langue s'abâtardit en passant par la bouche d'hommes qui étoient devenus esclaves; elle ne fit plus entendre que le murmure d'une captive. Ce peuple si fier,

tombé au-dessous de l'abaissement, ne sachant plus penser, ne sut plus parler.

Le latin se réfugia dans les cloîtres, où le monachisme, en lui prêtant l'obscurité, le louche, la superstition de ses viles & puériles idées, lui fit plus de mal que la rage des barbares.

Cette langue s'échappa des mains desséchantes des destructeurs de la raison humaine, pour entrer dans l'Allemagne; mais appréhendée au corps par les jurisconsultes & les cabalistes, elle ne fut plus que le fantôme de ce qu'elle avoit été, qu'un mélange monstrueux de différens idiômes, qu'un composé bisarre. C'étoit un cadavre qu'on promenoit en lui imprimant des mouvemens forcés. Ce qu'il y eut de plus triste enfin, c'est que plusieurs langues vivantes furent étouffées dans leur berceau; on les immola à ce jargon scientifique, qui passa pour la langue savante. Des langues qui avoient de la richesse & de l'abondance furent dédaignées, & se corrompirent devant une indigne rivale qui, malgré sa dégradation, prit faveur à l'aide des pédantesques universités.

❧

CHAPITRE LVI.

Falots.

PORTEURS de lanternes numérotées, qui vaguent dans les rues vers les dix heures du soir. *Voilà le falot :* ce cri s'entend après souper ; & ces porteurs de lanternes se répondent ainsi à toute heure de nuit, aux dépens de ceux qui couchent sur le devant ; ils s'attroupent aux portes où l'on donne bal, assemblée.

LE falot est tout-à-la fois une commodité & une sûreté pour ceux qui rentrent tard chez eux ; le falot vous conduit dans votre maison, dans votre chambre, fût-elle au septieme étage, & vous fournit de la lumiere quand vous n'avez ni domestique, ni servante, ni allumettes, ni amadou, ni briquet ; ce qui n'est pas rare chez les garçons, coureurs de spectacles, & batteurs de boulevards. D'ailleurs ces clartés ambulantes épouvantent les voleurs & protegent le public presqu'autant que les escouades du guet.

CES rodeurs, tenant lanterne allumée, sont

attachés à la police, voient tout ce qui se passe; & les filoux qui dans les petites rues voudroient interroger les serrures, n'en ont plus le loisir devant ces lumieres inattendues.

Elles se joignent aux réverberes pour éclairer le pavé. Il est devenu beaucoup plus sûr depuis qu'on a imaginé de lancer dans tous les quartiers ces phares qu'on apperçoit de loin, qui vous guident dans les ténebres, qui suppléent aux accidens & à l'invigilance du luminaire public.

A la sortie des spectacles, ces porte-falots sont les commettans des fiacres; ils les font avancer ou reculer, selon la piece qu'on leur donne. Comme c'est à qui en aura, il faut les payer grassement, sans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. Ces drôles alors s'égaient entr' eux. Quand ils voient sortir un Gascon bien sec avec ses bas tout crottés, ils croisent leurs feux pour éclairer sa triste figure, & puis ils lui crient aux oreilles : *monseigneur veut-il son équipage ? Comment se nomme le cocher de monseigneur ?* Ils distribuent à tous les fantassins dont ils se moquent les titres de *M. le comte*, de *M. le marquis*, de *M. le duc*, de *milord*. Un *épicier* est un

colonel : & un clerc de notaire en appétit, qui file précipitamment en cheveux longs, pour arriver à table avant le deſſert, ces poliſſons le pourſuivent en l'appellant *M. le préſident.*

Le porte-fanal ſe couche très-tard, rend compte le lendemain de tout ce qu'il a apperçu. Rien ne contribue mieux à entretenir l'ordre & à prévenir pluſieurs accidens que ces fanaux, qui circulant de côté & d'autre, empêchent par leur ſubite préſence les délits nocturnes. D'ailleurs, au moindre tumulte ils courent au guet, & portent témoignage ſur le fait.

Il n'y a que leur cri qui ſoit fatigant ; mais ſi le falot crie la nuit, qui ne crie pas dans le jour ? Le petit peuple eſt naturellement braillard à l'excès ; il pouſſe ſa voix avec une diſcordance choquante. On entend de tous côtés des cris rauques, aigus, ſourds. *Voilà le maquereau qui n'eſt pas mort ; il arrive ! il arrive ! Des harengs qui glacent, des harengs nouveaux ! Pommes cuites au four ! Il brûle, il brûle !* Ce ſont des gâteaux froids. *Voilà le plaiſir des dames ! voilà le plaiſir.* C'eſt du croquet. *A la barque, à la barque,*

à l'écailler! Ce ſont des huîtres. *Portugal, Portugal!* Ce ſont des oranges.

JOIGNEZ à ces cris les clameurs confuſes des frippiers ambulans, des vendeurs de paraſols, de vieille ferraille, des porteurs d'eau. Les hommes ont des cris de femmes, & les femmes des cris d'hommes. C'eſt un glapiſſement perpétuel; & l'on ne ſauroit peindre le ton & l'accent de cette pitoyable criaillerie, lorſque toutes ces voix réunies viennent à ſe croiſer dans un carrefour.

LE ramoneur & la marchande de merlans chantent encore ces cris diſcordans en ſonge quand ils dorment, tant l'habitude leur en fait une loi.

NON, jamais le peuple Pariſien n'a connu la douce *euphonie*; & ſon oreille inceſſamment déchirée & non révoltée, eſt la plus étrangere à toute expreſſion muſicale. Auſſi dans les ſpectacles n'a-t-il point le ſentiment de la mélodie & le plus ſouvent même de l'harmonie. Et puiſque nous ſommes à citer des mots grecs, l'*eutimie* ne lui appartient pas plus que la connoiſſance de la bonne muſique; mais il rencontre quelquefois l'*eutrapélie*.

VOILA trois phraſes qui ſentent bien le

pédant, dira-t-on. Pardonnez, lecteur; je fors de converser avec un traducteur des Grecs, qui vit dans l'ancienne Athenes, & qui ne veut pas connoître mon Paris. Je lui renvoie sa balle à l'article *Falots*.

CHAPITRE LVII.

Enthousiasme.

On veut plus que jamais ridiculiser ce mot, & l'on est parvenu dans ce siecle à décrier sous ce nom tout mouvement hardi, noble & généreux.

Il n'est plus permis aux ames de prendre d'élan ; la jeunesse même n'a plus le droit d'être passionnée. L'enthousiasmè, cette émanation céleste, ce mobile de tant de grandes choses, ce mouvement qui honore la nature humaine & qui l'agrandit, on le tourne en dérision dans nos cercles; on dit que ce n'est qu'une effervescence passagere & dangereuse, une fausse chaleur, une folie ; enfin, le mot *enthousiaste* est devenu une injure.

L'enthousiasme est cependant le créa-

teur des grands hommes ; & , comme dit Montaigne , *l'entrepreneur de miracles*. Mais qui entendra aujourd'hui la valeur de ces mots ? Tant d'ames froides , petites & concentrées , ont tellement mis le poli du marbre à la place des mouvemens francs & originaux , qu'on ſe trouve obligé aujourd'hui de faire l'apologie de la vertu comme celle de l'éloquence. On demande ce que ſignifient chaleur , patriotiſme , amour du bien public.

DANS un ſiecle d'inertie , où rien ne peut trancher , & chez une nation où l'on ne peut plus ſortir des routes battues ſans danger , le chevalier de Jaucourt a demandé , avec une apparence de raiſon , ce que le marguillier de Saint-Roch feroit de l'ame de Caton ; & un capitaine du guet , de celle de Marius & de Céſar.

ON pourroit peut-être lui répondre : le premier en adminiſtreroit plus fidélement les deniers de ſa paroiſſe ; il en impoſeroit à ſes confreres ; il dévoileroit & réprimeroit de petits abus ; il feroit des établiſſemens utiles pour les pauvres de ſon quartier. Le ſecond auroit une activité ſoutenue, tiendroit tou-

jours ſa troupe en haleine & ſous une ſévere diſcipline, préviendroit les crimes ou pourſuivroit ſi rapidement les coupables, qu'ils ne pourroient lui échapper. Dans un tumulte populaire, ſa préſence d'eſprit, ſa fermeté, la fierté de ſes regards calmeroient & contiendroient la multitude.

UNE ame grande, active & forte eſt bonne à tout. La grande erreur, comme le grand malheur de notre ſiecle, c'eſt de craindre en tout genre, & d'éloigner les ames fortes. Un grand caractere eſt encore plus rare parmi nous qu'un homme de génie; & parmi cette foule qui ſe précipite vers les places élevées, il n'y a plus d'hommes qui ſachent voir en grand & juger les objets de deſſus la hauteur. Tous ſe perdent dans des minuties, frappent ſur de petites choſes, & n'apperçoivent pas l'enſemble. L'énergie de l'ame, qui agrandit l'horiſon, manque à leur vue.



CHAPITRE LVIII.

Économistes.

Les économistes ont persuadé quelque tems au gouvernement, à la nation, & même à la partie la plus éclairée de la nation, qu'il étoit utile à la France de donner du réel pour avoir de l'imaginaire ; tandis qu'il faudroit donner de l'imaginaire pour avoir du réel. N'a-t-on pas toujours assez d'or & d'argent, quand on a les véritables richesses, les biens nourriciers de la terre ? Et quand on auroit de l'or haut comme les tours de Notre-Dame, mange-t-on de l'or ?

Du bled, du vin, des huiles, des fruits, &c. se mangent ; & pourquoi les donner à l'étranger, avant de savoir si le compatriote est pourvu ? La richesse métallique est donc une fausse richesse, quand on la préfere à toute autre.

Le système des économistes étoit purement spéculatif, & reposoit sur des idées abstraites. Plusieurs branches de leur système étoient saines ; l'exportation illimitée des bleds for-

moit la branche la plus vicieuſe : ce fut celle qu'on adopta.

Ils prêterent au ridicule, en déifiant, pour ainſi dire, le docteur Queſnai, qu'ils appellerent le *maître ;* en créant une foule de mots bizarres & ſans goût ; qui, réduits à leur juſte valeur, n'offroient que des idées communes. Ils ſe forgerent un ſtyle dur, prolixe, emphatique, qui n'avoit ni grace, ni clarté, ni facilité, ni couleur. Ce jargon qui reſſembloit à celui des adeptes, prêta beaucoup à la plaiſanterie. Le ſérieux groteſque de leurs aſſemblées chez le marquis de Mirabeau, leurs grands mots, leurs exclamations, l'abus de pluſieurs termes acheverent d'exciter la bonne humeur des plaiſans.

Une eſpece d'intolérance pour ce qui n'étoit pas eux, un dédain trop affecté pour des écrivains admirés, l'annonce faſtueuſe & extravagante d'avoir trouvé ſeuls les véritables principes politiques, & de vouloir tout fondre & tout réformer en un ſeul jour, acheverent de les décréditer. L'oraiſon funebre *du maître*, écrite d'un ſtyle emprunté des petites maiſons, qui fut imprimée, of-

froit un délire si pleinement conditionné, que la secte ne s'en releva point.

LINGUET, qu'un des sectaires avoit outragé avec mal-adresse, les secoua d'une maniere vive & caustique. Il avoit beau jeu, en entrant dans leur systême qui avoit affamé le peuple, & en ridiculisant leurs expressions. Ils eurent beau dire qu'on n'avoit pas suivi leurs documens : c'étoit en leur nom & d'après leurs livres qu'on avoit donné cette grande commotion au commerce des bleds.

MAIS souvent une secte est détruite, que ses principes subsistent & regnent. Les économistes ne sont plus, & la science des économistes dirige encore quelques idées de l'administration. Ainsi l'on a vu dans les mandemens des évêques Molinistes, les idées, les expressions & les citations des Jansénistes.

MONTAIGNE a dit de l'éloquence, que le rhéteur avoit fait souvent de grands souliers pour de petits pieds. On en peut dire autant des économistes; ils ont déparé quelques vérités utiles & même importantes, par un jargon qui ne devoit pas être connu au dix-huitieme siecle. Tous ont joué l'enthousiasme, c'est comme qui diroit s'enyvrer d'eau froide.

froide. La morgue & le despotisme de la secte ont achevé d'inspirer de l'aversion.

LEUR système d'économie politique, qui est bien loin d'être complet, présente néanmoins un corps de doctrine raisonné & assez bien lié. Quoi qu'ils en disent, leur principale erreur consiste dans la perpétuelle application des principes moraux aux principes politiques. Ceux-ci, variables par leur nature, ne peuvent être soumis à cette évidence, leur grand cheval de bataille; l'article des bleds, qui n'étoit qu'une branche de leur système, a fait grand tort à l'arbre, parce que cette branche, entée par le monopole & la cupidité, a produit des fruits malheureux & empoisonnés.

NOUS avons cru, en lisant ces livres économiques, que l'*évidence* alloit enfin nous favoriser de ses rayons benins; mais le nuage revenoit sur nos yeux, & le doute dans notre esprit. Nous appellons de bien bonne foi les secours de l'instruction; nous invoquons la lumiere. *Fiat lux*.

AINSI, loin que les auteurs économiques nous aient amenés à la persuasion, ils nous ont inspiré, au contraire, sur ces objets,

un doute plus fort que celui que nous avions conçu. L'importance de la matiere doit tenir notre jugement en équilibre plus que jamais ; car lorſqu'il s'agit des ſubſiſtances nationales, la moindre erreur devient d'une conſéquence infiniment grave.

Voici deux problêmes d'économie politique que j'ai propoſés au fils d'un économiſte. Comme la ſolution ne m'en a pas paru ſatisfaiſante, je les reproduis.

Premier problême. Les économiſtes ont-ils jamais ſongé que l'homme pût ſe donner un pain & un vin artificiels ? Il ne faudroit que deux ou trois expériences chymiques pour y parvenir ; & ſi l'on réuſſiſſoit, cette découverte ne renverſeroit-elle pas la plus grande partie de la ſcience économique ? Si la nourriture des hommes étoit à leur diſpoſition, à peu près comme l'eau qu'ils boivent, que deviendroient les ſpéculations ſur les bleds ? Que deviendroit la ſcience économique ?

Second problême. Le papier-monnoie, ſujet à de triſtes abus, il eſt vrai, ne convient-il cependant pas aux états corrompus & ſortis de leurs limites, ainſi que le mer-

cure convient aux vérolés ? La France ne feroit-elle pas mieux, puisque tous les quinze ans elle fait la guerre, d'avoir au lieu de ces parchemins qui ne sont que pour les riches, les petites bandes de papier qui font jouir le pauvre ? Qu'importe que ce soit une illusion ? L'argent n'en est-il pas une aussi ? Il n'y a que la derniere génération qui pourra se plaindre, & les métaux sont plus écrasans que le papier qui vivifie, qui anime la circulation, & ne trompe qu'une fois.

On auroit bien d'autres problêmes à leur proposer; mais ils disent toujours qu'on ne les comprend pas : ce qui est bien de leur faute. Et eux ont-ils jamais répondu nettement aux objections qui les terrassent ?

Le lieutenant criminel de Paris, prononçant un discours dans une assemblée générale de police, ne balança pas d'attribuer à l'exportation illimitée des grains, les crimes devenus plus nombreux à cette funeste époque. Comme il interroge tous les malfaiteurs, il est, par état, informé de tous les délits.

Si les économistes avoient su connoître leur siecle, apprécier l'esprit de cupidité, juger & prévoir ses effets; s'ils avoient su

calculer en vrais politiques, au lieu de prêcher en orateurs, ils n'auroient pas jeté avec une telle précipitation leurs premieres idées. Mais ſans s'embarraſſer de la réaction du ſyſtême, du lieu, du tems, de la forme du gouvernement, en vrais étourdis ils ont, avec leurs malheureuſes brochures, frappé le peuple d'une calamité que l'équitable hiſtoire ne manquera pas de leur reprocher; car c'eſt elle ſur-tout qui doit punir leurs noms.

CHAPITRE LIX.

Martiniſtes.

SECTE toute nouvelle qui, tournant abſolument le dos aux routes ouvertes par la ſaine phyſique, par la ſolide chymie, & faiſant divorce avec tout ce que nous dit l'hiſtoire naturelle, s'eſt précipitée dans un monde inviſible qu'elle ſeule apperçoit.

LES Martiniſtes ont adopté les viſions du Suédois Swedenborg, qui a vu les anges, qui leur a parlé; qui nous a décrit de ſang-

froid leur logement, leur écriture, leurs habitudes; qui a vu enfin de ſes yeux *les merveilles du ciel & de l'enfer.*

CETTE ſecte tire ſon nom de ſon chef, auteur du livre intitulé : *Des erreurs & de la vérité.* Ce livre nous promet, comme tant d'autres, l'évidence & la conviction des vérités, dont la recherche occupe tout l'univers.

LA baſe du ſyſtême eſt, que l'homme eſt un être dégradé, puni dans un corps matériel pour des fautes antérieures, mais que le rayon divin qu'il porte en ſoi peut encore ramener à un état de grandeur, de force & de lumieres.

UN monde inviſible, un monde d'eſprits nous environne; des intelligences douées de diverſes qualités vivent auprès de l'homme, ſont les compagnons aſſidus de ſes actions; les témoins de ſes penſées. L'homme pourroit communiquer avec eux, & étendre par ce commerce la ſphere de ſes connoiſſances, ſi ſa méchanceté & ſes vices ne lui avoient pas fait perdre cet important ſecret.

LES objets que nous voyons ſont autant d'images fantaſtiques & trompeuſes : ce que

nous ne voyons pas eſt la réalité. Les expériences phyſiques ſont des erreurs; tout eſt du reſſort du monde intellectuel ; il n'y a rien de vrai au-delà : nos ſens ſont des ſources éternelles d'impoſture & de folie.

L'HOMME a perdu le ſéjour de ſa gloire, & il n'y rentrera que quand il aura ſu connoître ce *centre fécond* où gît la vérité, qui eſt une & immuable.

POUR toucher ces hautes vérités, il faut *s'adreſſer mieux qu'à des hommes ;* il faut *converſer avec les eſprits.* Toutes les ſciences qui occupent les académies ſont vaines ; & faute de s'être éloigné du *principe*, tous les obſervateurs ont erré dans les découvertes humaines. Le moindre habitant du monde idéal en ſait plus que Bacon, que Boërhaave, & que tous les prétendus génies dont la terre ſe glorifie.

CERTES, le grand Etre nous a donné cent raiſons différentes, qui n'ont aucun rapport entr'elles, puiſque les Martiniſtes raiſonnent paiſiblement leurs idées. Ils paroiſſent avoir la conviction de ce qu'ils affirment. Tranquilles, modérés, ces viſionnaires ſont les plus doux des hommes, & n'ont point

la chaleur ni l'enthousiasme tant reprochés aux autres sectes.

Le livre de leur chef est un galimatias : mais on sait que les mots ne rendent pas toujours toutes les idées que l'on peut avoir ; qu'on peut fort bien s'entendre, sans se faire entendre des autres. Il résulte de cette lecture, que les Martinistes adoptent une foule d'idées métaphysiques ; qu'ils sont diamétralement opposés aux matérialistes, qu'ils sont religieux dans toute la force du terme, & qu'ils tendent à élever l'homme autant que d'autres se sont plû à le rabaisser.

Eh ! qui ne voudroit avec eux pouvoir converser avec les habitans de l'autre monde ? Comme nos jouissances seroient doublées ! Quelle société ! & que seroient les spectacles de la terre en comparaison ! Nous passerions les jours à redire à nos bons amis de l'autre monde tout ce que nous sentirions pour nos bien-aimés de la terre ; & à nos bien-aimés de la terre, tout ce que nous auroient dit ceux de l'autre monde.

Voila ce que cherchent les Martinistes. Il s'y disposent par l'exercice des vertus ; ils parlent de l'Etre suprême avec une vénération & un amour qui saisissent l'ame ; &

& tout ce qu'enſeigne le chriſtianiſme, ne trouve en eux aucune contradiction formelle. Enfin, ils n'entament aucune queſtion politique.

QUI l'eût dit, qu'après les Encyclopédiſtes viendroient les Martiniſtes ? Ceux-ci n'ont aucun trait de la phyſionomie propre à la hautaine ſecte philoſophique.

JE ne ſais comment le clergé, le gouvernement & la littérature s'arrangeront un jour avec eux. La ſecte qui vit dans un monde intellectuel ne paroît pas vouloir recourir à ce qui choque les hommes. Elle n'ambitionne ni pouvoir, ni richeſſe, ni renommée; elle rêve, elle cherche la perfection; elle eſt douce & vertueuſe, elle veut parler aux morts & aux eſprits. Cela n'eſt pas dangereux.

DES jeunes gens diſtingués par l'éducation & la figure, ſuivent ces idées extraordinaires. Ils laiſſent à d'autres les plateaux électriques, les creuſets, les vaſes en fermentations, les recherches ſur l'air fixe; ils tiennent mieux, à ce qu'ils prétendent; ils acquierent l'évidence phyſique ſur l'origine du bien & du mal, ſur l'homme, ſur la nature matérielle, la nature immatérielle & la nature ſacrée.

QU'EST-CE, après cela, que la base des gouvernemens politiques, la justice civile & criminelle, les sciences, les langues & les arts ?

PARLER aux anges, rappeller son ame aux principes universels de la science, voilà ce qui fait dédaigner la physique & la chymie, qui prenoient une grande faveur.

CHAPITRE LX.

Para-tonnerre.

IL est plaisant que de parapluie on soit venu à dire *para-tonnerre*. Mais qu'importe les mots ? Qui l'eût dit que l'homme viendroit à bout de soutirer le tonnerre, & de lui donner une issue ? Il falloit le tems & l'expérience, pour révéler à l'homme un pareil secret.

CES grands appareils que la physique moderne a imaginés pour préserver les édifices de la foudre, multipliés dans le sein de plusieurs villes de province, sont rares dans la capitale. Le peuple avoit commencé à dire,

comme par-tout ailleurs, que ces conducteurs attiroient la foudre. Bientôt il n'a plus rien dit, faute d'avoir la moindre idée sur cet objet physique. Ne lui sachons donc pas gré de son silence.

M. l'abbé Bertholon, professeur de physique expérimentale des États-généraux de la province de Languedoc, est celui qui a montré le plus de zele pour opposer les armes merveilleuses de la physique aux surprises de la foudre. Il a dirigé la construction des premiers *para-tonnerre* de Paris; & cet honneur lui étoit dû après avoir élevé les superbes *para-tonnerre* de Lyon.

On en voit deux, l'un placé sur l'hôtel de Charost, fauxbourg Saint-Honoré. Il a cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur; & la partie qui est dans la terre, aboutit à l'eau, a vingt-huit pieds de profondeur. Le second est à l'autre extrémité de Paris, sur le couvent des religieuses augustines angloises, de la rue des Fossés-Saint-Victor. Il a cent quatre-vingt huit pieds de long; & la portion enfoncée dans la terre, qui se perd ensuite sous l'eau, est de quatre-vingt-dix pieds;

profondeur à laquelle nul autre *para-tonnerre* dans ce genre ne peut être comparé.

La jonction de toutes les pieces qui composent cet appareil est à vis profondes ; & toutes les barres semblent, par la précision du travail, ne former qu'une seule piece. Des communications métalliques, savamment ménagées, se trouvent dans les endroits où elles sont nécessaires ou utiles. Enfin la foudre doit obéir à M. l'abbé Bertholon, & suivre la direction qu'il lui a prescrite.

Le petit peuple ne pourra guere comprendre ni deviner comment on dissipe le feu de la foudre ; il n'y croit pas encore, quoique la preuve en soit sous ses yeux. Et le beau monde lui-même est-il mieux instruit ? Sait-il qu'il y a des *para-tonnerre* ascendans ? En connoît-il l'usage.

Sait-il qu'il est actuellement bien démontré, par un grand nombre d'observations, que la foudre s'éleve souvent de terre ? Si l'électricité, vraie cause de la foudre, est surabondante dans les nuages, elle s'élance vers le globe de la terre. Si au contraire elle est accumulée dans le sein de la terre, elle s'en échappe pour se répandre à l'équilibre dans

l'atmoſphere. Afin qu'un édifice ſoit prémuni contre ces deux dangers, il eſt donc néceſſaire d'établir un *para-tonnerre* contre la foudre qui monte, comme on en a établi un contre celle qui tombe.

Il y a ſouvent des foudres terreſtres; & ſi les poetes ont conſtamment fait deſcendre la foudre du ciel dans leurs vers ambitieux, c'eſt qu'ils ont été d'inſignes ignorans ſur les véritables cauſes; l'arrangement des mots étant leur unique affaire.

La plus belle poéſie ne nous préſerveroit pas du malheur d'être tués d'un coup de foudre; il faut donc revenir aux *para-tonnerre* aſcendans de M. l'abbé Bertholon. Il a garanti de cette maniere un clocher de Lyon, ſur lequel le tonnerre étoit tombé très-ſouvent.

CHAPITRE LXI.

Joûtes.

Autrement dites les *fêtes pleïennes*.

Les Romains avoient leurs naumachies, eſpece de batailles navales, où l'on donnoit

au peuple la vue réelle de vaiſſeaux qui s'entrechoquoient. Ce peuple victorieux avoit ſu créer une mer dans un vaſte baſſin. Quel peuple que ces Romains ! On ne peut leur reprocher que leurs combats de gladiateurs. Ce peuple étoit grand dans l'amphithéatre comme par-tout ailleurs ; & nous, que faiſons-nous ? Nous avons bâti, avec l'authentique permiſſion du *prévôt des marchands*, une enceinte de quelques toiſes ſur un bras de la riviere de Seine, en face de la Rapée. Là, les fameux nautonniers de nos majeſtueuſes galiottes s'avancent, une gaule en arrêt, ſur des batelets barbouillés de rouge & de bleu, & luttent intrépidement à qui ſe renverſera dans l'eau. La culbute du vaincu qui ne nage point, mais qui marche, intéreſſe la ſotte aſſemblée. On voit enſuite ces mêmes hiſtrions aquatiques, déguiſés en abbés, ſe précipiter dans la riviere, pour le *char de Neptune* ; & les abbés en rabbats figurent des *marſouins*, ou tels autres animaux amphibies qu'ils plaira à votre imagination de créer.

On donnoit le même ſpectacle au Coliſée : ce n'étoit pas là tout-à-fait les jeux du cirque,

ſous le regne des empereurs; ce n'étoit pas même les tournois & les courſes de bague de nos ancêtres.

APRÈS avoir vu des bateliers tomber dans une eau ſale & bourbeuſe, on ſuivoit de l'œil quelques fuſées, on entendoit quelques pétards, puis on ſe promenoit dans une vaſte ſolitude ſous des galeries mal peintes, au ſon d'une muſique baroque.

IL eſt fermé ce Coliſée, conſtruit à frais immenſes. Que d'argent perdu! . . . Ce n'étoit point là le rendez-vous du peuple; l'intérieur n'avoit rien d'aſſez amuſant; l'ennui planoit ſous les voûtes. Pour qui l'avoit-on bâti? Étoit-ce pour les grands ou pour la bourgeoiſie? Pour les grands? il n'étoit pas aſſez voluptueux. Pour la bourgeoiſie? il n'y avoit point de plaiſirs populaires.

VOILA donc des établiſſemens Pariſiens! On dit au public: je vais t'amuſer. Le public accourt, on ne l'amuſe point; & comment ſe fait-il qu'au *Vauxhall*, au *Rennelag* de Londres, chacun s'amuſe à ſa guiſe, boit & mange librement, jouit paiſiblement chacun à ſa maniere, & que la décence regne en des lieux où, malgré la foule, il n'y a ni

embarras, ni disputes, ni ſcandales, ni gardes ?

Les adminiſtrateurs de nos plaiſirs ont bien de la peine à nous en donner : c'eſt qu'on veut compoſer nos amuſemens, au lieu de nous les laiſſer créer ; & tous les efforts d'imagination qu'on fait pour nous, n'aboutiſſent qu'à nous ôter la liberté, la gaieté.

Dans un païs, où l'on ne vante que l'imagination riante de ſes habitans, où l'on calomnie tous les peuples voiſins ſur le fait de leurs plaiſirs ; les divertiſſemens publics ont quelque choſe de triſte & de mélancolique. Il n'y aura jamais des ſenſations vives, tant qu'on voudra ordonner & ſymmétriſer nos jouiſſances. A force de vouloir ſe mêler de tout, on gâte juſqu'aux plaiſirs du dimanche.

CHAPITRE LXII.

Gluck.

Nous avons aujourd'hui beſoin d'*écoles de muſique*. Gluck en a ſenti la néceſſité ; & tout compoſiteur François & étranger a droit de ſe plaindre parmi nous, que l'exécution ne

répond jamais qu'imparfaitement aux créations de leur génie. Serons-nous donc plus fiers que les descendans des Romains ? Abandonnerons-nous l'art du chant figuré à ces prétendus maîtres de musique, qui n'ont ni ame ni sentiment ?

DANS l'ancienne patrie des Brutus & des Camilles, on trouve des écoles de musique, comme on y voyoit, dans les derniers siecles, des écoles de peinture.

LES Pistocchi à Bologne, les Brivio à Milan, les Redi à Florence, les Porpora à Naples, sont aussi fameux parmi les amateurs d'ariettes, que le sont pour les enthousiastes de tableaux, Carrache, Michel Ange, Paul Véronese, le Correge & Raphaël.

CES virtuoses des deux sexes, dont la voix a fait les délices des oreilles sensibles, l'ornement des théatres italiens, doivent nous causer de justes regrets, sur-tout lorsque nous comparons ces modeles à la plupart des nôtres. Ces êtres privilégiés nous manquent ; une école de musique devient nécessaire à la perfection des chanteurs, plus livrés à la routine qu'au véritable sentiment de l'art.

POURQUOI le caractere des voix, leur expression

pression, leurs nuances ne peuvent-ils se reproduire sur le papier, comme le pinceau transmet sur la toile les images, les passions, les sentimens, le goût & la maniere du peintre? Quelles sources de jouissances pour nos cœurs, si dans le sein paisible de nos cabinets nous pouvions entendre, après leur mort, ces enchanteurs adorés, dont le souvenir fait encore palpiter de plaisir ceux qui les admirerent autrefois! Un Porpora, dont la voix étoit si suave, le goût si exquis, l'art si parfait, qu'il reprenoit son souffle sans que jamais on pût s'en appervoir; un Ferri, qui montoit & descendoit tout d'une haleine deux octaves par un trill continu, marquant tous les degrés chromatiques avec la plus grande justesse; une Tesi, dont l'action vive, l'humeur enjouée, la prononciation nette, l'accent voluptueux & l'aimable abandon savoient rendre toutes les nuances de la folie & de la gaieté; & cette Cuzzoni, surnommée *la voix angélique*, parce qu'elle avoit par excellence le secret si rare de conduire son chant, de le renforcer, de le soutenir, de l'éteindre en quelque sorte & le varier par des trills, des mordans, des ondulations, par ces petits

groupes fugaces & ces mouvemens passionnés qui mettoient en vibration toutes les fibres de l'amour & du plaisir !

Ce sont les écoles d'Italie qui ont formé tous ces chefs-d'œuvres. Pourquoi donc n'avons-nous pas tenté de les imiter, nous qui depuis si long-tems avons des écoles d'équitation, d'armes & de dessin ?

Une école de chant rempliroit mieux son objet que l'académie royale de musique, établissement qui n'eut jamais rien de royal que son titre, rien d'académique que la morgue & la jalousie de ses chefs, rien de musical qu'une routine aveugle & barbare, que l'on inculquoit ci-devant à de misérables doublures, & de plus misérables filles de chœurs : especes d'automates, dont tout le savoir consistoit à pousser en commun d'harmonieux hurlemens, au signal, non de la mesure, mais du bâton.

Lorsqu'il s'agit de former des chanteurs, les principes ne suffisent point ; il faut y joindre l'exemple. Qu'un peintre, qu'un architecte, un poète, négligent ceux dont l'instruction leur est confiée, cela peut être sans conséquence, parce que leurs disciples ayant

tous les yeux les chefs-d'œuvres de tous les grands maîtres en peinture, en poésie, en architecture, ils peuvent par eux-mêmes atteindre à la perfection. Mais le jeune musicien est dans une position toute différente: il n'a aucun monument pour lui servir de modele; car un chanteur célebre ne laisse à la postérité ni ses graces, ni son enthousiasme, ni sa qualité de voix, ni aucun des agrémens qui faisoient la magie de son art. On pourroit comparer une ariette écrite, à ces squelettes humains qu'on trouve dans les cabinets des naturalistes. Ces masses hideuses son bien une partie essentielle de l'homme, mais l'œil ne peut les contempler sans dégoût, dépouillés de leur peau, de leur coloris, de ces moëlleux contours & de ces formes ravissantes qui constituent la beauté.

Il en est de même à l'égard d'une ariette chantée par nos voix ordinaires. Ce sont des squélettes qu'on présente au sens de l'ouie. On ne doit point s'étonner si le peuple refuse de s'extasier devant ces sortes de cadavres; ils ne sauroient intéresser que les connoisseurs, dont l'imagination supplée à tout ce que le chanteur est dans l'impuissance de representer.

On peut faire quelques reproches aux chanteurs Italiens ; on peut les reprendre aſſez vivement de ce que deſſus le théatre ils ſont diſtraits, inattentifs, indifférens lorſqu'un interlocuteur leur fait quelques récits ; froids, lorſqu'ils devroient paroître tout de feu ; hébétés, lorſque leur rôle exige un air ſpirituel & réfléchi. Mais parmi nous, n'eſt-ce pas inſulter au public, de s'amuſer à ſourire aux jolies femmes dans les loges, à ſaluer ſes amis dans le parterre, à répondre même aux colloques des couliſſes ? Ne croiroit-on pas, en effet, que ces êtres deſtinés à repréſenter les héros & les dieux, viennent alors dire aux ſpectateurs : meſſieurs, ne vous y trompez point, nous ne ſommes ni Hercule, ni Jupiter, ni Junon, ni Andromaque ; nous ſommes vos trés-humbles ſerviteurs & ſervantes, l'innocent ſignor *Petricino*, le grimacier ſignor *Mugnetino*, la modeſte ſignora *Languerini*, la tendre & ſavante dona *Durancini*.

Les modifications forment le grand ſecret de la muſique ; ce ſont elles qui lui donnent l'expreſſion, le mouvement & la vie. Mais on n'a jamais connu parmi nous le charme inexprimable des ſons filés ; c'eſt-à-dire, l'art

de renforcer & d'adoucir la voix, de la conduire par toutes les nuances, non du grave à l'aigu, mais du ſon le plus rémiſſe au plus intenſe, ſur chacun des degrés dont la voix eſt ſuſceptible.

Il eſt vrai que nos chanteurs ne pourroient guere mettre leurs talens en uſage, quand ils auroient perfectionné l'art en ce point; car nos orcheſtres ſonr incapables de les ſeconder. Nous n'en avons aucun qui ait l'intelligence & le ſentiment du *forte-piano*. Celui de l'opéra, toujours rebelle aux efforts de l'auteur d'*Iphigénie*, reſſemble encore à un vieux coche traîné par des chevaux étiques, & conduit par un ſourd de naiſſance. Juſqu'ici il a été impoſſible de communiquer à cette lourde maſſe aucune ſorte de flexibilité. Elle reſtera éternellement dans la même inertie, tant que les jeunes artiſtes qui ont des talens & des paſſions inflammables, ſeront ſubordonnés à ces muſiciens en lunettes, que l'âge, la ſatiété, l'habitude ont rendus apathiques.

L'ORCHESTRE du concert ſpirituel eſt encore en partie infecté de ce vice national. Les chefs de ce ſpectacle ſont parvenus à donner quelque perfection à la ſymphonie; mais

plus ſymphoniſtes que muſiciens, ils croient toujours que les voix ſont faites pour accompagner leurs violons & leurs contre-baſſes. En vain le public leur crie qu'il n'entend point les paroles de leurs motets; rien ne les guérit de la manie françoiſe, qui veut que toute muſique ſoit bruyante & confuſe. On croiroit qu'on ne peut remuer le cœur ſans briſer le tympan de l'oreille.

QUE ne pourroit-on pas encore dire ſur l'articuatlion uſitée, ſur la proſodie, ſur la manie des petites notes, ſur les vices attachés à toutes les eſpeces d'agrémens dont nos maîtres de chant font un uſage ſi ridicule, & ſur-tout ſur le *récitatif*, genre de muſique entiérement éloigné des regles ordinaires, & qui, mal connu, a fait déraiſonner pour & contre dans tous les journaux!

CHAPITRE LXIII.

Écrits de Voltaire.

NÉ à Paris, ſes ouvrages ſemblent tous avoir été faits pour la capitale. Il l'avoit principalement en vue lorſqu'il écrivoit; en com-

posant il regardoit l'académie françoise, où étoient ses prôneurs, le parterre de la comédie, le café de Procope, & un cercle de jeunes Mousquetaires; il n'a guere eu d'autres points de vue. Les nations étrangeres n'existoient presque pas pour lui.

Les écrits de Voltaire semblent imbibés de cette rosée qui donne aux fleurs leur émail, & aux fruits leur duvet. Brillant, ingénieux, vif, plaisant, gracieux, il n'a aussi aucune sorte de profondeur; il ne touche jamais qu'aux superficies. Deux ou trois idées le dominent puissamment, & il tourne dans ce cercle; ce qui répand une seule & même couleur sur ses productions. Quand on les lit de suite, on s'apperçoit qu'il n'a jamais changé son premier point de vue. Il est fort instruit; mais il ne sait pas placer avec fruit cet amas de connoissances: la grace, l'esprit & la malice lui tiennent incessamment lieu de génie.

Rarement éloquent, si ce n'est dans ses belles tragédies: ailleurs il est stérile, lorsqu'il parle morale, & très-borné lorsqu'il traite de matieres politiques. C'est une philosophie commune que celle dont il se pare; mais il l'a très-bien ornée.

TOUJOURS poète, (& c'eſt là ſon grand titre) preſque jamais penſeur, ce n'eſt point la fécondité des idées qui le diſtingue; c'eſt plutôt la variété infinie des tours, & la magie heureuſe de ſes expreſſions. Ainſi ces généraux habiles qui n'ont qu'une petite troupe, par des évolutions multipliées & adroites, font paſſer & repaſſer tant de fois leurs ſoldats, que l'œil trompé leur attribue de loin une groſſe & formidable armée.

LES puiſſances de la terre lui en impoſoient au fond de ſon cabinet; ſa plume molliſſoit; & les noms de roi, de ſouverain, de miniſtre ſur-tout, lui inſpiroient des idées extraordinairement fauſſes. Tout ce qu'il a écrit dans l'hiſtoire eſt infeſté d'un vice radical, de l'ignorance abſolue où il étoit des grands & véritables principes politiques.

IL n'a guere qu'un ſeul but dans ſon *Hiſtoire univerſelle*, & il immole tout à cette idée; c'eſt une ſatyre perpétuelle du pouvoir eccléſiaſtique. Conſtamment attaché à ſa proie, les autres idées politiques lui échappent, & même il ne les cherche pas. Il ne voit que l'autel à détruire: ainſi il a donné une empreinte uniforme à preſque tous les ſiecles. Les mêmes

réflexions reviennent ſans ceſſe ; & les faits ſous ſa plume ne paroiſſent pas variés : car traitant avec légéreté les matieres les plus ſérieuſes, &, quoique Pyrrhonien, prenant un ton déciſif, tantôt avec hauteur, tantôt avec un mépris affecté ; il employoit des injures quand il étoit réduit au ſilence ; il manioit alors avec perfidie, mais avec une adreſſe inimitable, l'arme du ridicule.

IL *a profité*, dit un écrivain, *des derniers attentats du fanatiſme, pour lui arracher les reſtes de ſa puiſſance.* Sous ce rapport il a ſervi réellement l'humanité ; & cette tolérance univerſelle, ſon dogme favori, il en a montré la majeſté, la juſtice & les avantages.

DOUÉ du genre d'eſprit qui convenoit à ſon ſiecle léger, il avoit bien étudié ſon goût ; mais cette légéreté paſſera, & avec elle une partie de la gloire de Voltaire. Qui le croiroit ! elle commence déja à pâlir. Les hommes inſtruits ne s'en étonnent pas, parce qu'il faut avouer qu'on a parlé trop long-tems du même écrivain, & qu'il n'étoit pas aſſez ſubſtantiel pour ſoutenir ce poids immenſe de renommée. Traduit, il perd & paroît nu.

SON goût en littérature étoit ſûr, mais peu

étendu. En même tems qu'il admettoit la grace, la finesse, l'exactitude, le brillant; il proscrivoit les beautés mâles & originales, les compositions fortes & transcendantes. On eût dit qu'il avoit peur du génie. Enfin, il sembloit vouloir plier à une même mesure tous les talens, & méconnoître la variété féconde & sublime de la nature dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour la peindre & la chanter.

Il n'avoit point d'organe pour la musique, ni d'yeux pour la peinture : ces deux arts étoient entiérement perdus pour lui ; il admiroit des *ponts neufs* & s'environnoit de *croûtes*. Ce qu'il a écrit sur les arts ne porte point l'empreinte d'une ame passionnée. Sa composition étoit beaucoup plus large que sa poétique seche, misérable & mesquine.

Il goûtoit plus Racine & Massillon que Shakespear, Homere & Tacite. Il ne sentoit pas la Fontaine; il avoit fort mal lu Montesquieu; il ne voyoit pas tout ce qui est dans Montaigne & dans Rabelais. Son imagination étoit rebelle à saisir ce qui contrarioit son goût factice.

Il a dû plaire infiniment aux femmes, aux

jeunes gens ; & ceux qui se sont amusés & qui ont ri, ont cru de bonne foi rencontrer la science & la vérité.

POUR le trouver sans cesse le même dans une carriere si longue, il n'y a qu'à le lire de suite. Les idées étroites de l'âge de vingt ans le dominoient à soixante : il ne travailloit pas sa pensée, mais son style.

UNE secte qui s'imagine devoir distribuer exclusivement les places, l'avoit choisi pour chef. Elle vouloit couvrir de son nom l'intolérance littéraire, qui est devenue son attribut distinctif ; mais après sa mort il ne s'est point trouvé de nom assez imposant pour donner quelque base à ce singulier & ridicule despotisme. Il est tombé ; la république des lettres a reparu, & doit flétrir ces misérables tyrans.

IL a été un vrai poete, un écrivain élégant ; il a terrassé le fanatisme & avili la superstition ; il a répandu des maximes de tolérance & d'humanité ; il a défendu l'innocence ou le malheur avec une chaleur active & généreuse : voilà sa gloire. Il n'a point travaillé en grand ; il a eu des préjugés petits & bizarres. Il a trop obéi à la vanité ; il a

flatté les grands & trop injurié ſes adverſaires. Il s'eſt avili juſqu'à écrire pour les libertins : voilà ſes taches.

On voit qu'il fut le plus implacable & le plus furieux des hommes, dès que ſa vanité d'auteur étoit offenſée. Il ſembloit porter écrit ſur ſon front : *adorez - moi, & je vous louerai.*

On l'a appellé, dans un éloge faſtidieuſement louangeur, *le premier des êtres penſans.* C'eſt une ſottiſe imprimée.

On lui fait dire au lit de la mort, lorſque le curé de Saint-Sulpice, faiſant ſa charge avec trop d'ardeur, l'exhortoit à reconnoître la divinité de Jéſus - Chriſt : *au nom de Dieu, ne m'en parlez pas !...* Il n'a jamais dit ce mot ; mais on a parfaitement ſaiſi ſa maniere.

Il a vécu dans ſes quatre - vingt - quatre années, ſept cent quatre - vingt trois - mille deux cents heures. Voilà bien peu de tems pour ce qu'il lui a fallu apprendre & écrire, & pour les audiences qu'il a données.

Ne paſſons pas ſous ſilence le bien qu'il a fait à Ferney. Créateur de cette colonie, il y étoit juſtement reſpecté comme le bienfaiteur du lieu par ſes libéralités & par l'em-

ploi de ſon crédit. Cette gloire vaut bien celle d'avoir fait *Alzire*.

Il vida ſon porte-feuille avant ſa mort, parce qu'il avoit encore à quatre-vingts ans l'impatience du jeune écolier.

On n'a aucun ouvrage un peu conſéquent à attendre dans la nouvelle édition de ſes œuvres. Il n'a rien laiſſé d'important à la poſtérité, lui qui lui devoit peut-être une eſpece de teſtament, où il ſe montrât libre & fier après avoir été obligé d'être ſouple & adroit.

Il a écrit une infinité de lettres très-jolies, très-ſpirituelles ; mais nous ne verrons pas les plus piquantes. Certaines correſpondances manqueront à la nouvelle édition, parce qu'elles reſteront dans les portes-feuilles, & qu'elles n'en ſortiront que dans un demi-ſiecle.

Il exiſte de lui une lettre écrite de Francfort au roi de Pruſſe, lors de ſa détention, pleine d'une mâle éloquence, d'une énergie précieuſe, qui lui étoit ſi rare ; mais cette lettre, qui eſt un chef-d'œuvre-d'expreſſion, ne ſera point imprimée dans la collection, ainſi que beaucoup d'autres que l'éditeur n'a pas, n'aura point, & qui ſont les plus intéreſſantes & les plus curieuſes de toutes.

CETTE collection, déjà annoncée depuis quatre ans, se fait avec un apprêt, un appareil, une lenteur qui ne répondent pas à l'impatience du public, & qui annoncent de pénibles ressources dans le génie des entrepreneurs.

POINT de mince auteur qui n'écrivît à M. de Voltaire. Il étoit assez bon pour répondre à ces lettres, parce qu'elles chatouilloient son excessif amour-propre. Il disoit à l'un: *vous écrivez comme Racine*; au second: *vous pensez plus fortement que Corneille*; au troisieme: *vous surpassez Pascal & Fontenelle.* La présomption des auteurs le prenoit au mot, & faisoit imprimer la lettre comme une patente infaillible. Il écrivoit séparément à M. Blin & à M. de la Harpe: *Vous serez mon successeur; c'est vous qui me remplacerez.* Et ces poëtes crédules, chacun de son côté, estimerent que leur prodigieux mérite avoit forcé la voix prophétique du vieillard.

QUELQU'UN lui dit un jour: comment flattez-vous à ce point de petits talens? Ces auteurs déja si vains en perdront la tête. *Que voulez-vous que je fasse? Je n'ai que ce moyen de me débarrasser d'eux. Voulez-vous que je leur dise qu'ils ne sont que des étour-*

néaux, tandis qu'ils se croient des aigles? Ils ne me croiroient pas, & aiguiseroient leur plume contre moi. Puisqu'ils ont la rage de faire des tragédies & des poëmes assoupissans, qu'ils rimaillent. Pendant qu'ils cultivent cette immortalité dont je les gratifie, je respire, & je suis tranquille.

CHAPITRE LXIV.

Mausolées.

QUAND un prince est décédé, on commande le lendemain son oraison funebre à un évêque; puis on fait venir un architecte-décorateur, qui bâtit un catafalque au milieu de l'église de Notre-Dame. Le marteau résonne pendant un mois dans le saint lieu; les cris des ouvriers absorbent la sonnete du *lever-Dieu* & les chants des chanoines; la voix des charpentiers couvre celle des chantres; on n'entend plus le *Magnificat* ni l'*Oremus fratres.* Les *serpens* (*) du chœur & l'orgue de

(*) On sait que c'est un instrument à vent; mais il est singulier qu'on dise, *il y a dans cette*

la nef font moins de bruit que les hautes clameurs des manœuvres. On diroit que la hache & la ſcie ont conſpiré pour faire taire l'office divin. Mais ce n'eſt plus un ſcandale ; car il s'agit d'orner le cercueil d'un individu du ſang royal.

L'ARCHITECTE - décorateur entoure le ſarcophage de ſtatues creuſes, repréſentant les vertus qui préciſément manquerent au défunt.

ON fait venir enſuite tous les violons & baſſes de la ville. On brûle dix mille bougies. On étouffe dans cet enclos, qu'on environne prudemment de pompiers ; car les parens du mort ne veulent pas être brûlés vifs au milieu de cette charpente légere & dreſſée à la hâte.

C'EST une maſcarade funebre qui dure quatre heures. Rarement une larme ſincere coule ſur ces tombes faſtueuſes ; il ne manque à tous ces emblêmes de deuil qui tapiſſent la hauteur des voûtes, que la douleur publique.

Eh quoi, des os en poudre ont encor des flatteurs !

LA famille du mort, qui a ordonné l'oraiſon funebre, eſt venue l'écouter en pompeux

égliſe un excellent ſerpent, & qu'on voie *afficher* en groſſes lettres, *concours de ſerpens dans l'égliſe Saint-Benoît*, &c.

cortege

cortege. L'orgueil des rangs étale encore ſes prééminences autour de l'autel de la mort; l'orgueil demande des adulations ſur la tombe de celui qui eſt jugé par la voix du peuple; & c'eſt le ſacerdoce qui ſe prête à cette complaiſance.

L'ORATEUR a promis quelquefois de dire la vérité; mais ce nom terrible à prononcer, le lie à de ſérieux engagemens. La promeſſe eſt un parjure, la vérité demeure au bas de l'eſcalier de la chaire de vérité, & l'orateur y monte ſeul, à front découvert.

IL fait des tours de force pour plâtrer la difformité de ſon idole, ou bien il vous éblouit par des phraſes compaſſées. Il étale des figures de rhétorique auſſi vides que celles qui ſemblent pleurer ſur le monument. Les feintes larmes de ces menteuſes effigies reſſemblent à la fauſſe éloquence qui va frapper ces paſſageres décorations.

LE ſurlendemain l'édifice tombe; ont met en pieces les *vertus de plâtre;* & l'éloquence de l'orateur, tout auſſi fragile, diſparoît devant l'œil moqueur d'un peuple qui en avoit ri d'avance.

C'EST une inſtitution bien abſurde que

celle des oraisons funebres ; mais ce n'est là cependant qu'un des moindres abus qu'on rencontre dans l'intérieur des soixante-quatre majestueuses barrieres de sapin qui circonvallent la bonne ville de Paris. La structure coûteuse de cette chapelle illuminée a du moins fait refluer vers une foule d'ouvriers, un peu de cet argent qui ne circule que grace à la folie & à l'ostentation des princes & des grands.

POUR tout ce que ces catafalques ont coûté depuis cent cinquante ans, on auroit pu ériger des monumens durables & faire sortir des chefs-d'œuvre immortels du ciseau de la sculpture. Mais on ne voit à Paris que le mausolée du cardinal de Richelieu, & celui du cardinal de Fleury ; le beau mausolée du maréchal de Saxe est allé orner la ville de Strasbourg.

POINT de Céramique parmi nous, où l'on rencontre la statue de l'homme de génie ou de l'homme bienfaisant à côté du souverain. Qu'y auroit-il de plus éloquent néanmoins, que de voir les tombeaux joindre les noms que la postérité doit unir ? Les modeles des vertus patriotiques frappant tous les regards, échaufferoient toutes les classes de citoyens ! Voyez dans l'abbaïe de West-

minster, le peuple qui se presse en foule, qui lit avec vénération les noms des célebres morts; qui revient avec un vif intérêt sur leurs grandes actions! Reconnoissance pulique d'un peuple sensible, qui a placé ensemble tous les personnages que la gloire a consacrés, parce qu'après la mort il ne reste plus qu'elle, & que cette foule de princes & de rois doivent s'enfoncer dans l'oubli, pour laisser nu & découvert, aux rayons purs & éclatans de l'immortalité, le buste en argille de tel homme qui fut leur sujet.

Le burin du graveur Cochin s'est plu à nous transmettre la représentation de plusieurs catafalques, ainsi qu'il a représenté des bals parés. Les effets de l'ombre & de la lumiere offroient à son art des touches pittoresques. C'est tout ce qu'il cherchoit; & c'est aussi tout ce qui restera de ces bizarres cérémonies qui n'intéressent ni le cœur ni l'esprit, qui ne touchent personne, & dont la dépense devroit s'appliquer à des travaux plus durables & plus utiles.

Le cirier trouvera sans doute cette réflexion fort déplacée; mais brûler tant de bougies en plein jour, au risque d'incendier des plan-

ches noircies & des toiles vernissées, me paroît un des usages déraisonnables que notre siecle devroit abolir ; car pourquoi répéter les vieilles & absurdes coutumes des siecles passés ?

CHAPITRE LXV.

Charades.

LES *calambours* régnoient chez les spirituels Parisiens ; les charades sont venues leur disputer la prééminence. Après un grand conflit les charades ont remporté la victoire Les *bouts-rimés* vouloient reparoître comme troupes auxiliaires ; mais également vaincus, l'armée des charades les repoussant, a déployé ses enseignes triomphantes dans le Journal de Paris & dans le Mercure de France. L'énigme & le logogriphe sont abandonnés aux provinciaux désœuvrés. La charade occupe les esprit de la capitale ; on n'entend plus que *mon premier*, *mon second & mon tout*. Les femmes prononcent ce *mon tout* avec une grace particuliere Étrangers, ouvrez le premier Mercure, & si vous l'ignorez, vous verrez ce qu'est une charade. Je ne vous l'expliquerai point.

OUI, le calambour est terrassé ; mais c'est

depuis peu. En vain M. de Voltaire avoit dit à madame du Deffens : *liguons nous enſemble, ne ſouffrons pas qu'un tyran ſi bête uſurpe l'empire du grand monde.* Le grand - maître des calambourdiſtes gouvernoit cet empire avant & depuis la mort de ce grand homme ; mais il vient enfin d'être détrôné : il a trouvé ſon maître. Humilié, vaincu, tous ſes lauriers ſont flétris. Et qui a battu en ruines cette illuſtre réputation ? Qui fait donc que M. L. M. D. B. n'offre plus aujourd'hui qu'une tête découronnée ? c'eſt un M. *de Chambre.*

Il rencontre le monarque des calambourdiſtes, étalant cette paiſible dignité que donne une ſouveraineté tranquille. Il l'accueille, il le flatte, il lui demande un jour pour commencer une liaiſon honorable & précieuſe. Le monarque promet ; le malin courtiſan s'eſquive auſſi-tôt, rentre chez lui & écrit ce billet au ſouverain, qui étoit loin, hélas ! de redouter un pareil coup de foudre :

Empreſſé de vous recevoir, vous m'avez laiſſé, monſieur, le choix du jour. Je vous invite pour mercredi, & vous prie de vouloir bien accepter la fortune du pot.

De Chambre.

Ce nouveau Cromwel jouit en paix de son forfait médité ; il est assis au rang d'où il a précipité son adversaire, invaincu jusqu'alors, & des acclamations universelles semblent devoir affermir le sceptre entre ses mains.

On ne cite plus : *le roi n'est pas un sujet, j'ai la voie de la pelle, infidele à ma rente*, &c. On a réservé toutes les louanges pour l'heureux mot, pour le mot triomphant de *M. de Chambre*.

Heureux Parisiens, vous savez rire à peu de frais ! Bon peuple, que tes plaisirs sont innocens !

CHAPITRE LXVI.

Acheteurs de rentes viageres.

Que de métiers qui n'avoient aucun nom chez les anciens, & qui étoient même inconnus dans les siecles précédens ! Connoissoit-on, il y a deux cents ans seulement, les *agens de change*, dont les yeux perçans voient tous les coffres-forts, comme s'ils étoient à jour ; qui prennent des deux mains,

qui dîment tous les facs qu'ils remuent, & qui, plongés dans la tourmente éternelle de l'or & de l'argent, s'enrichiſſent en ſe tenant debout à *la bourſe*, & en ſe diſant réciproquement quelques petits mots à l'oreille?

Ces infatigables négociateurs de papiers, qui augmentent le prix de la *marchandiſe-argent*, qu'ils rendent viſible ou inviſible, qui ſervent les avides monopoleurs cachés ſous le maſque, étoient-ils connus chez les Romains, & du tems même que notre Charlemagne donnoit des loix à l'Europe? Charlemagne s'il reſſuſcitoit, pourroit-il comprendre ce qu'eſt de nos jours un agent de change, patenté par ſes ſucceſſeurs, & achetant bientôt une charge noble, après avoir long-tems uſé des ſouliers ſur le pavé de la bourſe, ou à courir par la ville après les vendeurs & les acquéreurs, également rançonnés par ſa ſcience abſtruſe?

Oui, il ne faut que remuer de l'argent pour avoir de l'argent; il ne s'agit que de faire à midi le *pied de grue* ou le *difficile*, rôle preſque toujours équivoque & le plus ſouvent menteur. Mais il eſt autoriſé. Voyez-le rire, crayon en main, aux dépens des

ignorans, empressés à réaliser leur papier.

TEL homme encore plus actif achete un procès, se fait *solliciteur*, dévoue sa vie à la chicane, descend dans son labyrinthe tortueux, passe ses jours à tourmenter, à aiguillonner d'impassibles procureurs.

TEL autre cautionne quiconque se présente & livre sa signature dans une multitude d'affaires ; ce qui pourroit faire croire un jour qu'il a possédé des millions. Il n'a pas le sol ; mais il fait d'un crédit quelconque, ce qu'un maître d'escrime fait de son fleuret dans une salle d'armes.

LA dégradation dans les mœurs, occasionée par cet agiotage qui a saisi tous les esprits, a fait disparoître ces plans sages & tranquilles, familiers à nos ayeux, & nous a donné les convulsions de la cupidité.

LA moitié de la ville est aux emprunts ; point de maison qui ne soit chargée d'hypotheques ; on ne voit que contrats spéculatifs ; on n'attend plus la rentrée paisible des intérêts ; on veut anticiper sur l'avenir ; on force l'usure, & l'usure punit cette avidité extravagante.

ENTENDEZ de tous côtés les plaintes des

gens qui regrettent les *tontines*. On ne parle que des perſonnes qui, pour cent écus, ont joui de quatre-vingt mille livres de rente ; c'eſt à qui accouplera deux écus de ſix livres, pour leur en faire produire promptement un troiſieme.

MAIS le plus curieux de ces ſpéculateurs eſt celui qui, ayant ſans ceſſe ſous les yeux le calcul des probabilités de la vie humaine & la table des mortalités, s'eſt établi *acquéreur de rentes viageres.*

ON ſait que les extraits mortuaires ſervent de quittance au roi, & que dès qu'un homme eſt enterré, il eſt payé, eût-il porté la veille tout ſon argent au tréſor royal. L'acquéreur de rentes viageres (nouveau métier) combine toutes ces chanſes haſardeuſes, & d'après des calculs fins & particuliers, achete le pain quotidien des rentiers.

UNE dame ſe préſente à ſon bureau avec un contrat en main de douze cents livres de rentes annuelles, qu'elle veut échanger contre un capital. D'abord, le ſcrupuleux acheteur l'examine dans un ſilence recueilli ; il ne la trouve ni trop graſſe ni trop maigre, indice favorable ; & après un nouveau coup-

d'œil obſervateur, le dialogue ſuivant s'établit entr'eux.

LA RENTIERE.

MONSIEUR, je viens pour vous vendre mon contrat viager & en toucher l'argent.

L'ACHETEUR.

L'ARGENT eſt bien rare, Madame.

LA RENTIERE.

JE le ſais, monſieur; mais il eſt quelque part. Il ne fait rien dans les coffres; il ne peut avoir ſon prix qu'en circulant.

L'ACHETEUR.

QUEL âge avez-vous, madame?

LA RENTIERE.

QUARANTE-ſept ans, monſieur.

L'ACHETEUR.

OU eſt votre baptiſtere?

LA RENTIERE.

LE voici, monſieur, en bonne forme.

L'ACHETEUR.

OUI, je vois que vous avez quarante-ſept ans; ſi vous n'en aviez que quarante-deux, madame, je ne pourrois en conſcience faire votre affaire.

LA RENTIERE.

JE vous entends, monſieur; j'ai paſſé le

tems critique, & je puis actuellement me flatter d'une longue vie.

L'ACHETEUR.

IL n'y a rien de si incertain, madame, que la vie de l'homme.

LA RENTIERE.

MON genre de vie est exact, je ne soupe point en ville, je me couche de bonne heure, & je passe la moitié de l'année à la campagne.

L'ACHETEUR.

JE sais tout cela, madame, & voilà pourquoi j'ai consenti à recevoir votre visite. (*Se levant.*) Mais permettez, madame, que j'examine de plus près.....

LA RENTIERE.

APPROCHEZ, monsieur, je n'ai pas encore de rides sur le front.

L'ACHETEUR.

JE le vois bien, madame; mais ce n'est pas cela: permettez que j'examine vos dents.

LA RENTIERE.

MES dents! vous avez raison, monsieur, les dents sont le symptôme de la santé; les miennes sont blanches, regardez. Eh bien, monsieur, combien me donnez-vous de mes

douze cents livres de rente, vu ma parfaite ſanté ? J'oubliois de vous dire que j'ai fait quatre enfans : ce n'eſt ni trop ni trop peu ; & les femmes qui ont fait des enfans, pourſuivent leur carriere plus loin que les autres.

L'ACHETEUR.

MADAME, tout le monde s'adreſſe à moi ; c'eſt à qui viendra. Quand on ſeroit ſûr de la fin du monde, on ne pourroit pas être plus âpre à vouloir fondre ſes contrats. Mais je n'ai pas les tréſors du Pérou ; il faut que j'aie mes ſûretés ; je n'acquiers pas indifféremment de toutes les perſonnes. D'abord, je n'achete point de contrats viagers ſur les hommes ; ils ſont aujourd'hui trop adonnés à leurs plaiſirs. Je me ſuis fait une loi de n'acquérir que des rentes placées ſur des têtes de femmes. Les Génevois, habiles calculateurs, m'en ont donné l'exemple ; ils ont fait là une opération ſûre, excellente, & qui leur rendra beaucoup ; mais c'eſt qu'ils ont choiſi des têtes comme j'en voudrois, des têtes qui reſpirent l'air pur des montagnes ; & vous, madame, vous vivez dans Paris.

LA RENTIERE.

Je n'y vis que ſix mois, monſieur, & pendant l'hyver.

L'ACHETEUR.

C'est juſtement la ſaiſon dangereuſe. Je ne ſais, il y a toujours dans l'air quelque choſe de peſtilentiel; entendez-vous la groſſe ſonnerie ? . . . . On enterre bien fréquemment depuis trois mois.

LA RENTIERE.

C'est une femme de quatre-vingt-dix ans qui eſt morte. J'eſpere bien aller juſques là; & comptez alors, monſieur, tous les arrérages que vous aurez touchés.

L'ACHETEUR.

On m'offroit hier, madame, un contrat de quatre mille livres de rente; mais j'ai ſu que la dame qui le vendoit alloit ſouvent au bal; il ne faut qu'un bal pour tuer une femme. Et quelles ſont vos occupations, je vous prie ?

LA RENTIERE.

Régler mon ménage; le reſte du tems je m'occupe à lire, & tous les jours je me promene une heure ou deux ſur le boulevard. Enfin, monſieur, d'après ma vie rangée, com-

bien me donnerez-vous de mes douze cents livres de rente ?

L'ACHETEUR.

Je vais vous le dire : quatre mille huit cents livres.

LA RENTIERE.

Eh, monsieur, vous n'y pensez pas ! Je me porte à merveille ; que donneriez-vous donc à une femme cacochyme ?

L'ACHETEUR.

Vous pouvez mourir, madame, en descendant mon escalier.

LA RENTIERE.

Le livre de M. de Buffon me donne au moins quinze années de vie, & j'ai toutes les probabilités pour moi.

L'ACHETEUR.

Je ne calcule point comme M. de Buffon ; j'ai là-dessus des regles qui corrigent les promesses magnifiques des livres. Et puis les révolutions : vous m'entendez ....

LA RENTIERE.

Les révolutions ! Il n'y en a point à craindre ; je vous proteste que l'on paiera toujours à l'hôtel-de-ville les rentes viageres, &

de préférence à toutes les autres. C'eſt ſacré ; jamais le roi....

L'ACHETEUR.

AH ! madame, je me tais ; je n'ai rien à dire là-deſſus. Je vous donne quatre mille huit cents livres en eſpeces ſonnantes pour votre parchemin, & je puis recevoir malheureuſement dans huit jours votre billet d'enterrement. Vous me paroiſſez d'une conſtitution un peu délicate. Il y a tant de choſes qui abregent la vie des femmes ; les veilles, la bonne chere, les liqueurs ; il faut manger ſobrement, le jeu même altere la ſanté.

LA RENTIERE.

JE ne joue jamais, monſieur ; tous les plaiſirs que vous citez là me ſont étrangers. Si je vend mon contrat, c'eſt que j'y ſuis obligée pour ſoutenir & pourſuivre un procès de famille.

L'ACHETEUR.

VOUS avez un procès, madame ? Mais cela donne du chagrin.

LA RENTIERE.

JE le gagnerai, monſieur. Mon procureur de chez qui je ſors, me l'a promis formellement ; puis vous ſavez que le chagrin nous

fait vivre. Allons, soyez plus raisonnable; ajoutez à vos quatre mille huit cents livres....

L'ACHETEUR.

PAS une obole, madame. Vous n'avez qu'à perdre votre procès, & puis vous livrer au déſeſpoir....

LA RENTIERE.

AH! monſieur, j'ai des principes, du courage.

L'ACHETEUR.

A propos, quel eſt votre médecin, madame?

LA RENTIERE.

JE n'ai jamais été malade, monſieur, au point d'appeller un médecin. Je ſuis ſujette à des migraines; je ſouffre cruellement pendant ving-quatre heures, & puis me voilà délivrée de preſque tous les autres maux.

L'ACHETEUR.

Et la petite vérole, madame, vous l'avez eue? Oui, la marque en eſt preſqu'imperceptible.

LA RENTIERE.

CELA ſuffit, monſieur, pour ne plus l'avoir.

L'ACHETEUR.

NOUS allons paſſer chez le notaire, ſi vous voulez, madame; tout ſera conclu dans une heure, & vous toucherez votre argent.

LA

LA RENTIERE.

MAIS, monſieur, quatre mille huit cents livres pour douze cents livres de rentes, que vous toucherez pendant vingt-cinq années au moins, je m'en flatte, ſongez donc....

L'ACHETEUR.

EN vérité, je ſuis un inſenſé de faire de pareilles acquiſitions. Du parchemin! Et puis l'incertitude de nos jours! Mais, madame, croyez-moi, logez-vous dans le quartier du Luxembourg, près la porte d'Enfer; j'ai là deux ou trois têtes avancées & qui tiennent. Vous y êtes intéreſſée autant que moi.

LA RENTIERE.

UN peu plus, je penſe. Enfin, puiſque vous êtes inexorable, allons chez le notaire. Tout cet argent ſera donc pour des gens de juſtice; mais qu'y faire? Il faut dans ce beau royaume en paſſer par là.

L'ACHETEUR.

ENVELOPPEZ-vous bien dans votre peliſſe, madame. (*A voix baſſe.*) Et quel eſt ce monſieur qui dans ce coin nous a ſi bien écoutés ſans mot dire?

LA RENTIERE.

C'EST mon *factoton*; il n'a pas le ſens

d'une oie, il n'entend rien ; il portera les sacs....

L'ACHETEUR.

AH, bon!.... Vous savez que je n'acquiers pas en mon propre nom?

LA RENTIERE.

PIERRE ou Paul, cela m'est indifférent..... Allons, quoique vous soyez bien succinct, je veux vivre long-tems pour que vous puissiez me dire : j'ai fait une excellente affaire.

CHAPITRE LXVII.

Vaches.

ELLES arrivent aux barrieres, l'échine maigre & le pis desséché. Voyez les vaches dans les gras pâturages de la Suisse : elles levent fiérement la tête, elles ne se dérangent point quand vous passez. On diroit qu'elles sentent que leurs pieds foulent une terre de liberté, que l'impôt onéreux ne greve pas. Leur robe est superbe, leur démarche sûre ; ce n'est plus un animal dégradé. La vache aux flancs arrondis semble partager l'aisance de son maître. Io ne fut pas plus belle que ces belles genisses.

Les vaches entrant à Paris tête baiſſée, rappellent les vaches maigres & dévorantes du ſonge de Pharaon ; elles ont l'air affamées, & elles viennent pour être mangées.

On les vend pour du bœuf, dont les groſſes maiſons & les couvens ont emporté toutes les fortes pieces ; il ne reſte au petit bourgeois qui achete en détail, que de la vache. Par-tout ailleurs il y a une différence dans le prix des viandes ; ici la vache ſe vend publiquement au même taux que le bœuf, ſurcharge exceſſive pour le pauvre, tort réel à la nourriture publique. Un nouveau tarif ſeroit de toute équité ; car pourquoi faut-il que je paie la vache au même prix que le bœuf? Et pourquoi me livre-t-on de la vache quand je demande du bœuf ? Ce n'eſt qu'à Paris qu'un pareil abus eſt, pour ainſi dire, conſacré, malgré les plaintes journalieres du peuple.

Point de païs où l'on excelle mieux dans l'art de couper la viande, c'eſt-à-dire, de la dépecer de maniere que les os ne ſont jamais ſéparés de la chair. On vend pour de la tranche un côté de mâchoire ; & l'indigent qui n'a qu'un pot-au-feu, eſt étonné de trou-

ver une dent dans un morceau qu'on lui a donné pour de la culotte.

On avoit annoncé avec beaucoup d'emphase une laiterie de vaches Suisses, & tous les bons Parisiens disoient : nous boirons du bon lait de Suisse. Les poitrinaires se regardoient déja comme guéris ; les tempéramens usés comptoient sur le rétablissement de leurs forces : mais on ne songeoit pas que les entrepreneurs n'avoient pas les épaules assez fortes pour transporter aux Champs-Elizées les montagnes couvertes de sapins, où croissent les végétaux substantiels.

Les vaches maigrirent dans de maigres pâturages, donnerent un lait commun, & finirent par être livrées aux bouchers. L'entreprise échoua, à la grande surprise des badauds qui demandoient toujours du bon lait des vaches Suisses.

Il ne faut qu'un pareil trait pour peindre l'ignorance crédule d'une ville, combien elle réfléchit peu, & avec quelle facilité elle est dupe de toutes les promesses illusoires qui lui sont offertes par des compagnies & des imprimés.

CHAPITRE LXVIII.

Petits Negres.

LE ſinge, dont les femmes raffoloient, admis à leurs toilettes, appellé ſur leurs genoux, a été relégué dans les anti-chambres. La perruche, la levrette, l'épagneul, l'angora, ont obtenu tour-à-tour un rang auprès de l'abbé, du magiſtrat & de l'officier. Mais ces êtres chéris ont tout-à-coup perdu de leur crédit, & les femmes ont pris de petits Negres.

CES noirs Africains n'effarouchent plus les regards d'une belle ; ils ſont nés dans le ſein de l'eſclavage. Mais qui n'eſt pas eſclave auprès de la beauté ?

LE petit Negre n'abandonne plus ſa tendre maîtreſſe ; brûlé par le ſoleil, il n'en paroît que plus beau. Il eſcalade les genoux d'une femme charmante, qui le regarde avec complaiſance ; il preſſe ſon ſein de ſa tête lanugineuſe, appuie ſes levres ſur une bouche de roſe, & ſes mains d'ébene relevent la blancheur d'un col éblouiſſant.

UN petit Negre aux dents blanches, aux

levres épaisses, à la peau satinée, caresse mieux qu'un épagneul & qu'un angora. Aussi a-t-il obtenu la préférence; il est toujours voisin de ces charmes que sa main enfantine dévoile en folâtrant, comme s'il étoit fait pour en connoître tout le prix.

TANDIS que l'enfant noir vit sur les genoux des femmes passionnées pour son visage étranger, son nez applati; qu'une main douce & caressante punit ses mutineries d'un léger châtiment, bientôt effacé par les plus vives caresses, son pere gémit sous les coups de fouet d'un maître impitoyable; le pere travaille péniblement ce sucre que le Négrillon boit dans la même tasse avec sa riante maîtresse.

CHAPITRE LXIX.

Figure équestre de Henri IV.

OH, que le bon roi est bien sur le Pont-Neuf! Il a un front populaire; il sourit aux passans; il n'est point environné d'hommes à argent. Les oiseaux du ciel viennent se percher sur sa tête royale, & sa place n'a rien coûté.

ACADÉMICIENS de province, qui avez demandé l'éloge du *bon roi*, brûlez vos programmes, fondez cette médaille que vous destiniez au phrasier, au rhéteur; venez, & arrêtez-vous aux pieds de cette statue que l'amour a élevée au centre de la capitale! Lisez dans tous les regards combien sa mémoire est adorée; le recueillement de cet homme qui contemple & qui se tait; cette mere empressée qui montre Henri IV à son jeune enfant; cet infortuné qui leve les mains au ciel & soupire en silence. Ce respect universel d'un peuple attendri devant ce bronze; que dis-je! cet hommage non moins vif des étrangers, devenus citoyens en ce moment: tout le monde d'accord pour le regretter & le bénir, comme s'il vivoit encore, comme si le fil de ses jours avoit pu s'étendre jusqu'à nous. Ah, que ce cri unanime est touchant, qu'il surpasse par son énergie tout ce que l'éloquence s'efforcera vainement d'exprimer!

UN officier, conduisant un détachement de soldats & passant devant cette statue vénérée, s'arrêta tout-à-coup & cria: *haut les armes! Saluons celui-ci, mes amis, il en vaut bien un autre.*

On devroit faire de la petite esplanade quienvironne cette statue, un jardin pour les enfans. S'il y a sur la terre un lieu contraire à l'enfance, c'est cette grande ville. Les enfans ne peuvent jouer sans risque dans la rue ni dans les carrefours; & s'il y des gazons devant la place du Louvre & ailleurs, on les repousse avec le fusil: on ne permet pas aux *bonnes* de s'y asseoir. A quoi sert ce gazon, s'il n'est pas pour l'enfance? Ah! monsieur d'Anguevillers, je vous présente ici ma requête: les enfans orneront vos gazons encore mieux que vos sentinelles.

J'AIMERAI à voir la statue du bon roi environnée de la génération qui vient de naître; & les enfans, en conservant le souvenir de leurs premiers jeux, auroient appris de bonne heure à bénir sa mémoire, & à redire ses vertus à la génération suivante.



CHAPITRE LXX.

Dictionnaire.

PANKOUKE & Vincent les commandent à tout compilateur armé de ſcribes ; on bâtit des volumes par alphabet, ainſi que l'on conſtruit un édifice dans l'eſpace de tant de mois. L'œuvre eſt ſûre avec les manœuvres.

ON a tout mis en dictionnaires. Les ſavans s'en plaignent ; ils ont tort. Ne faut-il pas que la ſcience deſcende dans toutes les conditions ? Ne faut-il pas qu'elle ſoit hachée, pour être reçue par le grand nombre ? Priſe en maſſe, elle effraieroit. Si telle ſcience étoit entiere & parfaite, on auroit tort de la morceler ; mais aucune n'a cet avantage ; toutes en ſont loin encore. Nous n'avons que des matériaux proprement dits ; & les débris de la choſe valent la choſe même.

TANT mieux, ſi l'on a trouvé le ſecret d'inſtruire à peu de frais ; ſi l'on a évité les recherches pénibles, laborieuſes. Quant aux erreurs, elles ſe gliſſent par-tout ; les gros livres n'en ſont pas plus exempts que les abré-

gés. Ce qu'il a de plus important, c'est que certaines connoissances soient à la portée de tout le monde.

Les Dictionnaires ne contiennent pas tous les mots usités parmi le peuple ; ils sont insuffisans pour une foule d'expressions qui valent bien celles que les poètes & les orateurs ont consacrées, & qui tiennent à des pratiques curieuses & journalieres. Un François enseignoit à des mains royales à faire des boutons ; quand le bouton étoit fait, l'artiste disoit : *à présent, Sire, il faut lui donner le fion.* A quelques mois de là, le mot revint dans la tête du roi, il se mit à compulser tous les Dictionnaires françois, Richelet, Trévoux, Furetiere, l'Académie françoise, & il n'y trouva pas le mot dont il cherchoit l'explication. Il appella un Neuchatelois qui étoit alors à sa cour, & lui dit : dites-moi ce que c'est que le *fion* dans la langue françoise ? Sire, reprit le Neuchatelois, le *fion* c'est la bonne grace.

Graves auteurs, graves penseurs, naturalistes, politiques, historiens, vous n'êtes pas dispensés de donner le *fion* à vos livres ; sans le *fion* vous ne serez pas lus. Le *fion* peut s'imprimer dans une page de métaphysique,

comme dans un madrigal à Glycere. Académiciens qui parlez de goût, étudiez le *fion*, & placez ce mot dans votre Dictionnaire qui ne s'acheve point.

CHAPITRE LXXI.

Musées.

ETABLISSEMENS nouveaux, que quelques particuliers s'efforcent de naturaliser parmi nous. Ils auront beaucoup de peine a réussir, parce qu'il y a trop peu de liberté dans notre gouvernement, pour que chacun donne un développement sûr à ses vues particulieres, & que la capitale a plutôt des goûts & des fantaisies qu'un amour réel & constant pour les sciences & pour les arts.

AVEC quel zele infatigable M. de la Blancherie n'a-t-il pas poursuivi l'ouverture de ces assemblées! Chaque jour il avoit à combattre quelque nouvel obstacle. Son musée s'ouvroit, se fermoit, tomboit, se relevoit; il le promenoit dans tous les quartiers, & jamais il n'a pu recevoir une assiette solide & fixe, parce les hommes ne s'assembleront jamais

pour mêler leurs idées, leurs vues, leurs entreprises autre part que dans une république. Il nous manquera toujours un point de réunion pour l'éloquence, pour les belles-lettres, pour la philosophie; il faut que ceux qui cultivent ces arts, travaillent isolés, & ils n'en vaudront que mieux. On tente de le donner, ce point fixe, aux sciences exactes, à la physique, à la chymie, aux mathématiques. M. Pilatre de Rosier sera-t-il plus heureux que M. de la Blancherie? Verra-t-on accourir en foule les savans, les artistes, les amateurs nationaux ou étrangers?

Les prospectus étalent de superbes promesses; les commissaires ont prononcé, le gouvernement a accordé sa protection à l'hôtel où tous les chefs-d'œuvre des arts doivent se réunir. Toutes les classes de citoyens sont averties de venir à tel jour & à telle heure puiser dans le vaste bassin des sciences; mais l'exécution répondra-t-elle à tout ce grand appareil? j'en doute fort, même pour les sciences qui n'alarment point l'administration.

Toute assemblée publique est trop contraire à l'esprit du gouvernement François, pour qu'elle ait lieu; & toute société qui ne fera pas ses loix elle-même & qui les rece-

vra, ne pourra ni se maintenir, ni poursuivre, ni chérir ses travaux. Ces sortes d'établissemens me paroissent impraticables, parce qu'il n'y a à Paris que des liaisons superficielles, & que les prohibitions sont si aisées, si multipliées, qu'il ne faut que le sot rapport d'un subalterne ou la mauvaise humeur d'un homme en place, pour dissoudre l'assemblée d'hommes les plus éclairés & les plus animés du bien public.

CHAPITRE LXXII.

Bureaux d'esprit.

On appelle ainsi toute maison où la maîtresse affiche son goût poua la littérature, fait profession d'en parler, & se pique de s'y connoître. On ne voit plus guere aujourd'hui de ces sociétés que l'on citoit il y a quelque tems. Elles sont dissoutes, parce que le goût des lettres est répandu par-tout, & que le titre d'académicien ne donne pas plus d'esprit à l'individu qui le porte, qu'à la maison qu'il fréquente. On pense, on parle,

& l'on raiſonne ſans ces directeurs de littérature ; elle eſt infiniment connue & cultivée dans toutes les claſſes.

UNE femme eſt toujours dupe de vouloir régner autrement que par l'empire des graces ou par celui de la bonté. On peut tout feindre, excepté l'eſprit des lettres. Quand on ne les cultive que par air ou comme une reſſource, les difficultés naiſſent & offrent un écueil dangereux.

QU'A fait une femme qui veut entrer ſubitement & comme actrice dans le ſanctuaire des muſes & de la philoſophie ? elle a lorgné, perſiflé, minaudé, fait des nœuds & des riens ; elle a gâté ſon eſprit dans une mer de futilités ; elle n'a fait attention qu'au brillant, & s'eſt toujours arrêtée à la ſuperficiel. Elle s'aveugle elle-même ; cependant elle croit pouvoir décider d'un livre comme d'un pompon. La pareſſe de ſon eſprit l'empêche d'examiner ; le peu d'énergie de ſon ame ne lui permet pas de ſaiſir les traits marqués ; ſa légéreté repoſe ſur quelques détails, & ne peut embraſſer le plan. Elle prononce comme elle ſent, d'une maniere vague, incertaine & peu ſûre.

Qu'ELLE ouvre sa porte à cet essaim d'auteurs qui, sans noms & sans talens, sont dix fois plus orgueilleux que les autres connus. Ils arrivent pour mettre à contribution son ton admiratif. Le satyrique vient chercher près d'elle des traits propres à la comédie. Elle siege sur son petit tribunal, où en jugeant elle est jugée la premiere. Obligée de louer ceux qui sont présens, les derniers venus se montrent jaloux. Alors la division se met dans la troupe; elle veut concilier les mécontens, & des jugemens contradictoires sortent de sa bouche. L'aigreur devient acharnement; elle auroit plutôt pacifié les puissances belligérantes, que de réunir ces partis opposés.

ELLE a voulu se rendre médiatrice, elle est chansonnée des deux côtés; ce qui est fort cruel, après avoir reçu tant de vers à sa louange. Elle reste enfin seule, forcée de protéger encore un auteur de la foire ou de l'opéra-comique, qui l'ennuie & qu'elle écoute pour ne pas paroître désœuvrée.

LES femmes distinguées ont renoncé à ce ridicule, encore en vogue il y a trente années, & l'ont laissé à quelques petites femmes d'a-

cadémiciens, qui ont besoin de plâtrer la réputation de leurs maris, & qui sont curieuses aussi de juger par elles-mêmes du talent des jeunes auteurs. Les femmes sensées, qui sont étrangeres à toutes les prétentions de la gent académique, ne se livrent pas à un engouement particulier; elles ne répetent point le jargon des jugeurs modernes, ne se perdent pas dans les pédantesques discussions du goût, & n'ont point la fureur de s'éloigner du bon sens pour courir après l'esprit.

On trouve donc aujourd'hui l'académie françoise dans beaucoup de maisons. Il n'est plus besoin d'aller au Louvre pour y entendre des vers & de la prose; on en fait dans le monde tout aussi bien que les jurés beaux-esprits. Ils n'ont de plus que le ridicule de leurs prétentions exclusives.

CHAPITRE LXXIII.

Monsieur le Public.

Le public existe-t-il? Qu'est-ce que le public? Où est-il? Par quel organe manifeste-t-il

reste-t-il sa volonté ? Ne s'imagine-t-il pas souvent prononcer, quand il dédaigne ou bien quand il s'engoue ? Dites à un homme en place, *le public désapprouve* ; il répond : *j'ai aussi mon public, lequel approuve* ; *& je m'en tiens à celui-là.*

Un autre dit : *Le public, je le fais parler comme je veux ; il ne tient qu'à moi de lui donner telle ou telle impression.* Et il dit vrai, du moins pour quelque tems.

Qu'est-ce donc que ce public, que l'auteur d'*Acajou* a traité avec un ton si cavalier ? Il manque d'un point de réunion ; & comme il ne peut jamais former à Paris une seule & même voix, c'est un composé indéfinissable.

Un peintre qui voudroit le représenter sous ses véritables traits, pourroit le peindre sous la figure d'un personnage en cheveux longs & en habit galonné, une calotte sur la tête & l'épée au côté, portant le manteau court & les talons rouges, tenant en main une canne à bec-à-corbin, ayant une épaulette, la croix à la boutonniere gauche & l'aumusse sur le bras droit. Vous voyez que ce *monsieur* doit raisonner à-peu-près comme il est vêtu.

Je citerai encore l'admirable production, trop peu lue, intitulée : *le Charlatan ou le docteur Sacroton*, où l'on voit un tableau du public. Il consiste en différens mannequins de toutes sortes de grandeurs & de figures. Le Charlatan s'en sert pour enhardir son éleve, qui tremble de débuter sur le Pont-Neuf. Il lui crie d'envisager ce public formidable tel qu'il est ; & le disciple, convaincu que le public n'est qu'une assemblée de mannequins, parle & harangue hardiment.

Il est cependant un public ; mais ce n'est pas celui qui a la fureur de juger avant de comprendre. Du choc de toutes les opinions, il résulte un prononcé qui est la voix de la vérité & qui ne s'efface point. Mais ce public est peu nombreux, il n'a ni chaleur, ni esprit de parti, ni précipitation ; il n'est point dans les anti-chambres des hommes en place ; & c'est de lui que madame de Sévigné a dit : *le public n'est ni fou ni injuste* ; ou comme le disoit une autre femme pleine d'esprit : *c'est que la raison finit toujours par avoir raison.*



CHAPITRE LXXIV.

Anecdote.

UN médecin fameux, qui ne fait la médecine que pour les gens riches, fut appellé chez un homme aiſé. Il ſe chargea volontiers de le traiter. Pendant la convaleſcence du malade, le laquais de ce dernier ſe trouve indiſpoſé. Le convaleſcent en reconduiſant ſon médecin, le prie de s'arrêter un moment dans l'entreſol, pour donner un conſeil à ſon laquais. Le médecin lui donne le conſeil; mais le maître, un mois après, l'ayant fait avertir de paſſer chez lui, il n'y vint pas.

ÉTONNÉ de ce procédé, il en demanda la raiſon au médecin, dans une maiſon où il le rencontra. Voici la réponſe du docteur; *en m'écrivant, monſieur, vous ne m'avez pas marqué ſi c'étoit pour vous ou pour vôtre laquais. Je n'ai point été chez vous; car je ſuis bien aiſe de vous prévenir, que je ne fais point la médecine pour les laquais.*

CHAPITRE LXXV.

Pieces de deux sols.

LES pieces de deux sols, dont l'empreinte est presqu'effacée, sont un objet perpétuel de disputes, & donnent lieu, dans les marchés publics, à de fréquens pugilats. Deux crocheteurs se cassent la mâchoire pour l'intérêt de deux liards; mais tout est relatif.

LA cour des monnoies a voulu que la piece de deux sols, marquée ou non marquée, eût son cours. Tout vendeur s'étoit obstiné à vouloir les réduire à six liards de sa pleine autorité. A cet effet, on les raya d'une croix, pour désigner celles qui étoient usées. Or l'arrêt portoit défense de rayer ainsi les pieces. Ce débat a occasioné un nombre infini de gourmades & de clameurs, & l'on s'égosilloit pendant vingt minutes, avant de pouvoir fixer irrévocablement le taux de la piece.

IL seroit facile de suivre la méthode usitée en Espagne. Des hommes se promenent avec une corbeille pleine de nouvelles pieces, & le public leur apporte les vieilles en échange;

car c'eſt le gouvernement qui doit ſupporter en plein le déchet des monnoies. Le peuple à Paris n'en donneroit pas la raiſon politique ; mais il la ſent par inſtinct, & il crie très-haut quand on veut l'obliger à perdre ſur le ſigne repréſentatif. Il doit être immuable. La piece effacée doit avoir ſon cours comme la piece neuve, & ſans aucune diminution.

CHAPITRE LXXVI.

Marchandes de modes.

Assises dans un comptoir à la file l'une de l'autre, vous les voyez à travers les vitres. Elles arrangent ces pompons, ces colifichets, ces galans trophées que la mode enfante & varie. Vous les regardez librement, & elles vous regardent de même.

Ces boutiques ſe trouvent dans toutes les rues. A côté d'un armurier qui n'offre que des cuiraſſes & des épées, vous ne voyez que touffes de gaze, des plumes, des rubans, des fleurs & des bonnets de femmes.

Ces filles enchaînées au comptoir, l'ai-

guille à la main, jettent inceſſamment l'œil dans la rue. Aucun paſſant ne leur échappe. La place du comptoir, voiſine de la rue, eſt toujours recherchée comme la plus favorable, parce que les brigades d'hommes qui paſſent, offrent toujours le coup-d'œil d'un hommage.

La fille ſe réjouit de tous les regards qu'on lui lance, & s'imagine autant d'amans. La multitude des paſſans varie & augmente ſon plaiſir & ſa curioſité. Ainſi ce métier ſédentaire devient ſupportable, quand il s'y joint l'agrément de voir & d'être vue; mais la plus jolie du comptoir devroit occuper conſtamment la place favorable.

On apperçoit dans ces boutiques des minois charmans à côté de laides figures. L'idée d'un ferrail ſaiſit involontairement l'imagination; les unes ſeroient au rang des ſultanes favorites, & les autres en ſeroient les gardiennes.

Plusieurs vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles, leurs rivales; il faut qu'elles faſſent taire la ſecrete jalouſie de leur ſexe, & que par état, elles embel-

lissent toutes celles qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois est si joli, que le front altier de la riche dame en est effacé. La petite marchande en robe simple se trouve à une toilette dont elle n'a pas besoin; ses appas triomphent & effacent tout l'art d'une coquette. Le courtisan de la grande dame devient tout-à-coup infidele; il ne lorgne plus loin d'un miroir que la bouche fraiche & les joues vermeilles de la petite qui n'a ni Suisse ni ayeux.

Plus d'une aussi ne fait qu'un saut du magasin au fond d'une berline angloise. Elle étoit fille de boutique; elle revient un mois après y faire ses emplettes, la tête haute, l'air triomphant, & le tout pour faire sécher d'envie son ancienne maîtresse & ses cheres compagnes.

Elle n'est plus assujétie au comptoir; elle jouit de tous les dons du bel âge. Elle ne couche plus au sixieme étage dans un lit sans rideaux, réduite à attraper en passant le stérile hommage d'un maître clerc de procureur. Elle roule avec plaisir dans un leste équipage; & d'après cet exemple, toutes les filles, regardant tour-à-tour leur

miroir & leur triſte couchette, attendent du deſtin le moment de jeter l'aiguille & de ſortir d'eſclavage.

En paſſant devant ces boutiques, un abbé, un militaire, un jeune ſénateur y entrent pour conſidérer les belles. Les emplettes ne ſont qu'un prétexte ; on regarde la vendeuſe & non la marchandiſe. Un jeune ſénateur achete une bouffante ; un abbé ſémillant demande de la blonde ; il tient l'aune à l'apprentiſſe qui meſure : on lui ſourit, & la curioſité rend le paſſant de tout état acheteur de chiffons.

Quelques boutiques de marchandes de modes ſont montées ſur un ton ſévere, comme pour contraſter fortement avec les autres. Là toutes les filles ſont recluſes ; c'eſt la main de la chaſteté contrainte qui arrange ces ajuſtemens voluptueux dont ſe parent les courtiſannes. Là on les habille, mais on ne les imite pas ; on ne garde rien pour ſoi des ornemens ſéducteurs que l'on prodigue aux filles d'opéra. On travaille bien pour elles ; mais il n'eſt pas même permis de les voir. Imaginez des cuiſiniers qui ne goûteroient jamais à la ſauce : tel eſt l'état

de ces filles gardées & travaillant ſous l'œil de la ſévérité aux attributs de la licence.

MAIS la maîtreſſe du magaſin eſt ſi étonnée elle-même de l'ordre miraculeux qu'elle a établi & qu'elle maintient, qu'elle le raconte à tout venant, comme un prodige continuel. On diroit que c'eſt une gageure qu'elle a faite à la face de l'univers, & qu'elle veut faire dire à l'hiſtoire : dans Paris eſt une boutique de marchande de modes, où toutes les filles ſont chaſtes ; & ce phénomene eſt dû à l'exemple de ma vertu & à ma vigilance.

MAIS j'oubliois que le travail des modes eſt un art ; art chéri, triomphant, qui dans ce ſiecle a reçu des honneurs, des diſtinctions. Cet art entre dans le palais des rois, y reçoit un accueil flatteur. La marchande de modes paſſe au milieu des gardes, pénetre l'appartement où la haute nobleſſe n'entre pas encore. Là on décide ſur une robe, on prononce ſur une coiffure, on examine tout le jeu d'un pli heureux. Les graces ajoutant aux dons de la nature, embelliſſent la majeſté.

MAIS qui mérite d'obtenir la gloire, ou

de la main qui deſſine ces ajuſtemens ; ou de celle qui les exécute ? Probléme difficile à réſoudre. Peut-on dire ici, *invente, tu vivras ?* Qui ſait de quelle tête féminine part la féconde idée qui va changer tous les bonnets de l'Europe, & ſoumettre encore des portions de l'Amérique & de l'Aſie à nos collets montés ?

La rivalité entre deux marchandes de modes a éclaté derniérement, comme entre deux grands poètes. Mais l'on a reconnu que le génie ne dépendoit pas des longues études faites chez mademoiſelle Alexandre, ou chez M. Baulard. Une petite marchande de modes de l'humble quai de Geſvres, bravant toutes les poétiques antécédentes, rejetant les documens des vieilles boutiques, s'élance, prend un coup-d'œil ſupérieur, renverſe tout l'édifice de la ſcience de ſes rivales. Elle fait révolution, ſon génie brillant domine, & la voilà admiſe auprès du trône.

Aussi quand le cortege royal s'avance dans la capitale, que le pavé étincele ſous le fer des courſiers que monte une noble élite de guerriers, que tout le monde eſt aux fenêtres, que tous les regards plongent au fond du char étincelant ; la reine, en paſſant,

leve les yeux & honore d'un ſourire ſa marchande de modes.

SA rivale en ſeche de jalouſie, murmure de ſes ſuccès, cherche à les rabaiſſer, ainſi que fait un journaliſte dans ſes feuilles contre un auteur applaudi. Mais la reine eſt l'arbitre des modes; ſon goût fait loi, & ſa loi eſt toujours gracieuſe.

LES marchandes de modes ont couvert de leurs induſtrieux chiffons la France entiere & les nations voiſines. Tout ce qui concerne la parure a été adopté avec une eſpece de fureur par toutes les femmes de l'Europe. C'eſt une contrefaçon univerſelle; mais ces robes, ces garnitures, ces rubans, ces gazes, ces bonnets, ces plumes, ces blondes, ces chapeaux font aujourd'hui que quinze cent mille demoiſelles nubiles ne ſe marieront pas.

TOUT mari a peur de la marchande de modes, & ne l'enviſage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coiffures, ces ajuſtemens, ces panaches dont les femmes ſont idolâtres, réfléchit, calcule & reſte garçon. Mais les demoiſelles vous diront qu'elles

aiment autant des poufs & des bonnets historiés que des maris. Soit.

CHAPITRE LXXVII.

Carmélites.

Une fille de Louis XV, Madame Louise de France, a pris le voile de Carmélite & a prononcé ses vœux dans le monastere de Saint-Denis. Ce renoncement à la cour pour les austérités du cloître a fait grand bruit dans le tems.

La duchesse de la Valiere, tendre amante de Louis XIV, se fit aussi Carmélite en 1675, & vécut trente-cinq ans dans les larmes de l'amour & de la pénitence.

Leur genre de vie est fort austere; mais la tempérance & une vie réglée font qu'elles poussent loin leur carriere. Le jeune habituel alonge les jours de l'homme; & c'est dans les couvens qu'il faut chercher ces individus vivaces qui doivent au régime exact de longues années. Voilà un sujet de réflexions pour les mondains, uniquement attachés à

cette vie & qui aiment à vivre ; mais il ne faut pas qu'ils se livrent à la gourmandise ; c'est ce que nous dit l'exemple des Carmélites, qu'une grande frugalité dans le boire & dans le manger, qu'une nourriture sévere & toujours égale, que la diette enfin accroît les forces vitales, & que la sobriété rigoureuse enterrera constamment l'intempérance.

Ainsi les sœurs Carmélites sont utiles en ce qu'elles donnent à tous les humains leurs freres une perpétuelle leçon ; en ce qu'elles prêchent le régime aux partisans de la bonne chere, à cette foule de gourmands qui ne peuvent s'imaginer qu'un peu de pain, de légumes & d'eau suffisent pour soutenir à la fois la vie, la santé & la force.

La sœur Louise-Marie de France, religieuse Carmélite à Saint-Denis, a eu la consolation de voir plusieurs Carmes déchaussés, animés tout-à-coup par son exemple, condamner le relâchement qui s'étoit glissé parmi eux sur quelques points de leur institut primitif & religieux, plus fervens, embrasser la regle dans toute sa rigueur.

La sœur Louise-Marie de France, pour protéger des vues aussi recommandables, sug-

plia son auguste pere d'obtenir un bref du pape, qui les autorisât à vivre sous une discipline plus sévere ; & le bref du pape est venu récompenser l'héroïsme monastique de ces Carmes déchaussés, qui font à Charenton l'édification des sœurs Carmélites.

Si j'avois à trouver le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, j'irois le chercher dans un cloître, a dit l'abbé Trublet. Cette réflexion a de la profondeur.

CHAPITRE LXXVIII.

Mémoires imprimés.

Si les injures ne les défiguroient pas trop souvent, la société en retireroit un grand avantage dans les affaires litigieuses.

Comme il y a des hommes qui, par ton ou plutôt par un secret intérêt, contredisent les choses les plus claires, les plus utiles, & réduisent tout en problême, on a vu des *parleurs* assez ennemis de la justice & de l'ordre pour condamner cette défense publique de l'opprimé, toujours formidable à l'op-

presseur, & qui, en éclairant le public, dirige les magistrats & peut leur sauver beaucoup d'écarts. *Vox populi*, *vox Dei.*

Si la découverte de l'imprimerie est un présent divin fait aux hommes, c'est surtout lorsqu'elle peut servir à intéresser une nation entiere, à la rendre attentive aux droits de l'infortuné sans nom & sans crédit. Rien ne doit plus irriter le méchant & l'homme injuste que l'idée de voir le flambeau subitement enfoncé dans les ténebres, où ils cachoient leurs actions honteuses.

L'honnête homme ne craint point les recherches que l'on peut faire sur sa vie privée. Semblable à ce Romain vertueux, il habiteroit volontiers une maison diaphane. C'est donc une institution qui mérite d'être conservée, que celle qui traduit d'abord, en présence du public, les combats qui doivent se porter sous l'œil des juges. Ils seront plus assurés dans leurs marche, parce que la question aura été débattue & apperçue sous toutes ses faces.

La voix publique a une droiture & une force que le philosophe ne se lasse point d'admirer. Rarement elle s'égare ; & même lorsqu'elle se trompe, elle fait toujours des ob-

ſervations aſſez juſtes, dont on peut profiter.

QUAND un peuple deviendra fin & ruſé, l'injuſtice ſe perfectionnera chez lui dans l'art de ſe couvrir des apparences de l'équité. Ses voiles d'iniquités ſeront plus épais ; & il n'y aura que des mains hardies qui pourront les déchirer.

LE riche a l'avantage ſur le pauvre qu'il peut employer pour ſa défenſe les plus hauts talens, appuyer ſon uſurpation de tous les dehors impoſans de l'éloquence. Le pauvre eſt ſeul. S'il n'a pas la reſſource d'intéreſſer le public & de promettre à ſon défenſeur la gloire qui accompagne le courage déſintéreſſé, il ſuccombera.

LE plus terrible frein qu'on puiſſe oppoſer enfin à l'injuſtice qui foule aux pieds les loix qu'elle croit n'être pas apperçues, eſt la menace d'amener ſes violences ſourdes au grand jour. Alors elle frémira, elle accordera à la crainte de la honte ce qu'elle aura refuſé au tribunal de la conſcience.

NOUS le répétons, il n'y a que l'homme dont la vie cherche l'ombre, qui puiſſe réclamer contre cet uſage propre à demaſquer les fourbes, à intimider les hypocrites, à comprimer le crime dans le cœur du méchant

chant, qui craint plus ordinairement l'infamie que ses propres remords.

NE dissimulons pas qu'on peut abuser de cet avantage, qu'on l'a fait; & de quoi n'abuse-t-on point ? Mais les abus sont en trop petit nombre pour contrebalancer l'utilité qui résulte de la publicité des faits litigieux. Le vrai perce toujours; il a un caractere qu'on ne peut méconnoître. Ce qui appartient à la calomnie, n'est point durable ; elle se trahit toujours par quelque côté. D'ailleurs les mémoires injurieux sont supprimés, & leurs auteurs flétris.

LA profession des lettres devroit être indispensablement liée à celle d'avocat ; ou plutôt ce ne devroit être, comme chez les anciens, qu'un seul & même état. Mais les vieux avocats, voulant se réserver exclusivement le droit lucratif de signer des *pieces d'écriture*, que le plus souvent ils n'ont pas faites, ont déclaré la guerre aux jeunes, afin d'éloigner des copartageans incommodes. Ils ont imaginé toutes les entraves pour ôter à une profession noble sa liberté, pour y briser le ressort des grandes ames. Ils se sont opposés à son affranchissement; de sorte qu'a-

vec le *tableau*, l'ordre des avocats n'eſt plus aujourd'hui qu'une communauté de procureurs.

CHAPITRE LXXIX.

Maris.

LES maris ont paru adopter définitivement ces deux vers de la Noue :

La plainte eſt pour le fat, le bruit eſt pour le ſot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

LA honte ne réjaillit que ſur celui qui ſemble la ſouffrir volontairement. Tant que les choſes ſont dans l'ombre, (& tout ſe paſſe aujourd'hui décemment) un mari n'en eſt point reſponſable ; mais ſi elles parviennent au grand jour, il peut alors uſer de quelque rigueur. Ordinairement le mari ne fait point retentir les tribunaux de ſes diſgraces domeſtiques ; il dit à ſa femme : je ne veux pas cauſer vos malheurs ; ſoyez libre, jouiſſez de tel contrat de rente ; le revenu vous en ſera payé en quelque lieu que vous vous tranſportiez : mais nous ne nous verrons plus. Je vous prie ſeulement

de quitter la capitale pour quelque tems, afin d'effacer le bruit qui court. Une nouvelle en détruit aiſément une autre dans ce païs frivole.

TELLE eſt l'honorable capitulation. La femme fait ſonner bien haut le ſacrifice de la capitale; elle s'écrie : comment peut-on vivre en province ? En vain ſon intime amie lui dit qu'on vit maintenant à la pariſienne dans preſque toutes les villes ; elle veut que ſon mari lui ſache gré de ſon départ, & qu'il augmente en conſéquence la penſion annuelle.

LES maris Pariſiens ne ſont pas les maîtres abſolus dans leur maiſon ; leurs épouſes ne ſont point aſſervies à l'obéiſſance. Un air d'égalité regne entr'eux : point de ton marital ; chacun vit de ſon côté & choiſit ſes amuſemens & ſes ſociétés. Perſécuter ſa femme, la contrarier, ſeroit une choſe odieuſe & généralement condamnée ; mais quelle que ſoit la vie particuliere, jamais on ne manque aux égards que lon ſe doit réciproquement. Voyez-les enſemble : c'eſt l'image de la concorde ; c'eſt le langage, ſinon de l'amitié, au moins de la complaiſance attentive. Jamais les diſputes

intérieures ne ſont remarquées de l'étranger : ce ſeroit un vrai ſcandale. La femme aigre, impérieuſe, rencontre ordinairement un mari plus raiſonnable, qui lui cede & ne fait que rire de ſes caprices.

LIÉS intimement par leurs intérêts domeſtiques, ils les ſoutiennent de concert & avec prudence. La coutume de Paris donne aux femmes des droits très-étendus qu'elles n'ont point ailleurs : auſſi ſont-elles conſultées ſur toutes les affaires, qui ne ſe font que par leur entremiſe. Sans les femmes, aucune affaire ne ſe conclut.

QUELQUEFOIS deux époux, après avoir mené chacun une vie diſſipée, viennent à ſe reconnoître, &, & ſe rapprochent ſur la fin de leur carriere. Ils ſe pardonnent leurs torts réciproques. Une douce amitié fait alors le charme de leur vieilleſſe. Ils goûtent, quoiqu'un peu tard, ce bonheur domeſtique auquel rien ne peut ſuppléer. Tels ſe feroient aimés conſtamment toute leur vie, s'ils n'en euſſent pas prononcé le ſerment à l'autel.

IL faut avertir les étrangers que tous les anciens contes faits ſur la débonnaireté des maris ne ſont plus de miſe dans aucune ſo-

ciété ; qu'on ne parle des infidélités des femmes, que quand l'hiſtoire eſt narrée en jolis petits vers : alors on peut la lire publiquement aux dames aſſemblées. Mais jamais on ne parle en proſe des diſgraces maritales ; il faut qu'elles aient un air poétique pour avoir cours dans le monde. On a vu des étourdis raconter en pleine table à des femmes leur propre hiſtoire, ſans y entendre malice. Cet accident fâcheux pouvant ſe renouveller dans une ſociété, l'on eſt convenu généralement qu'on ne plaiſanteroit plus dorénavant d'aucune maniere ſur les maris trompés ou débonnaires, & cette loi bien conçue eſt fort ſage.

CHAPITRE LXXX.

Mimes d'un genre nouveau.

J'AI vu trois hommes doués d'un talent ſingulier. Ils imitoient parfaitement ce que perſonne ne ſonge à imiter, comme le bruit léger d'une mouche qui vole & bourdonne, d'une porte qui ſe ferme & de la clef qui tombe, d'un pot qui ſe caſſe. Vous entendez

ensuite le chant de vingt religieuses, où vous distinguez les voix jeunes & les voix cassées; une procession, un enterrement que coupe un embarras, la voix mesurée des prêtres & la voix rauque des voituriers. L'œil voit l'auteur qui crée tous ces tons différens, & l'oreille s'étonne de leur vérité & de leur précision.

Le même homme à table se métamorphose rapidement en plusieurs personnages, pleure, rit, chante, sanglotte, éternue, tousse, fait le sourd, le niais, l'aveugle, le goutteux. Chaque tableau passe comme un éclair; ce sont des nuances fines, délicates, promptes, qui donnent à sa physionomie des physionomies diverses, & qui lui impriment une prodigieuse & incroyable mobilité.

Il seroit impossible de donner aux étrangers une idée de ce talent rare & pittoresque; il faut le voir. S'il est impossible à la plume de représenter le jeu pathétique de la Dumesnil, les graces de feu Poisson, la naïveté de mademoiselle Dangeville, il me seroit encore plus difficile de décrire le jeu fin de ces mimes. Heureux imitateurs des accidens variés de la nature, elle leur fournit une multitude de traits qu'on n'a jamais songé à faire

paſſer ſur nos théatres. Nos ſalles ſeroient trop vaſtes pour ces imitations fines & déliées, qui déguiſent l'art avec tant d'adreſſe. Il faut voir & entendre ces mimes; & lorſqu'on les a vus & entendus, on a peine à comprendre comment l'art a pu s'approcher de ce point de perfection. Sortez d'auprès d'eux, & allez voir Préville, comédien du roi : ſon jeu ne vous paroîtra plus qu'une grimace, une charge perpétuelle, une attitude maniérée.

CHAPITRE LXXXI.

Hôtel de la Force.

CET hôtel appartenoit à Jacques de Caumont, *duc de la Force*. Le haſard a voulu qu'il devînt une véritable maiſon de force, & l'on n'ôtera plus déſormais de la tête du petit peuple que cet *hôtel de la Force* prend ſa dénomination des guichets, des clefs & des larges verroux. Ainſi l'origine de pluſieurs antiquités eſt devenue équivoque par l'ignorance ou l'entêtement du peuple.

CETTE priſon eſt un exemple du bien qu'a-

menent les juſtes réclamations des écrivains plaidant la cauſe de l'humanité. Il faut donc écrire, ou plutôt tourmenter la partie qui gouverne. La punition d'une faute n'eſt plus un ſupplice, l'imprudence ne ſe trouve plus à côté du crime; on n'y a point creuſé ces cachots & ces ſouterreins, où je ne ſais quel oubli cruel ajoutoit à la rigueur de la loi.

Louis XVI (qu'il en ſoit béni!) jetant un regard paternel ſur ces lieux d'horreur & de miſere, a accordé aux priſonniers les commodités qui peuvent alléger leur état, & ôter aux infortunés, quels qu'ils ſoient, le ſentiment affreux du déſeſpoir. La queſtion a été anéantie ainſi que les cachots, & l'on reconnoît aujourd'hui que c'étoit une cruauté gratuite.

Louis XVI a donné pluſieurs édits bienfaiteurs de cette eſpece. Il ne faudroit pas d'autres trophées à l'entour de ſa ſtatue, que le titre de ces édits publiés ſous ſon regne. La nation en attend de nouveaux auſſi favorables à la partie ſouffrante. Ils viendront.... Oh, qu'il eſt beau de voir un homme enchâſſé dans un roi!



CHAPITRE LXXXII.

Matrones.

TERME reçu qu'on a ſubſtitué à un mot moins honnête.

IL y a des matrones de pluſieurs ſortes. Les filles entretenues du plus haut rang ont leurs matrones qui les accompagent par-tout. C'eſt une dame de compagnie pour les actrices renommées, ainſi que pour les danſeuſes; c'eſt une nourrice & une entrepreneuſe pour les filles pauvres ou pour ces beautés vagabondes, qui vont de ſpectacles en ſpectacles chercher des avantures, c'eſt-à-dire, des ſoupers.

LES matrones n'ont plus beſoin de mettre en jeu l'art de la ſéduction; la licence des mœurs modernes, le goût du libertinage & la pauvreté, mauvaiſe conſeillere, conduiſent tout naturellement une infinité de filles chez elles.

LES matrones, dites appareilleuſes, font des avances à toutes les jolies griſettes qu'elles apperçoivent. Elles tiennent une ſorte de penſion plus ou moins nombreuſe, & c'eſt dans leurs maiſons que ſe rendent ſourdement les

petites bourgeoiſes & filles de boutique de toute eſpece, qui, pour avoir des robes & ſoutenir leur parure, vont paſſer la ſoirée chez les matrones.

L'ÉTENDUE de Paris fait qu'elles dérobent l'irrégularité de leur conduite à leurs parens & tuteurs ; elles paroiſſent chaſtes & honnêtes & n'en ont que l'apparence. Des femmes qui conſervent dans le monde tous les dehors de la décence, ſe rendent auſſi dans ces maiſons, où le libertinage eſt fort à ſon aiſe.

D'AUTRES matrones diſtribuent des adreſſes, n'appellent les filles qu'au beſoin, & les colportent en fiacre le matin chez les vieux garçons, les hypocondres, les goutteux, les ennuyés & les jeunes gens blaſés.

L'EXPERIENCE leur ayant appris à deviner les caprices & les fantaiſies des hommes, elles font jouer toutes ſortes de rôles à leurs filles. La marchande de modes devient une petite villageoiſe nouvellement débarquée ; l'ouvriere en linge eſt une timide provinciale toute neuve, qui a fui la cruauté inſigne d'une belle-mere impérieuſe. Le langage répond à l'habillement. Comme nos plaiſirs dépendent beaucoup de

l'imagination, les hommes trompés n'en ſont pas moins ſatisfaits.

VIENNENT enſuite les matrones qui ont entrepris un ſerrail en grand. Vous y verrez enſemble ou tour-à-tour *la façonnée*, *l'artificielle*, *la niaiſe*, *l'alerte*, *l'éveillée*, *l'achalandée*, *l'émérillonnée*, *l'éventée*, *la ſuperbe*, *la follette*, *la fringante*, *l'attiffée*, *la pimpante*. Toutes les nuances ſont là : *la mignonne*, *la graſſe*, *la maigre*, *la pâle*, *l'ardente*, *la mutine*, & juſqu'à *la boiteuſe*. Ainſi que dans les haras les courſiers ont leur ſurnom, de même ici chaque fille a le ſobriquet qu'indiquent ſa taille & ſa figure.

DES matrones moins achalandées ne pouvant avoir ni vaſtes appartemens ni lits ſomptueux, établiſſent des ſerrails plus étroits, où les filles ſont logées, nourries, blanchies. L'argent qu'elles reçoivent va à la *mere*; celle-ci ne parle que de la reconnoiſſance qui lui eſt due; elle a décraſſé ce troupeau de province & des campagnes. Toutes lui doivent ce qu'elles ſont. Si elles ont un déshabillé blanc pour porter dans la maiſon, un mantelet pour l'été, une peliſſe pour l'hyver, une robe de ſoie pour aller chez *Nicolet*, à l'*Am-*

bigu-comique, aux *Variétés amusantes*, à qui ſont elles redevables de ſi rares bienfaits ? Elles devroient porter le caſaquin & le tablier, avoir les mains noires & caleuſes, laver les écuelles, coucher avec des rouliers ; & les impertinentes ont l'ingratitude de vouloir partager dans le compte. C'eſt à elles d'intéreſſer le coucheur & d'obtenir des rubans : or rubans, en ſtyle du lieu, ſignifie la générosité particuliere qui s'accorde quand on eſt content.

ENFIN arrivent les infames *marcheuſes*, vieilles matrones ruinées, échappées de l'hôpital & ridées ſous le poids des vices : ainſi que le boulet des batailles n'a ravi à tel invalide que la moitié de ſon corps, de même la contagion de la débauche n'a frappé qu'à demi ces victimes décrépites du libertinage. Mais il faut qu'elles vivent encore dans ſon atmoſphere ; elles n'en veulent point d'autre. Invinciblement familiariſées avec l'incontinence & ſes ſcenes journalieres, elles raccrochent & par inſtinct & par beſoin. Elles marchent pour les filles demeurant en hôtel garni; celles-ci n'ont qu'une chauſſure & un jupon blanc. Faut-il qu'elles expoſent dans les boues

leur unique habillement ? La *marcheuse* affrontera pour elles les chemins fangeux.

Il y a un réglement tacite de police qui défend à toutes ces matrones de recevoir aucunes filles vierges ; il faut qu'elles soient déflorées avant que d'entrer dans le lieu fréquenté ; & si telle fille ne l'étoit pas, on avertiroit soudain M. l'inspecteur.

On rira peut-être de cette derniere phrase. On aura tort ; je l'écris dans un sens sérieux. On a voulu établir un certain ordre dans le sein du désordre même, parer à de trop grands abus, proteger l'innocence & la foiblesse & empêcher que le libertinage trop hardi, rompant tout frein, ne détruise le lien civil, le nœud sacré des familles. Aussi aucun pere n'a de plaintes à faire, jamais l'inconduite de sa fille n'a commencé dans le lieu suspect : c'est un grand point que celui-là ; & tout observateur qui pense, doit le remarquer à la louange de la police.

Ce seroit à un peintre à dessiner le gradin symbolique, où seroient représentées toutes les femmes qui font trafic à Paris de leurs charmes. Traçons-en l'esquisse.

Au sommet l'on verroit ces femmes am-

bitieuſes & altieres, qui ne couchent en joue que les hommes en place & les financiers. Elles ſont froides, elles calculent en politiques ce que peuvent leur rendre les foibleſſes des grands.

IMMÉDIATEMENT au-deſſous d'elles ſe verroient les filles d'opéra, les danſeuſes, les actrices, moitié tendres, moitié intéreſſées & qui commencent à placer le ſentiment où l'on ne l'avoit pas encore vu.

ENSUITE les bourgeoiſes demi-décentes, recevant l'ami de la maiſon, & le plus ſouvent du conſentement du mari : eſpece dangereuſe & perfide, qui voile & pare l'adultere de couleurs trompeuſes, & qui uſurpe l'eſtime dont elle eſt indigne.

AU milieu de cet amphithéatre figureroit la race innombrable des gouvernantes ou ſervantes-maîtreſſes, cohorte mélangée.

LA baſe en s'élargiſſant offriroit les griſettes, les marchandes de modes, les monteuſes de bonnets, les ouvrieres en linge, les filles qui ont leur chambre & qu'une nuance ſépare des courtiſannes. Elles ont moins d'art, aiment le plaiſir, s'y livrent, ne raviſſent point les heures précieuſes deſ-

tinées aux devoirs de votre état. On les nourrit, on les divertit, & elles sont contentes, paisibles. Si elles se permettent un amant à la suite de l'entreteneur, voilà où se borne leur tromperie.

L'OEIL en descendant saisiroit les phalanges désordonnées des filles publiques, qui garnissent impudemment les fenêtres, les portes, qui étalent leurs charmes lascifs dans les promenades publiques. On les loue comme les carrosses de remise, à tant par heure. Elles seroient pêle-mêle confondues avec les danseuses, chanteuses, & actrices des boulevards.

LE dernier gradin plongeant dans la fange montreroit les hideuses créatures du *Port-au-Bled*, de la rue *du Poirier*, de la rue *Planche-Mibray*; & le peintre, pour ne pas trop blesser les regles délicates du goût, n'en feroit saillir que la tête. Ici le vice a perdu son attrait, & le frisson qui court dans les veines dit que la débauche sait se punir elle-même.

IL est des métamorphoses très-surprenantes parmi ces femmes, & qui les font tout-à-coup changer de place sur le haut gradin pyramidal. Elles montent & descendent, se-

lon que le hasard leur amene des entreteneurs plus ou moins riches. Le caprice, l'engouement, des rapports inconnus font que la petite fille dédaignée la veille & qu'on ne regardoit pas, est préférée à toutes ses compagnes. Elle roule quinze jours après en voiture brillante sur ce même boulevard où ses regards sollicitoient vainement de côté des adorateurs. Le commis à quinze cents livres, qui lui donnoit à souper dans son taudis, la reconnoît & ne peut en croire ses yeux.

L'AUTRE retombe dans l'indigence, après avoir mené un train, & devient dans son abaissement le partage du laquais qui la servoit six mois auparavant.

QUI pourra deviner les causes de ces vicissitudes ? Qui pourra savoir au juste pourquoi feue mademoiselle Deschamps étoit montée à ce degré d'opulence, qui lui fit adopter le luxe insolent de border les bourrelets de sa chaise percée de dentelles d'Angleterre, & d'orner de *stras* les harnois de ses chevaux ?

UNE fille d'opéra qui vient de décéder, laisse un mobilier immense, une somme d'argent considérable. Avoit-elle plus de beauté & d'esprit qu'une autre ? Non; sortie de la

plus

plus basse classe du peuple, elle eut pour elle les faveurs de ce destin inconcevable, qui dans ce monde éleve, abaisse, maintient, renverse ministres & catins.

La populace regrette beaucoup le spectacle de la promenade de l'Ane : plaisir que lui donnoit quelquefois un arrêt solemnel du parlement.

Il s'agissoit de la punition exemplaire de ces matrones, qui comme le dit naïvement un grave jurisconsulte, *font métier de séduire des filles de bonne maison.*

Mais l'exemple tomboit ordinairement sur quelque malheureuse qui avoit prêté son ministere à des filles indigentes. On ne s'attachoit point à celle qui, exerçant la profession en grand, avoit servi les goûts fantasques des princes, des prélats, des étrangers, & même de quelques philosophes.

Voici une idée de cette promenade, telle que je l'ai vue. A la tête marchoit un tambour, ensuite venoit un sergent armé d'une pique ; un valet conduisoit un âne par la bride ; sur l'animal à longues oreilles étoit montée à reculons la matrone, appareilleuse ou séductrice, le visage tourné contre la

queue de la bête; une couronne de paille artistement rangée ornoit sa tête. Sur son dos & sur sa poitrine pendoit un écriteau en gros caracteres, avec ces mots : *maquerelle publique*.

IMAGINEZ toute la canaille dans le tumulte & l'ivresse de la joie, jetant en l'air ses sales bonnets; & fermant la marche avec des huées & des cris licentieux.

ON n'a point renouvellé depuis plusieurs années ce spectacle indécent, qui ne sert qu'à réveiller des idées de turpitude, & qu'à autoriser la populace à proférer des mots sales & grossiers. L'écriteau lu, commenté & intepreté, devenoit un scandale pour les oreilles chastes & pour les jeunes filles innocentes.

D'AILLEURS que fait la promenade à cette vile créature? Elle ne sent pas plus la honte que l'âne qui la porte.

CETTE misérable osoit sourire à la dérision universelle; & mesurant de l'œil les croisées qui s'ouvroient sur son passage, elle avoit l'effronterie de dire: *là, à ces fenêtres, au second étage, sont des demoiselles qui font les prudes, & qui n'osent se montrer; car elles ne pourroient me regarder sans me reconnoître.*

SI l'on n'a pas donné plusieurs représentations de cette mascarade, ce n'est pas que l'actrice principale soit devenue rare ; mais on a senti que nos Phrinés & nos Laïs ne dédaignant pas quelquefois de se livrer à une complaisance intéressée en faveur de quelques personnages titrés ; il étoit inutile de faire tomber le châtiment ignominieux sur une malheureuse errante le long des ruisseaux, & mangeant par famine le pain de la prostitution.

COMBIEN plus coupable est celle qui descend du trône de la beauté, pour exercer ce vil & infâme métier, & qui immole ses propres charmes à l'avarice ou à l'ambition! Mais l'être le plus dangereux pour les femmes, c'est la femme même.

CES matrones bravent toujours avec plus d'audace que les hommes les argus & les agens de la police, parce qu'indépendamment des accointances, elles devinent que leur sexe amortira toujours un peu la rigueur dont on voudroit user à leur égard. Un instinct secret leur dit que, péchant contre elles-mêmes & contre les loix religieuses, elles n'ont pas porté une dangereuse atteinte aux loix de

l'état, à celles qu'il veut que l'on respecte par-dessus tout.

On diroit aussi qu'elles ont deviné que la police avoit à Paris un besoin continuel de leur ministere; & que si elles ne pulluloient pas en arrivant des provinces voisines & éloignées, on les appelleroit de tout côté pour approvisionner la ville qu'on ne laissera point chommer de cette denrée, & pour cause.

En effet, un pasteur s'étant plaint à un lieutenant de police que sa paroisse étoit infestée de femmes publiques, le magistrat lui répondit tranquillement : *monsieur le curé, il m'en manque encore trois mille.*

Voila un article assez étrange; mais il entroit nécessairement dans le tableau de la capitale. Je n'ai pu passer sous silence ce qui est pour ainsi dire de notoriété publique. J'ai dit ce qui se voit, ce qui frappe tous les regards. Le reste peut se deviner; ma main ne soulevera pas le rideau.

Le désordre dont je viens de faire ici le récit, est commun à toutes les grandes villes. Il existe de tous les tems; mais il est aujourd'hui monté à un tel point, qu'il doit attirer l'attention de ceux qui s'occupent du bien public.

Les hommes livrés à un libertinage trop ouvert s'énervent ſans aucun fruit. Les femmes ſe dénaturent, & prennent un tour d'eſprit mauvais & pernicieux, qui influe ſur les hommes qu'elles fréquentent. Enfin, le ſpectacle révoltant & ſcandaleux de la proſtitution non voilée, devient une contagion doublement funeſte.

L'ORIGINAL *Rétif de la Bretonne* a propoſé dans ſon *Pornographe* un plan pour les courtiſannes de toutes les claſſes, au moyen duquel le libertinage, levant la tête dans les carrefours, n'inſulteroit pas du moins ſous l'œil de la mere & de la fille à la décence publique. Seroit-il donc impoſſible de l'adopter au moins en partie, & par des loix nouvelles adaptées à l'eſprit du ſiecle, de corriger ces vices publics qui entraînent néceſſairement la ruine d'une foule d'idées morales ?

Il faudroit avant tout recourir aux travaux modernes de la chymie, pour tuer, s'il ſe peut, le venin que lancent dans le ſang de la jeuneſſe ces femmes qui, ſous l'air de Vénus, récelent les feux empoiſonnés de Tiſiphone.

CETTE réforme fera difficile; car elle demande un efprit jufte, & un coup-d'œil vraiment philofophique : mais elle devient de toute néceffité.

NON, il ne faut pas qu'une créature féduifante & pourrie, attaque dans la rue le jeune homme, en lui montrant des appas propres à échauffer un vieillard, ni qu'elle faffe perdre en un inftant à fon malheureux pere le fruit de dix-huit années d'éducation & de foins. Non, il ne faut pas que l'époux, jufques là fidele, rencontre tous les foirs de ces femmes, marchant avec un air de volupté, qui ne fut jamais dans la refpectable mere de famille. Voilez ces objets de tentation à tous les regards ! Éloignez-les ! La parole qui fort de la bouche de la proftituée, & qui va frapper à deux pas l'oreille de l'innocence, eft encore plus dangereufe que fes appas. Sa parole affiche le mépris de la pudeur. Si le dernier acte de la débauche eft caché, pourquoi le premier ne le feroit-il pas également ? Ce n'eft pas le libertinage qui étouffe toute vertu, c'eft fa fatale publicité. Administrateurs, lifez férieufement le *Pornographe* de Rétif de la Bretonne.

CHAPITRE LXXXIII.

Nouvelles à la main.

Les grands & les riches, après avoir parcouru les gazettes, lisent plus attentivement les *Nouvelles à la main.* Il y en a de plusieurs sortes : les anecdotes courantes y sont consignées ; elles circulent chez un très-petit nombre de personnes, leur entrée dans la capitale ne pouvant se faire que par un très-long circuit.

L'AUTEUR anonyme saisit la premiere leçon qui court, & souvent il ne s'y trouve qu'un filet de vérité. Le style ensuite qui vise à la méchanceté, dénature toujours un peu les faits. Les copies s'alterent sous la main des scribes, & leur erreur enfante d'étranges & singulieres bévues.

Il s'y trouve aussi des narrations hardies. Elles ne ménagent pas sur-tout les particuliers ; la vengeance sourde s'est glissée dans ces canaux presqu'invisibles, qui voiturent par-tout le fiel de la malignité. Le ministere livre cet appât à des personnes choisies & qu'il connoît.

Ces *Nouvelles à la main*, moins dangereuſes à meſure qu'elles s'éloignent du centre, ſont plus communes en province qu'à Paris.

SI les gazettes diſtribuées dans la capitale ſont toutes d'accord; ſi aucunes ne ſe contrediſent; ſi elles marchent en tutelle; ſi elles récitent également bien leur leçon, les *Nouvelles à la main* ont leur caractere propre & particulier. Elles narrent différemment les mêmes faits. Moins aſſervies au protocole des idées miniſtérielles accoutumées, le point de vue qu'elles indiquent offrent les objets ſous une face nouvelle.

MAIS ſi l'on veut ſe convaincre combien on eſt ſujet, lorſqu'on prophétiſe en politique, à être trompé par maints événemens imprévus, qu'on reliſe de ſuite les anciennes *Nouvelles à la main*; leur fauſſeté ou leur erreur deviendra palpable.

NOUS vîmes en 1757 le roi de Pruſſe à deux doigts de ſa perte. L'impératrice du Ruſſie mourut: tout changea de face. Frédéric eut des ſuccès brillans, & fit une paix glorieuſe. Qui l'eût dit?

ALLEZ moins avant, prenez toutes ces *Nouvelles à la main*, & voyez ſi une ſeule

a ſu prévoir dans le tems le partage de la Pologne, la révolution de l'Amérique, le parti que prit le roi d'Angleterre, les négociations ultérieures de Francklin, leur ſuccès, le néſultat enfin de la guerre qui vient de finir. Voyez ſeulement ſi l'on a entrevu l'iſſue des affaires de Geneve, dont perſonne ne devine encore aujourd'hui la *péripétie*. Ces nouvelliſtes preſſés & confians ont tous la tête dans un ſac.

Ils ſe trompent moins quand ils frappent de leur plume maligne quelque littérateur, qui ignore ſouvent le mal qu'on a dit de lui; mais ils ſe trompent encore, & c'eſt à ces *Nouvelles à la main* qu'on pourroit appliquer le diton: *il ne faut croire que la moitié de ce que l'on dit.*

Il paroît que c'eſt des débris de ces différentes gazettes que l'on a compoſé les *Mémoires ſecrets de la littérature*, devenus ſi fameux. Si leurs auteurs approchent quelquefois de la vérité, plus ſouvent ils s'en éloignent par la pente inſurmontable qu'ils ont à vouloir flatter le goût malin du public par le ton immodéré de la ſatyre; mais il ne ſuffit pas d'être mordant pour être véridique.

Dans les cours étrangeres, on a pour les nouvelles politiques & littéraires des correſpondans qui demeurent à Paris. Ils voient avec leur lunette dont le verre eſt trouble ou coloré. Paris donne à toutes les idées une précipitation ſinguliere ; l'opinion régnante eſt un vrai coup de vent.

Les nouvelles politiques ont une phyſionomie publique & caractériſée ; on ne ſe trompe que pour l'avenir. Mais les nouvelles littéraires ont des nuances fines, qui varient au gré des métamorphoſes des différens parties. Elles ſont donc encore plus fautives. Le point précis de la vérité échappe ; il eſt difficile à ſaiſir. Au reſte l'erreur en ces ſortes de matieres eſt d'une très-petite conſéquence.

Un Ruſſe ayant chargé un auteur de lui envoyer des détails littéraires, il ſe trouva au bout de cinq années que le poëte n'avoit loué que ſes propres ouvrages, & par grace quelques productions de ſes protégés. Il avoit voulu faire adopter à ſon lointain correſpondant toutes les petites paſſions qui l'agitoient dans ſon petit cercle ; & l'habitant de la Newa ne ſe laſſoit pas d'admirer toute la fougue

de ces transports littéraires, qui tendoient à dénigrer quelques futiles brochures.

CHAPITRE LXXXIV.

Libelles.

UN libelle bien plat, bien atroce, bien calomnieux, paroit sous le manteau; c'est à qui l'aura. On le paie un prix fou; le colporteur qui ne sait pas lire & ne veut que gagner du pain pour sa pauvre famille, est arrêté. On le jette à Bicêtre, où il devient ce qu'il peut.

PLUS le libelle est défendu, plus on en est avide. Quand on le lit & qu'on voit que rien ne compense sa basse témérité, on est tout honteux d'avoir couru après. On n'ose presque dire, *je l'ai lu*. C'est l'écume de la basse littérature; quelle chose n'a pas son écume?

LE mépris seroit peut-être l'arme la plus sûre contre ces misérables écrits aussi éloignés du talent que de la vérité.

QUEL est le libelle qui au bout de quinze jours, n'a pas été flétri par l'opinion publique, & abandonné à sa propre infamie? La recherche qu'on en fait, voilà ce qui lui donne

une conséquence sérieuse. La méchanceté est avertie, & se promet un plaisir secret bien digne d'elle.

QUAND les hommes en place sauront-ils dédaigner également & les louanges intéressées des adulateurs intrigans, & les satyres que la faim commande ?

D'AILLEURS, ceux qui siegent sur les gradins supérieurs doivent toujours s'attendre à quelques traits lancés par ceux qui sont en-bas ; cela devient presqu'inévitable. Il faut bien qu'ils paient leur place plus commode : du moins on attribue à ceux qui nous dominent de rares jouissances ; ils en ont quelques unes ; ils l'avoueront eux-mêmes quand ce ne seroit que de se sentir au-dessus de la multitude. Le cœur humain est naturellement envieux. Que les hommes en place pardonnent donc ou dissimulent à propos : les satyres tomberont ; c'est en se montrant impassible qu'ils désarmeront l'ardente malignité.

JE le répete, on n'est pas aux premieres loges au même prix qu'au parterre ; & quand on fait obéir les autres si facilement, il faut consentir de bonne grace à payer ce plaisir qu'accompagnent nécessairement plusieurs au-

tres prérogatives. Elles sont assez nombreuses ; car de fait tous les ministres tiennent beaucoup à leur place, mais beaucoup.

L'HOMME qui ne sait pas pardonner une injure, & qui montre un amour-propre chatouilleux, soit dans la carriere de la politique, soit dans celle de la littérature, qu'il sorte des rangs ; il n'est pas né pour la gloire. Il faut savoir écouter celui qui improuve comme celui qui approuve. On ne devient invulnérable que quand on a pu se dire à soi-même : *ceci n'est qu'une légere blessure ; je n'ai pas senti le coup.*

CEPENDANT il est un genre de libelles odieux qui, ayant tous les caracteres de la calomnie, doit être réprimé. Celui-là n'est ordinairement que le fruit de la vengeance sourde & envenimée ; car que fait à tout homme de lettres le manege secret des cours ? Il saura assez tôt ce qui doit convenir à la plume de l'histoire.

MAIS si le libelle audacieux se trahit par sa fureur, s'il révolte ou dégoûte, plus modéré il devient quelquefois le contrepoids de la trop grande puissance ; il passe les bornes ainsi qu'a fait une autorité abusive. De

petits deſpotes inſolens & nuls l'ont ſouvent provoqué ; & le public, à travers deux extrêmes, apperçoit la vérité.

Un libelliſte doit être puni, comme tout ce qui eſt violent doit l'être. Mais que les intéreſſés s'abſtiennent de prononcer ; car alors où ſeroit la proportion entre la peine & le délit?

Je n'appelle point libelles ces accuſations atroces & gratuites contre la vie privée des princes & des particuliers. Ces traits injurieux & ſans but ſont un attentat à l'honneur ; leurs auteurs doivent être punis.

On a arrêté un inſpecteur qui, prépoſé à la découverte de ces libelles, en propoſoit la fabrique à de faméliques écrivains, & qui, après leur avoir tendu ce piege infernal à l'appât de quelqu'argent, alloit les dénoncer & les vendre au miniſtere.

Le même fourbe annonçoit avec toute l'apparence du zele, qu'il connoiſſoit l'aſyle clandeſtin où ſe forgeoit la foudre ſatyrique. Il ſe faiſoit payer ; il ſuppoſoit un voyage lointain, & le coquin recéloit chez lui l'édition ſcandaleuſe qu'il vouloit vendre au miniſtere, comme ſi elle lui avoit coûté beaucoup de recherches & de peines.

Ces malheureux, aveuglés par l'âpre soif d'un peu d'or, s'amusent des inquiétudes du ministere; & plus ils le voient dans les transes de l'appréhension, plus ils se plaisent à grossir le danger & à redoubler ses alarmes.

La liberté a rendu le ministere d'Angleterre insensible aux libelles. Le dédain est sûr avant que l'ouvrage soit commencé. Si la satyre est ingénieuse, on en rit sans y croire: si elle est plate, on la méprise. Mais de toute façon, rien ne porte coup.

La licence chez ce peuple singulier s'étend jusqu'aux gravures. Les ministres y sont représentés sous des figures emblématiques; le roi lui-même a sa caricature, suivant qu'il a plu à l'imagination du dessinateur. Toutes ces estampes satyriques restent exposées en grand nombre devant toutes les boutiques. On passe, on regarde, on sourit, on leve les épaules & l'on n'y songe plus. Rien ne fait tort à l'homme public, ni peinture, ni livre; ces *charges* se détruisent l'une par l'autre.

Le gouvernement François ne sauroit-il adopter en partie cette insouciance? Un mépris plus caractérisé pour ces plumes viles & inconnues, qui cherchent à piquer la sensibi-

lité de l'orgueil, dégoûteroit les lecteurs de ces ſatyres plates & menſongeres, dont ils ne ſont ſi avides, que parce qu'ils s'imaginent que le gouvernement en eſt véritablement offenſé.

OBSERVONS que ces écrits qui flattent plus ou moins la malignité publique, diſſipent en étincelles fugitives un feu central, qui comprimé feroit peut-être le volcan.

L'INQUIÉTUDE des eſprits & la mauvaiſe humeur ſe ſatisfont complétement avec ces pamphlets; chacun ſe croit vengé quand le papier eſt noirci. Ne faut-il pas donner un jouet à un enfant, de peur que l'étourdi dans ſon oiſiveté ne ſe mette a caſſer les meubles? C'eſt un petit tambour qui étourdit, mais qui avertit en même tems qu'il ne fait point d'autre mal. Enfin, les hommes en place peuvent pardonner aux auteurs de ces écrits ce qu'ils diſent, en faveur de tout ce qu'ils ne diſent pas.



CHAPITRE

CHAPITRE LXXXV.

Lieutenant de Police d'Athenes.

LE lieutenant de police d'Athenes voyoit-il tous les mois à ses genoux deux ou trois cents créatures en linge sale & en fontanges, dont la plupart font soulever le cœur, lui faire une révérence que le genou caractérise fortement contre une seule & misérable jupe, & filer ensuite l'une après l'autre pour se rendre au Cynotarge ?

ÉTOIT-il obligé de courir après un misérable pamphlet, dont se plaignoit un prêtre de Cérès ? Avoit-il à la fois le département des brochures clandestines & de tous les mouchoirs volés ? Se servoit-il de la même meute pour suivre à la piste un voleur & un libraire ? Opposoit-il savamment filoux à filoux, délateurs à délateurs, pour mieux inspecter & tirer parti de cette racaille ?

VOULOIT-IL savoir tout ce qui se disoit dans les bains publics, tantôt pour l'intérêt de l'état tantôt par simple curiosité ?

COMMENT recevoit-il Sophocle & Euripide, quand ils alloient à son audience ?

LORSQU'ALCIBIADE eut contrefait chez lui les mysteres de Cérès & de Proserpine, & qu'il y eut joué, cria-t-il au sacrilege avec le peuple ? non, dit l'histoire.

COMMENT fit-il relever les statues de Mercure, qui se trouverent mutilées en une nuit ?

QUE disoit-il à Timon le misanthrope, à Diogene le cynique ? Avoit-il plus de condescendance pour Aristophane que pour Ménandre, qui n'avoit ni son effronterie, ni sa malice, & qui ne s'énonçoit pas avec la même assurance ?

ON sait qu'il n'avoit rien à dire à Démosthenes tonnant dans la tribune aux harangues, & qu'un exempt très-poli ne venoit pas l'arrêter lorsqu'il rêvoit à une nouvelle Philippique.

QUELLES étoient ses fonctions parmi ce peuple causeur ? L'Athénien, naturellement babillard, ne pouvoit retenir sa langue ; il falloit qu'il parlât : l'empêchoit-on de parler ?

COMMENT conduisoit-il les fêtes des bac-

chanales & les farces que les païsans d'Iscaria représentoient à la lumiere.

QUAND Anacréon ou Damophile avoient fait un couplet plaisant, le magistrat envoyoit-il chez tous les copistes pour arrêter ou changer la version ?

LORSQU'UNE affaire publique agitoit trop les esprits Athéniens ; que l'on faisoit entendre que la navigation & le pilotage des Tyriens & des Phéniciens l'emportoient sur la navigation d'Athenes ; lorsque les vaisseaux Tyriens avoient passé *presto* entre les jambes du général ennemi, faisoit-il alors nouvelle recrue de bouffons, de danseuses & de baladins ?

ACCORDOIT-IL des frivolités & des mascarades au peuple, pour mieux lui enlever la causerie sur les affaires de l'état ?

REDOUTOIT-IL cette causerie au point de faire enfermer ou d'exiler ceux qui, au lieu de parler de la Vénus de Praxitele, de la Minerve de Phydias ou du drame d'Eschyle, examinoient la conduite de Thémistocle, de Miltiade & de Périclès ? Pardonnoit-il au babil d'un peuple doué d'un esprit vif, & qui vouloit deviner tout ce qu'on

lui cachoit ? Faiſoit-il publier quelques faits peu importans pour mieux déguiſer au peuple ceux qu'il vouloit couvrir d'un voile impénétrable ?

COMMENT ſe comportoit-il avec cette académie de plaiſans, dite des *Soixante*, dont l'inſtitut étoit de raffiner ſur les plaiſanteries ? Se fâchoit-il ſérieuſement, quand un ſarcaſme que la gaieté plutôt que la méchanceté avoit fait naître, venoit à tomber ſur les Archontes ſourcilleux ?

ET les mimes, & les ménades, & les fêtes d'Adonis, comment gouvernoit-il tout cela ? Et les ſecrets des grandes dames, en rioit-il tout ſeul au fond de l'ame ? Comment menoit-il de front cette foule de divers emplois, qui n'avoient entr'eux aucun point de contact ?

LUI falloit-il répondre tour-à-tour à un philoſophe, à une jolie femme, à un comédien, à un guerrier, à un eſpion, à un pontife, à une courtiſanne, à un colporteur, à un Spartiate, à un exempt, & changer de ton & de langage ſelon l'état de ces divers perſonnages ?

VENOIT-ON lui dire : on a tué un homme

& l'on a fait un vaudeville malin; le feu a pris tel édifice, & le parterre s'est mutiné contre tel histrion?

Si Eschyle, dans son *Prométhée*, hasardoit quelques vers, un censeur à ses ordres étoit-il là pour tronquer ses hémistiches? Avoit-il l'oreille au guet pour saisir toutes les allusions que l'on créoit au théatre, tantôt craignant de supprimer le trait, de peur de lui donner de l'importance, tantôt appercevant avec trop de sagacité ce que le peuple à coup sûr n'auroit pas apperçu?

De quelle maniere commandoit-il à la frénésie athénienne, qui avoit ses accès & ses boutades, lorsque rien ne délectoit autant les citoyens que la satyre du jour, qu'ils la savoient par cœur & qu'ils la récitoient partout comme un chant de victoire?

Dans le tems de la guerre du Péloponnese, commandoit-il que jamais fâcheuse nouvelle ne parvînt à la porte du *Dipylon*, où étoit la belle promenade? Et lorsqu'on avoit eu quelques revers, ordonnoit-il une nouvelle Pyrrhique?

Avoit-il besoin également, pour curer la ville, de la pelle du boueur, de l'œil de l'ins-

pecteur & de la main de l'exempt ? Enfin, étoit-il obligé de porter inceſſamment la vue ſur ce qu'il y a de plus immonde & de plus bas dans l'eſpece humaine ?

On voudroit bien ſavoir tout ce qui ſe paſſoit dans la capitale de l'Attique, & dans le beau quartier, fameux par ſa loquacité & par des épigrammes plus fines, dit-on, que celles qui ſe débitoient près du Pyrée.

Or il faut qu'un lieutenant de police de nos jours ſoit un peu *Grec*. Non-ſeulement il a affaire aux grecs de profeſſion, qui dans les maiſons de jeu accumulent toutes les ruſes, & qui vivent aux dépens de la crédulité & de l'inexpérience ; mais il faut encore qu'il ait l'œil ouvert ſur ces vilains grecs qui intervertiſſent un culte déterminé par la nature, & qui, malgré tous les charmes avant-coureurs dont elle a paré les plaiſirs légitimes, méconnoiſſent l'autel & l'hoſtie.

Il a donc à ſurveiller des *Grecs* qui ne ſont pas Athéniens. Quand les faits ſont problématiques, de quelle pénétration n'a-t-il pas beſoin pour démêler la vérité, & ne point faire injure à l'homme innocent ? D'un autre côté, le ſcélérat ſait compoſer ſon front &

ſes diſcours. Le profond Deſrues ne parut pas coupable dans les premiers inſtans où il fut accuſé.

Il fut une occaſion où un lieutenant de police de nos jours ſe comporta en véritable Athénien. Écoutez.

Sur le point de faire un voyage, un particulier avoit chez lui un capital de vingt mille francs qui l'embarraſſoit; il n'avoit qu'un domeſtique dont il ſe défioit, & la ſomme pouvoit le tenter. Il alla prier un de ſes amis de vouloir bien la lui garder juſqu'à ſon retour.

Quinze jours après, l'ami nia le dépôt. Point de preuves : les loix civiles ne pouvoient prononcer dans cette affaire.

Il eut recours au lieutenant-général de police, qui rêva un moment & envoya chercher le dépoſitaire. Il fit paſſer l'accuſateur dans un cabinet.

L'ami arrive & ſoutient qu'il n'a pas reçu les vingt mille livres. Eh bien, dit le magiſtrat, je vous crois; & comme vous êtes innocent, vous ne riſquez rien d'écrire à votre femme le billet que je vais vous dicter. Écrivez.

Ma chere amie, tout est découvert ; je suis puni si je ne restitue ce que tu sais. Apporte la somme ; ce n'est qu'en venant vite à mon secours que je sortirai d'embarras, & que j'obtiendrai mon pardon.

Ce billet, ajouta le magistrat, va pleinement vous justifier. Votre femme ne pourra rien apporter, puisque vous n'avez rien reçu ; & votre accusateur sera débouté.

Le billet fut envoyé ; la femme effrayée accourut avec les vingt mille livres.

Ainsi le lieutenant de police peut suppléer journellement à l'imperfection & à la lenteur de nos loix civiles ; mais il doit user de ce rare & beau privilege avec un extrême circonspection.

Je ne voudrois pas être lieutenant de police ; mais si je pouvois savoir la moitié de ce qu'il sait, suivre la moitié de ce qu'il voit, assister à plusieurs de ses opérations, comme je serois plus avancé dans la connoissance du cœur de l'homme, & combien mes opuscules y gagneroient !

Quand Bacon eut fait son traité sur le cœur humain, & qu'il l'eut intitulé *de Speluncâ* (de la caverne,) il se servit d'une image

effrayante. Je ſuis trop ſûr, hélas! qu'elle ne manque point de juſteſſe aux yeux d'un lieutenant-général de police. Quel abîme profond, obſcur & tortueux ne faut-il pas qu'il ſonde, & preſqu'à chaque inſtant!

CHAPITRE LXXXVI.

Athenes rétablie.

Q'UENTENDS-JE! Quoi! Athenes renaîtroit ſous la main vivifiante d'un digne empereur, ſous celle d'une impératrice à jamais célebre, & dont toutes les idées ſont marquées au coin de la vraie grandeur? Quoi! un projet neuf, vaſte & ſublime, rendroit aux orateurs, aux hiſtoriens, aux philoſophes, aux poëtes leur antique patrie? L'univers reverroit Platon & Alcibiade, Anacréon & Périclès? La liberté dirigeant ſon vol vers ces belles contrées, où tous les arts ont germé comme ſur leur ſol natal, nous permettroit de rire tout à notre aiſe des Philippe de Macédoine, & d'écouter encore Démoſthenes?

VITE, mes amis, embarquons-nous; allons ſous le ciel fortuné où l'eſprit eſt vif & fin,

ingénieux & profond. Nos Archontes venus du Nord, ont encore la glace aux talons; ils ne ſavent pas répondre à nos bons mots; ils font la guerre à nos brochures. Retournons, nous favoris des muſes, retournons aux lieux d'où nous ſommes ſortis.

Je me ſens un peu Athénien, mes amis. Tout païs où l'on ne cauſe pas en liberté, eſt un triſte païs, & bientôt tout le reſte s'en reſſent.

Resaisissons la gloire des talens; rouvrons le ſéminaire de l'éloquence, de la philoſophie, du goût & de la politeſſe; montrons à l'univers le peuple qu'il regrette encore. Nous ſerons mieux là que dans la ville barbare, où la hache de la ſottiſe coupe les racines de l'arbre des beaux arts; où l'on veut lier notre langue, fermer notre bouche; où l'on métamorphoſe quelquefois en vil carton nos productions les plus ingénieuſes.

Adieu, groſſier païs, où le génie eſt obſédé de mouchards. Je vais reſpirer l'air pur du Prytanée.

Oh! ſi les bouquetieres d'Athenes avoient avec les fleurs qu'elles vendoient, une reſſemblance que les nôtres n'ont pas; ſi les cour-

tiſannes avoient autant d'eſprit que nos filles entretenues ſont bornées ; ſi les vendeuſes d'herbes étoient douées d'un tact particulier, qui leur faiſoit ſentir toutes les nuances d'un dialecte : oh, quel plaiſir, mes amis, de pouvoir être libres dans nos propos, de ſouper avec une Aſpaſie & de rire de nos peſans perſécuteurs, qui prennent tout au ſérieux, qui ne ſavent pas plaiſanter avec les gens d'eſprit, qui vous envoient des exempts à la mine de Sycophante, au lieu de vous décocher finement un trait ſpirituel qui vous ridiculiſe, ce qui leur épargneroit des gages de geoliers !

Allons, mes amis, nous avons eu tort de prodiguer nos talens pour ces Viſigoths des bords de la Seine, de chauſſer le ſoc & le cothurne pour l'amuſement de ces ames froides & ingrates. Enfans des Grecs, reportons dans notre aimable patrie le dépôt égaré des ſciences & des arts. Fuyons, dérobons-nous à d'impertinentes entraves ; allons parler la langue d'Homere, de Platon & d'Euripide, & laiſſons les prohibiteurs avec les livers qu'ils approuvent.

Chantera déſormais qui voudra ſous le

privilege scellé de cire jaune ; je vais trouver la place où le gentil Anacréon faisoit résonner son luth, où Socrate ironisoit ; & les Parisiens ne seront plus pour moi que ce qu'étoient pour les Athéniens les peuples qui végétoient au-delà des colonnes d'Hercule.

GRANDS empereurs, qui voulez tirer les anciennes républiques de la Grece de leur anéantissement & reproduire le peuple qui honora jadis l'univers, sauvez les arts & nous du régime moderne des barbares !

CHAPITRE LXXXVII.

Vinaigriers.

ON les voit dans les rues avec le bonnet rouge & le tablier, roulant la brouette sur laquelle est le baril plein de l'acide salutaire, & criant, *bon vinaigre!* Ainsi fit mon héros *Savalette* il y a cent ans ; & sans moi ce modele des bons peres seroit oublié. Rien n'est plus sain que le bon vinaigre ; & j'aime les gens qui ressemblent au *pere Dominique*. Quand je rencontre la *brouette du vinaigrier* dans les rues, je me dis : & moi aussi je l'ai fait

rouler à ma maniere ſur tous les théatres de l'Europe, au grand étonnement des critiques ; & maintenant la *brouette* y eſt naturaliſée, comme le coffre doré de Ninus dans *Sémiramis*. Je l'avois prédit dans la préface de cette piece. Le bon Pere Dominique, dans ſon coſtume & avec ſon langage paternel, a fait autant de plaiſir qu'un autre perſonnage. L'éloquente brouette eſt ennoblie de ma façon.

Le vinaigre a des propriétés admirables ; le plus ſimple eſt toujours le meilleur. Livrez-vous aux acides, mes chers lecteurs, & vous vour porterez bien. Liſez enſuite ma *Brouette du vinaigrier*, que l'envie a attaquée, & aidez-moi à terraſſer l'envie.

Ce n'eſt pas un mauvais métier ; *Savalette & le Comte* y ont fait fortune. Tant mieux ; car plus cette marchandiſe ſera répandue, mieux nous nous porterons.

Mais le coryphée des vinaigriers eſt le ſieur *Maille*. C'eſt le génie le plus inventif en fait de moutardes. Il a ſu compoſer quatre-vingt-douze ſortes de vinaigres, tant de propreté que de ſanté. Avant lui il n'en exiſtoit que de neuf eſpeces. La réputation & l'argent ont récompenſé ſes travaux, & il jouit aujourd'hui

du titre *de vinaigrier distillateur ordinaire du Roi & de Sa Majesté Impériale.*

Les moutardes & les vinaigres du sieur *Maille* courent toute l'Europe ; & les envieux qui ont voulu rabaisser ma *Brouette*, n'ont pas la centieme partie de la renommée dont jouit ce moutardier. C'est que leurs critiques ne sont pas aussi fines que ses moutardes, & ne mettent pas comme elles le lecteur en appétit.

Le sieur *Maille* est encore cher aux dames. Il a composé des vinaigres particuliers à leur usage. Les demoiselles connoissent le nom & la boutique du sieur *Maille* ; & si elles n'en parlent pas, elles n'en ont pas moins dans le cœur un petit sentiment de reconnoissance.

O Paris, tu renfermes tout ce que l'art peut créer de plus séduisant & de plus utile ! & la beauté qui veut réparer & conserver ses charmes, achete dans la même matinée un bonnet élégant & le vinaigre réparateur.

CHAPITRE LXXXVIII.

Le Fat à l'Angloiſe.

C'EST aujourd'hui un ton parmi la jeuneſſe de copier l'Anglois dans ſon habillement. Le fils d'un financier, un jeune homme dit de famille, le garçon marchand prennent l'habit long, étroit, le chapeau ſur la tête, les gros bas, la cravate bouffante, les gants, les cheveux courts & la badine. Cependant aucun d'eux n'a vu l'Angleterre, & n'entend un mot d'anglois.

TOUT cela eſt fort bien, parce que ce coſtume exige de l'uni & de la propreté. Mais quand vous venez à raiſonner avec ce ſoi-diſant Anglois, au premier mot vous reconnoiſſez un ignorant Pariſien. Il dit qu'il faut prendre la Jamaïque; & il ne ſait pas où la Jamaïque eſt ſituée; il confond les grandes Indes avec le continent de l'Amérique. Il s'habille comme un habitant de la cité de Londres, marche la tête haute, ſe donne les airs d'un républicain; mais gardez-vous d'entrer en converſation ſérieuſe avec lui, car

vous ne trouverez pas plus de lumieres dans ſa tête, que dans celle d'un huiſſier-audiencier au Châtelet de Paris.

Reprends, mon jeune étourdi, reprends ton habillement françois; mets des dentelles; que ta veſte ſoit brodée ; galonne ton habit; fais toi coiffer *à l'oiſeau royal ;* porte un petit chapeau ſous le bras, deux montres avec leurs breloques. Ce n'eſt pas aſſez de prendre l'habit des gens, pour en avoir l'eſprit & le caractere. Retiens ton coſtume national, il te ſied; c'eſt ſous cette livrée que tu dois parler ſans rien dire; déraiſonner agréablement ſur tout, & étaler les graces de ta profonde ignorance.

Ne prendrons nous jamais des Anglois que l'habit? Ils ont des fats; mais leur fatuité tient à l'orgueil, & les nôtres n'obéiſſent qu'à une puérile vanité. Ils ont des hommes vicieux; mais ils le ſont là moins qu'ailleurs, parce qu'en tout autre païs ils ſe verroient obligés de faire les hypocrites. Enfin, ils ont des voleurs; mais ces voleurs ont une ombre de juſtice: ils ne vous dépouillent pas entiérement; ils partagent ; ils ne font pas couler le ſang comme le voleur François. Qu'il me tarde

tarde d'être volé à l'angloise! Mais nos voleurs de grands chemins ne sont guere plus avancés que nos fats modernes, prétendus imitateurs des mœurs britanniques.

Les marchands mettent sur leurs enseignes, *magasins anglois*. Les limonnadiers, sur les vitres de leurs cafés, annoncent le *punch* en langue angloise. Les redingottes de Londres, avec leurs triples collets & leur camail, enveloppent les petits-maîtres. Les petits garçons ont les cheveux ronds, plats & sans poudre. On voit le pere sortant de son hôtel vêtu de gros drap, trotter à l'angloise, le dos courbé. Il y a long-tems que les femmes sont coiffées en chapeau élégant, dont la mode nous est venue des bords de la Tamise. Les courses de chevaux établies à Vincennes, rappellent celles de Newmarket. Enfin, nous avons les scenes de Shakespeare, qui mises en vers par M. Ducis, font le plus grand effet.

Ainsi nous n'avons plus tant de peur de nos ennemis. Nous voilà familiarisés avec les formes que nous rejetions avec hauteur & dédain il y a trente années. Mais avons-nous pris ce qu'il y avoit de meilleur? Ne nous resteroit-il pas à adopter tout autre chose

que le *punch*, les *jokeis*, & les ſcenes du grand Shakeſpeare !

CHAPITRE LXXXIX.

Inſcriptions.

TOUTES ſont en latin ; & d'où viennent les raiſons qui propagent cette coutume abſurde ? Approche, pédant en *us* ; dis-moi ce qui te porte à vouloir proſcrire, même pour les monumens publics, la langue nationale ? *La langue latine a plus de préciſion.* Soit. Eh bien, l'inſcription ſera un peu plus longue. Pourvu qu'elle ſoit bonne & intelligible, qu'importent quelques ſyllabes alongées ? *La langue latine durera plus que la langue françoiſe.* Qu'en ſais-tu, pédant ? Qui te l'a dit ? Comment oſes-tu affirmer ce qui ſe paſſera dans mille ans ? Et pour qu'un ſavant du quarantieme ſiecle puiſſe lire facilement ton inſcription, faut-il que les trois quarts d'une ville ne ſachent point ce qu'on a voulu leur dire ? Vois ce beau vers, qu'on pourroit graver ſur le piédeſtal de la ſtatue de Henri IV :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

FAIS mieux ; va, le ſtyle lapidaire ſera toujours admirable quand il énoncera quelque idée ſaine & lumineuſe.

L'ACADÉMIE françoiſe a mis ce beau vers au bas du buſte de Moliere, placé dans la ſalle où ſa qualité de comédien l'empêcha d'être admis.

Rien ne manque à ſa gloire, il manquoit à la nôtre.

LIS à Saint-Euſtache l'épitaphe du brave Chevert ; elle eſt recommandable par ſa noble hardieſſe.

Sans ayeux, ſans fortune, ſans appui,
Orphelin dès l'enfance,
Il entra au ſervice à l'âge de onze ans ;
Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite,
Et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat.
Le ſeul titre de maréchal de France
A manqué, non pas à gloire
Mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modele.

ET bien, ces lignes de d'Alembert ne diſent-elles pas mieux que n'auroit pu dire un régent de college dans une langue morte ?

PARMI tant d'autres que je pourrois citer, lis encore celle-ci au pied de la ſtatue de Louis XV, à Rheims; il ne s'agit au reſte que de l'expreſſion.

De l'amour des François éternel monument,
Inſtruiſez à jamais la terre,
Que Louis dans nos murs jura d'être leur pere,
Et fut fidele à ſon ferment.

MAIS tout pourroit s'arranger encore. Sur le côté de la plaque tournée vers l'œil des citoyens, ſeroit l'inſcription françoiſe; & derriere, l'inſcription latine, pour le ſavant antiquaire qui viendroit la lire dans douze cents années. Ainſi tout le monde ſeroit content. Permis même aux amateurs du grec de graver auſſi leurs mots; mais toujours derriere la plaque.

COMME ſix cent mille citoyens, faiſant des maiſons, des bas, des ſouliers, & pétriſſant le pain que mangent meſſieurs les ſavans, n'ont pas eu le loiſir d'aller au college, il faut que les latiniſtes aient de leur côté la complaiſance de leur laiſſer l'uſage de leur langue maternelle, & de ne pas mettre ſous les pieds d'un roi, un latin qu'il n'a ja-

mais compris ; car il ne pourroit pas expliquer lui-même ce qu'on dit à sa louange.

Voici un invalide qui s'avance sur une jambe de bois ; il a perdu un bras à la bataille de Fontenoi ; il s'approche de la statue du monarque pour lequel il a versé son sang. Il sait lire ; mais il ne peut plus reconnoître le nom de la célebre bataille où il fut blessé & vainqueur. Le cruel latiniste lui a enlevé une grande satisfaction, & presqu'un dédommagement.

Quoi ! jamais rien pour le peuple ! Il sera constamment étranger à toutes les jouissances de l'esprit & de l'ame ? Un porteur d'eau, à la fontaine, tandis que son sceau se remplit, regardera bouche béante deux vers latins. La patrie n'aura pas voulu communiquer avec lui, même à la fontaine. Il auroit pu retenir une inscription françoise, en faire un motif de consolation dans ses travaux journaliers. Les pédans veulent qu'il n'entende jamais un mot consolateur ; qu'il passe dans le monde avec le chagrin d'avoir vu jusqu'aux monumens publics repousser ses interrogations, & user avec lui d'un langage superbe & inintelligible.

Des inſcriptions choiſies & ſemées à propos dans la ville, pourroient former un cours de morale & graver dans l'eſprit du peuple des maximes courtes à l'uſage de la vie. Mais les pédans, avec les vieux levains des ſiecles paſſés, ont gâté la bonne pâte nouvelle. Ils ont ôté aux cantiques offerts à la Divinité l'expreſſion vulgaire qui les rendoit touchans, & j'oſe le dire, ſacrés. Ils ont chargé la peinture des faſtes de la mythologie. Voilà l'ouvrage des pédans, & voilà ce qu'engendre la proceſſion gothique du recteur, lorſque traînant dans les rues de Paris les vieux lambeaux des ſiecles barbares, & en faiſant orgueilleuſement parade, il croit, en préſidant les *quatre facultés*, marcher à la tête des ſciences humaines.

On échappoit jadis à la potence en s'écriant au pied de l'échelle : *ſum clericus*; mais aujourd'hui que l'on pendroit le plus fameux latiniſte de l'univerſité tout comme un garçon ſerrurier, ce beau privilege anéanti, je ne vois pas ce qui oblige les ſuppôts des colleges à vouloir graver ſur nos monumens un idiôme mort. Seroit-ce pour

mieux voiler ainſi le vide & la petiteſſe de leurs idées ?

CHAPITRE XC.

Sentences de police.

On a affiché derniérement une ſentence de police, qui condamnoit un cabaretier à une amende, pour avoir fait manger aux Pariſiens de la chair d'âne pour du veau. La ſentence ajoutoit, *comme coutumier du fait.*

On a été obligé de prépoſer des hommes pour enſévelir les chevaux, parce que pluſieurs aubergiſtes venoient couper une tranche de cheval, & la vendoient pour du bœuf dans les gargottes qui peuplent les fauxbourgs.

On feroit un extrait curieux des diverſes ordonnances rendues par la police ; on verroit qu'il y a une infinité de petits & incroyables délits, qui ont un caractere de nouveauté, d'audace & de bizarrerie.

C'est toujours après l'accident que vient

la loi réparatrice. Le jeu subit d'une décoration ayant accroché le jupon d'une comédienne & coupé son rôle, il s'ensuivit une ordonnance de police, qui enjoint à toute actrice ou danseuse de ne paroître sur les planches d'aucun théatre sans caleçons.

L'ACTRICE qui joue le rôle grave de Mérope ou d'Athalie, n'en est pas plus dispensée que celle qui bondit & fait des cabrioles au-dessus des têtes pressées du parterre. Cette loi s'étend depuis la salle de l'opéra jusqu'à la loge du *grimacier*.

LA tragédienne superbe, sous ses majestueux habillemens, & déja respectable par elle-même, doit encore se munir de ce voile caché contre les accidens ignorés & imprévus, ainsi que la saltinbanque de chez *Nicolet*, pour qui ce vêtement n'est pas une précaution superflue.

EXCEPTÉ les actrices, les Parisiennes ne portent point de caleçons; ils sont d'usage dans des païs plus froids. S'ils étoient adoptés à Paris, nos femmes délicates, qui aiment à courir par-tout, se préserveroient d'une infinité de maux que le froid & l'humidité leur occasionent.

CHAPITRE XCI.

Baptêmes.

QUAND un enfant est né, il faut le baptiser. La loi veut que ce soit dans les vingt-quatre heures. Le baptême d'un enfant exige la présence d'un parrain & d'une marraine; ce qui ne laisse pas quelquefois d'être embarrassant pour le pere. Il vous sollicite avec un air un peu honteux; car c'est une petite corvée dont on se passeroit bien. On l'impose aux plus proches parens, quand on n'est pas brouillé avec eux. En général, le tems du compérage est passé.

LE parrain donne des dragées à la marraine, & les baptêmes tournent au profit des confiseurs de la rue des Lombards, qui doivent avoir un respect particulier pour ce premier sacrement de l'église.

LA sage-femme ne manque pas de dire à l'accouchée, en emportant l'enfant pour le baptême : *madame, d'un payen nous allons faire un chrétien.* Hélas ! ce pauvre enfant

n'eſt rien ; on le ſauve de l'enfer ſans qu'il s'en doute.

PLUSIEURS riches, pour abréger, font aujourd'hui comme les plus pauvres ; ils prennent le bedeau de la paroiſſe pour parrain, & la mendiante au tronc pour marraine. Un gueux à qui l'on donne un écu va répondre devant le prêtre de la croyance de M. le marquis.

LA ſage-femme couvre le nouveau-né d'une tavayole. Tous vont à l'égliſe ſous le même coſtume.

TOUT parrain doit réciter *le credo*. Sur cent, quatre-vingt-dix-huit ne le ſavent plus. Le prêtre, pour ne pas donner auprès des fonts baptiſmaux le ſpectacle journalier de catholiques ne ſachant plus leur ſymbole de foi, permet qu'on le diſe tout bas.

UN *baptiſeur* plus difficile, exigeant d'un parrain que le *credo* fût récité à haute & intelligible voix, le parrain répondit : *j'en ai bien retenu l'air ; mais j'en ai oublié les paroles.*

LE prêtre verſe de l'eau froide ſur la tête de l'enfant : ce qui n'eſt pas toujours ſans inconvénient. On lui met enſuite un grain

de ſel dans la bouche : quelquefois ce grain de ſel ſe trouve trop gros ; ce qui fait crier l'enfant ; il devient violet. Le ſel étant ſuperflu pour l'effet du ſacrement, c'eſt aux naturaliſtes à juger ſi un gros grain de ſel, dans une petite bouche, ne pourroit pas être dommageable.

APRÈS le baptême vient toujours une collation. Chargé d'un enfant de plus, le petit bourgeois n'en boit pas moins, tandis que le nouveau-né, remis entre les mains d'une nourrice, part pour la campagne. Le pere & la mere ne le reverront que dans deux ans ; & l'enfant fuyant alors leurs embraſſemens, ſe rejetera ſur le ſein de la païſanne dont il aura ſucé le lait.

LE baptême eſt une cérémonie très-importante ; il donne lieu à un acte civil, qui déterminera l'exiſtence, le rang & la fortune d'un individu. Il ſera obligé de reproduire cet acte baptiſtaire dans toutes les circonſtances de ſa vie. La moindre tranſpoſition, la moindre erreur peuvent avoir des conſéquences infinies. Il faut beaucoup de formalités pour redreſſer une erreur dans un pareil

acte ; on ne sauroit donc y apporter trop d'attention.

QUAND on s'est trompé sur le sexe de l'enfant, il faut malgré toute l'évidence de l'erreur, recourir encore à l'autorité pour redresser l'acte.

S'IL est touchant de voir sur les regiſtres de la paroisse le nom du fils du roi régnant, placé à la date du jour de sa naissance & couché entre deux noms obscurs, ce qui rappelle l'image de l'égalité des enfans des hommes ; on ne voit pas avec le même intérêt la layette du Dauphin, apportée en pompeuse cérémonie à Versailles par le nonce du pape, & le tambour battre aux champs ; la maison du roi sous les armes, pour recevoir au passage des langes bénis du nouveau-né, frappe beaucoup moins que le registre où le monarque a inscrit son fils, comme le frere de celui qui nâquit la veille.

O combien il dépendroit, avec des usages simples & éloquens, d'instruire à la fois les princes & les sujets, de concilier leurs idées, & de donner respectivement à leur ame des conceptions justes & grandes !

CHAPITRE XCII.

Faillites.

CE délit contre la ſociété s'accroît parce qu'il eſt impuni. En ſe multipliant, il a banni la confiance du commerce.

QUELLES ſont les cauſes qui font des faillites une eſpece de jeu qu'on renouvelle pluſieurs fois ? c'eſt qu'il exiſte des hommes qui poſſedent la ſcience funeſte de préparer, de conduire & de terminer une faillite de la maniere la plus avantageuſe pour le débiteur. Ces hommes ont l'adreſſe perfide de préſenter le négociant qui a manqué ſous les dehors intéreſſans d'un commerçant malheureux : ils exagerent ſes pertes & lui créent des recouvremens imaginaires, pour en impoſer à la crédulité & à la bonne foi de ſes créanciers.

LE débiteur, de ſon côté, commence par jouer le rôle d'un homme délicat, réduit au déſeſpoir d'être forcé de manquer à ſes engagemens. Il prodigue l'éloquence captieuſe ; il fait entrevoir qu'en venant à ſon ſecours, en lui donnant du tems, en lui faiſant quel-

ques remises, il conservera aux créanciers leur propriété.

Le but de ses démarches est de préparer une assemblée générale, dans laquelle on réunit une multitude de créanciers. Les états les plus disparates sont tout étonnés de se trouver ensemble. Le marchand de chevaux & la marchande de modes tiennent en main leur mémoire, tandis que le gros traiteur à côté du bijoutier demande la préférence.

Le débiteur ne se trouve point à cette séance; il laisse les créanciers évaporer leur feu, & lui prodiguer les épithetes honorables qu'il mérite.

L'orateur qu'il a choisi se leve, calme les esprits courroucés, pérore, harangue, fait l'éloge du débiteur, vante sa probité. Dans l'assemblée tumultueuse se trouve un créancier qui s'annonce sous les apparences imposantes d'un homme ruiné; il a la fureur dans les yeux, & l'injure à la bouche. Il commence par tonner contre les banqueroutes. Lorsqu'il a échauffé les esprits par des tableaux qui annoncent qu'il faut prendre un parti violent, il s'interrompt brusquement, & changeant de

ton, il dit d'une voix baſſe & diſſimulée : oui, meſſieurs, je vous le répete, il ne faudroit aucune pitié contre ces débiteurs qui ruinent le commerce & lui portent chaque jour des coups ſi terribles. Cependant, meſſieurs, je dois vous obſerver que la marche qu'il faut ſuivre pour arriver à ce but effrayant eſt longue, incertaine & diſpendieuſe. On expoſe les débris de la fortune du débiteur à être dévorés par les frais & l'on doit craindre d'être forcé de ſacrifier des capitaux utiles à des pourſuites douteuſes. Je ſuis donc d'avis, meſſieurs, qu'il faut préférer un arrangement à un procès.

QUELQUES créanciers indignés crient qu'il faut dénoncer le coupable à la juſtice; mais comme ce n'eſt pas le nombre des ſuffrages qui l'emporte, & que trois hommes qui ſe montrent créanciers de ſommes qui excedent le total des trois quarts de la banqueroute, ſont préférés à trente particuliers à qui il n'eſt dû que le quart, ce ſont ordinairement trois ou quatre créanciers qui font la loi aux autres.

L'ORATEUR inſiſtant toujours ſur les frais conſidérables de juſtice, diſpoſe à un accommodement.

Après beaucoup de rumeur, le plus grand nombre ſigne. Alors le débiteur timide leve une tête audacieuſe ; on diroit qu'il a fait grace à ſes créanciers, en ne leur faiſant perdre que ſoixante pour cent. Quelquefois il demande encore des délais, & les obtient, parce qu'il a ſu d'avance faire la loi dans les aſſemblées, en s'aſſociant des complices qui par des actes ſimulés, ſe ſont rendus maîtres des conditions.

Ce n'eſt point un roman que nous traçons ; ce ſont d'affligeantes vérités. Comment l'aſtuce & la duplicité ſont-elles venues à bout d'éluder à ce point les précautions du légiſlateur, & de tourner contre la ſûreté du commerce une loi humaine dans ſon origine, mais qui eſt totalement annulée par la malice & la perfidie ?

Nous avons peint le banqueroutier juſqu'au moment du contrat qu'il fait avec ſes créanciers ; mais le tableau ſeroit imparfait, ſi nous ne le montrions pas après cette époque.

Si l'on imagine qu'il ſera modeſte, qu'une honnête pudeur couvrira ſon front, qu'une ſage prudence déterminera ſes actions, on ſe trompe. On le verra pouſſer l'impudence &

l'oubli de toutes les bienſéances juſqu'au point d'afficher une dépenſe plus conſidérable ; on le verra continuer ſon commerce, & en étendre même les branches avec une audace téméraire. Pluſieurs, après avoir fait une ceſſion générale de leurs biens, ſont montés le lendemain dans un carroſſe, ont pris un hôtel ſomptueux à la ville, & une maiſon délicieuſe à la campagne. Un ſpectacle auſſi révoltant s'offre tous les jours dans la capitale. Et quelle eſt la cauſe funeſte de ce ſcandale public ? il n'y en a point d'autre que celle que nous avons dévoilée ; l'extrême facilité de faire une banqueroute lucrative, en la combinant & en la faiſant conduire par des hommes exercés à ſoutenir le débiteur infidele.

COMME le miniſtere des procureurs, des avocats, intervient dans ces diſcuſſions juridiques, & qu'il ſe fait une grande conſommation de papier timbré, ces ſortes d'affaires s'alongent, & les officiers de la chicane prélevent leur dû ſur la maſſe des créanciers. C'eſt une bonne aubaine pour eux, & ils ſeroient très-fâchés que les faillites fuſſent plus rares.

Le commerce a besoin d'une loi nouvelle, vu le raffinement de la cupidité & le génie de la mauvaise foi; il la faudroit simple, févere & irréfragable. C'est une honte, c'est une tache nationale, que de voir la confiance particuliere incessamment lésée; elle ne pourra renaître qu'après que le législateur aura sévi contre des manœuvres infames & journalieres, qu'on ne prend pas même souvent la peine de couvrir d'un voile, & que les magistrats, enchaînés par le code, sont dans l'impuissance de punir.

Si les négocians malheureux, que des circonstances cruelles ont mis dans la triste nécessité de faire faillite, ont droit à quelque pitié, il n'en est pas ainsi du débiteur rusé, & il y auroit des regles sûres pour le reconnoître & le livrer à toute la rigueur des loix. Mais elles ont tellement molli, que le plus grand frippon combat l'infamie avec un front arrogant, & souvent il triomphe.



CHAPITRE XCIII.

Courtiers.

QUI pourroit nombrer la foule de ces ministres de l'usure, qui courent toute la ville pour découvrir & reconnoître ceux qui sont tourmentés par des besoins pécuniaires? Leur métier est de faire prêter de l'argent, & leur premier mot est toujours qu'ils n'ont point d'argent.

LA moitié des Parisiens brame après l'espece monnoyée: où est-elle? Il y a trente fois plus de papier que d'argent. Comment rafraîchir une terre perpétuellement altérée? Les courtiers sont ceux qui portent l'arrosoir; ils savent où puiser. Infatigables commis des agens de change & des capitalistes, ils rient de votre détresse, & songent à en tirer tout le parti possible.

L'HOMME qui vous propose de l'argent a l'air have, famélique; il porte un habit usé. Il est toujours las; il s'assied en entrant: car il arpente dans un jour tous les quartiers de la ville, pour faire correspondre les ven-

tes & les achats, & pour lier les fréquens échanges de différentes marchandiſes.

Vous livrez d'abord entre ſes mains vos billets ou lettres de change. Il ſort : toute la clique des courtiers les aura ſcrutés en moins d'une heure. Alors il reviendra vous offrir une pacotille de bas, de chapeaux, de galons, de toile, de ſoie crue, de livres; il vous amenera juſqu'à des chevaux. C'eſt à vous de métamorphoſer ces objets en argent. Vous voilà tout-à-coup chapelier, bonnetier, libraire, ou maquignon.

NOMBRE d'exemplaires de l'Encyclopédie, *cordes ſur balle*, circulent dans les affaires; & un jeune homme, pour mettre une fille d'opéra dans ſes meubles, commerce des ballots de ſcience, ſans connoître autre choſe du volumineux dictionnaire que ſon titre. Un autre reçoit des tonneaux de vin, & n'a point de cave.

VOILA donc votre billet payé en marchandiſes. Vous obtenez quelquefois un quart en argent; & le même courtier, auquel vous êtes obligés de recourir, eſt encore l'homme propre à vous débarraſſer des marchandiſes qui vous peſent.

Nouvel agiotage qui réduit bientôt votre billet au tiers de ſa valeur.

Le courtier, après vous avoir prouvé que ſon entremiſe vous a été fort heureuſe, vous demande, outre vos pertes, un louis d'or ſur mille livres; parle de ſa conſcience & s'en va.

Ces courtiers ſe rencontrent ſur le pavé qu'ils battent inceſſamment, s'accoſtent, parlent ſur le bord des allées, & ſe donnent mutuellement des clartés vigilantes ſur le degré de néceſſité où ſont réduits les emprunteurs, ainſi que ſur leurs reſſources préſentes ou futures.

Ils entrent par-tout; chez le pauvre auteur qui veut négocier un billet de libraire, & qui voit le courtier rire & ſecouer la tête à cette ſignature; & chez la belle dame qui s'eſt oubliée la veille au ſallon de Marly, & qui les ſupplie preſqu'à mains jointes de venir à ſon ſecours.

Il faut entendre leurs réflexions plaiſantes; on eſt tenté d'en rire, malgré qu'on enrage. Voilà que l'auteur reçoit une caiſſe de quincaillerie, & que l'on donne à la belle dame huit cents aunes de drap; il faut que le poëte pacifique vende des lames & des couteaux,

& que la belle dame demande à tout son voisinage, *qui veut habiller des domestiques ? j'ai du drap.*

Le marquis de **** faisant des affaires de cette nature, on lui alloua un magasin complet de bierres pour ensévelir les morts; de sorte que pendant trois mois, il vendit au rabais à toutes les fabriques de Paris des cercueils de toute grandeur. Le débit étoit sûr; & plus d'un affamé d'argent ne demanderoit pas mieux que de rencontrer une pareille pacotille.

Quand l'emprunteur lâche sa lettre de change, le courtier ne lui en donne point de reconnoissance. Le courtier ne vole jamais le billet en entier; il ne fait perdre que les deux tiers ou les trois quarts. Mais le gain n'est pas pour lui, il est pour des usuriers au front voilé. Il a soin de vous en avertir, sans les nommer: ce qui l'enhardit à donner à ses opérations particulieres le caractere de la plus haute impudence. Il ne rougit point, il sourit, & vous traite assez familiérement, qui que vous soyiez, pendant que vous avez besoin de son office.

Plus vous criez famine, plus leur joie augmente. Le confrere accuse son camarade, quand

il n'a pas été aſſez adroit, & que ſes frip-ponneries ſautent aux yeux ; & le lendemain celui-ci vous enveloppe dans un artifice de création toute nouvelle. Il y a de grands coups de maître en ce genre.

CONNOISSANT bien la marche des affaires de commerce & leurs formes juridiques ; c'eſt avec ces mêmes formes qu'ils enlacent tous ceux qui veulent réaliſer du papier en argent. Vous auriez vingt procès contr'eux que vous les perdriez tous. Quand l'eſcroc veut joûter avec eux, l'eſcroc eſt déſarçonné. On en a vu cependant qui les ont fait tomber dans le piege ; mais c'eſt un exemple preſqu'u-nique & cité éternellement parmi eux, qui doit préſerver d'une pareille erreur trois géné-rations conſécutives de courtiers.

CHAPITRE XCIV.

Notre-Dame.

QUEL eſt l'architecte Goth qui a tracé le plan de cet édifice très-ancien ? N'avoit-il pas un génie hardi, & ne ſentez-vous pas

en entrant dans cette église, que l'étendue & la majesté du monument vous frappent beaucoup plus que les proportions régulieres & délicates de nos temples modernes ?

La figure colossale de saint Christophe frappe d'étonnement au premier coup-d'œil.

La *Chapelle du damné* fait réciter l'histoire de ce prédicateur célebre, de plus chanoine de *Notre-Dame*, qu'on croyoit mort en odeur de sainteté, & qui tandis qu'on récitoit pour lui l'office des morts, sortit la tête de la bierre, & cria : *je suis damné !*

Eh bien, cette histoire ne vous pénetre-t-elle pas d'effroi ? N'est-elle pas composée d'une maniere pathétique ? Quand elle est récitée dans ce monument vaste & majestueux, dans un demi-jour imposant, en présence de saint-Christophe, ces objets me semblent parfaitement d'accord. Je suis ému profondément : j'ai du plaisir à voir la haute statue, à entendre, sous ces voûtes élevées, l'histoire du chanoine qui se releva trois fois de son cercueil, pour dire : *je suis jugé par le jugement de Dieu*. . . . L'auditoire pâlit.

Si le *bourbon*, un instant après, vient à sonner, c'est encore un sensation forte que

je reçois. Là tout eſt grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n'apperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh, que de ce point de vue élevé ce vaſte Paris a une phyſionomie particuliere ! Il exhale la fumée, & il ſemble me dire, *tout eſt fumée.*

L'EMPREINTE gothique de l'édiſice, le portail noirci, les cloches énormes, les eſcaliers tortueux, les antiques vitraux, la ſculpture rongée, tout me fait retrogarder dans les ſiecles écoulés. Je redeſcends, je me promene, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans de ce temple auguſte. Je repaſſe vingt fois devant ces objets vaſtes & mélancoliques ; & quand la muſique du chœur ſe mêle au ſon majeſtueux des cloches, que le cul-de-jatte, gardien du bénitier, m'alonge une longue perche pour me donner de l'eau bénite, tout me paroît dans une proportion égale ; & mon ame plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'égliſe *Notre-Dame* que dans tout autre temple.

J'AI vu avec regret qu'on avoit reblanchi cette égliſe, qui me plaiſoit beaucoup mieux lorſque ces murailles portoient la teinte vé-

nérable de leur antiquité. Ce demi jour ténébreux invitoit l'ame à ſe recueillir; les murs m'annonçoient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus dans l'intérieur qu'un temple neuf; les temples doivent être vieux. Je ne me conſole qu'en voyant les tours, ſaint Chriſtophe, & la *Chapelle du damné.*

OH, les beaux vitraux! quel effet! Ils brillent depuis des ſiecles! O quelle main a placé la pierre que mon œil atteint à peine!

QUAND j'entre dans la grande ſacriſtie, que je vois cet amas d'or & d'argent, ce qui rappelle les tréſors du Mexique; le calice enrichi des grands offices, la croſſe, la mitre dont on coiffera la tête de monſeigneur l'archevêque qui va bénir le peuple agenouillé en étendant deux doigts, tout cet appareil fait naître une foule d'idées graves & riantes par leur enchaînement.

CEPENDANT monſeigneur l'archevêque ſort de la riche ſacriſtie, croſſé, mitré, & me bénit en paſſant tout comme un autre. Oh! je ne donnerois pas cette heure là, où je fléchis le genou avec le peuple, pour la plus belle repréſentation dramatique.

LES chanoines, les chantres, les bedeaux,

la musique, la multitude, l'église, le palais archiépiscopal, tout m'arrête ; & dans mon admiration, je demeure le dernier témoin de la cérémonie.

Si je m'occupe à lire les épitaphes, lorsque le temple est désert, je suis encore intéressé. Quarante-cinq chapelles m'offrent en foule des monumens historiques, & je m'arrête devant la tombe de la maréchale de Guébriant, la seule femme qui ait eu de son chef la qualité d'ambassadrice.

De jeunes enfans proprement vêtus & d'une aimable figure, choisis parmi les enfans trouvés, me font admirer les soins de la charité. C'est une nuance touchante, qui adoucit l'empreinte de tant de graves objets.

Non, il m'est impossible de traverser le parvis, sans faire une fois le tour de l'église *Notre-Dame*. J'aime moins Saint-Sulpice. L'édifice de Sainte-Génevieve est magnifique ; mais ce n'est pas un bâtiment gothique, érigé sous Childebert I, & où tous les rois de France & Charlemagne sont entrés.

Qu'on remette les tableaux, qu'on ne détruise rien du portail & des ventaux,

qu'on n'abatte point Saint-Chriſtophe ; c'eſt l'ouvrage, non d'un ſtatuaire, mais d'un maçon. Il me repréſente mon Shakeſpeare ; voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs aſſez de belles ſtatues ; mais Saint-Chriſtophe, il eſt unique.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit parler en détail de cette baſilique. Mais que vous importeroit de ſavoir que les entrailles de Louis XIII & de Louis XIV ſont là ; qu'on y a découvert les tombes de pluſieurs évêques & archevêques, qui ne renfermoient plus que des cendres & du charbon, plus incorruptible que les oſſemens des prélats ?

Je vous parlerai plutôt de la châſſe de Saint-Marcel, contemporain & ami intime de Sainte-Géneviève.

Quand on porte proceſſionnellement ces deux châſſes, & qu'elles viennent à ſe rencontrer, la ſympathie qui les lioit autrefois agit encore ſi fortement qu'elles tendent à ſe réunir ; il faut l'effort de douze robuſtes porteurs pour entraîner Saint-Marcel, & rompre l'attraction ſentimentale. Si l'on ne venoit pas à bout de dompter cette tendance réciproque, les deux châſſes viendroient tout-à-

coup à se joindre, & resteroient collées l'une à l'autre pendant trois jours de suite. Quel étonnant privilege a l'amour des saints ! Mais les porteurs, avertis par l'ancienne tradition, ont soin de promener le saint & la sainte à une distance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l'église *Notre-Dame*, n'est pas aussi pathétique que celui de la *Chapelle du damné*; mais dans son genre, il n'est pas moins précieux. Revenons à des traits historiques.

En 1728, lorsqu'on faisoit quelques réparations dans la nef, & que les échafauds étoient dressés, des voleurs s'aviserent d'un expédient pour piller tout à leur aise. Ils choisirent le jour de pâques, comme devant rassembler un plus grand nombre de fideles. Au premier verset du second psaume des vêpres, deux de ces coquins qui avoient trouvé le moyen de monter sur les échafauds les plus élevés, firent tomber quelques moëllons, quelques outils d'ouvriers, renverserent quelques échelles, & crierent que la charpente alloit tomber. Chantres & fideles interrompirent le verset du second psaume, & penserent à se sauver Mais les portes étoient

qu'on n'abatte point Saint-Chriſtophe ; c'eſt l'ouvrage, non d'un ſtatuaire, mais d'un maçon. Il me repréſente mon Shakeſpeare ; voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs aſſez de belles ſtatues ; mais Saint-Chriſtophe, il eſt unique.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit parler en détail de cette baſilique. Mais que vous importeroit de ſavoir que les entrailles de Louis XIII & de Louis XIV ſont là ; qu'on y a découvert les tombes de pluſieurs évêques & archevêques, qui ne renfermoient plus que des cendres & du charbon, plus incorruptible que les oſſemens des prélats ?

Je vous parlerai plutôt de la châſſe de Saint-Marcel, contemporain & ami intime de Sainte-Génevieve.

Quand on porte proceſſionnellement ces deux châſſes, & qu'elles viennent à ſe rencontrer, la ſympathie qui les lioit autrefois agit encore ſi fortement qu'elles tendent à ſe réunir ; il faut l'effort de douze robuſtes porteurs pour entraîner Saint-Marcel, & rompre l'attraction ſentimentale. Si l'on ne venoit pas à bout de dompter cette tendance réciproque, les deux châſſes viendroient tout-à-

coup à se joindre, & resteroient collées l'une à l'autre pendant trois jours de suite. Quel étonnant privilege a l'amour des saints! Mais les porteurs, avertis par l'ancienne tradition, ont soin de promener le saint & la sainte à une distance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l'église *Notre-Dame*, n'est pas aussi pathétique que celui de la *Chapelle du damné*; mais dans son genre, il n'est pas moins précieux. Revenons à des traits historiques.

En 1728, lorsqu'on faisoit quelques réparations dans la nef, & que les échafauds étoient dressés, des voleurs s'aviserent d'un expédient pour piller tout à leur aise. Ils choisirent le jour de pâques, comme devant rassembler un plus grand nombre de fideles. Au premier verset du second psaume des vêpres, deux de ces coquins qui avoient trouvé le moyen de monter sur les échafauds les plus élevés, firent tomber quelques moëllons, quelques outils d'ouvriers, renverserent quelques échelles, & crierent que la charpente alloit tomber. Chantres & fideles interrompirent le verset du second psaume, & penserent à se sauver Mais les portes étoient

trop étroites pour la multitude. Pendant ce tumulte, les voleurs travaillerent dans les poches, pillerent montres & tabatieres. Les femmes qui avoient les plus belles boucles, furent les plus à plaindre; on leur arrachoit l'oreille & les diamans. Les auteurs de ce coupable ſtratagême ſe conduiſirent avec une ſi profonde adreſſe, qu'on ne put jamais les découvrir.

L'ÉGLISE de *Notre Dame* vit jadis un grand débat entre le parlement & la chambre des comptes, pour le pas & la préſéance du rang. C'étoit à la proceſſion ſolennelle, le jour de l'aſſomption de la Vierge, inſtituée par le valétudinaire Louis XIII, lorſque ſa femme devint groſſe après vingt-trois ans de ſtérilité.

LA chambre des comptes fut repouſſée en corps & vigoureuſement par le parlement en corps. Après pluſieurs paroles & voies de fait, ces hommes de robe, à la ſuite de ce débat, furent trente années ſans aſſiſter à la proceſſion. Le roi, pour les accorder, fut obligé de ſéparer leur brigade.

LE premier préſident de la chambre des comptes, qui fut le battu, eſt obligé aujour-

d'hui de marcher à la gauche du premier président du parlement ; & il porte encore sur son front l'air humilié de son ancienne défaite. Le peuple le remarque & dit tout haut : *il a la gauche, il n'oseroit faire un pas vers la droite.* Quel insigne revers dans les grandeurs humaines, être battu & céder encore le pas ! Il faut marcher ainsi le 15 août, sous l'œil de tout le public attentif, & sortir queue traînante du chœur par la seconde porte, tandis que le parlement en triomphe sort par la premiere.

Un grenadier regardant un jour la cathédrale de Paris, s'écrioit : *oh, le beau chêne, le beau chêne ! --- Que dis-tu là ?* lui disoit son camarade. *Rêves-tu ? un beau chêne ? Ne vois-tu pas deux grosses tours, un clocher pointu ? --- Eh, non,* reprit l'autre ; *c'est un chêne ; regarde, regarde ceux qui mangent journellement le gland de ce bel arbre.* En ce même instant les chanoines fleuris, gros, gras, fourrés, sortoient des vêpres, leurs aumusses sous le bras.

Les actions de graces que la cour rend à Dieu pour la naissance d'un prince, pour le gain d'une bataille, pour la convalescence

d'un monarque, enfin pour la paix, se célebrent dans l'église *Notre-Dame*, au son d'une musique bruyante.

LES étendards & drapeaux enlevés aux ennemis, sont suspendus aux voûtes de ce temple. Le peuple appella jadis un général, constamment vainqueur, *le tapissier de Notre-Dame.* Quelle précision énergique dans ce mot !

CHAPITRE XCV.

Le Petit Dunkerque.

C'EST la boutique d'un marchand bijoutier, à la descente du Pont-Neuf. Elle étincelle de tous ces bijoux frivoles que l'opulence paie, que la fatuité convoite, que l'on donne aux femmes honnêtes qui n'acceptent point de l'argent, mais bien des colifichets en or, parce qu'ils ont un air de décence.

RIEN n'est plus brillant à l'œil que cette boutique : rien n'est plus triste à la réflexion ; on ne sait si l'on doit sourire ou gémir de

ce luxe puérile. On admire les graces qu'on a ſu donner à des riens.

Ces ſuperfluités ſont les joujoux des grands enfans, & c'eſt dans ce lieu ſur-tout qu'un philoſophe pourroit dire : *que de choſes dont je n'ai pas beſoin !*

De nombreux tiroirs ſont remplis de mille bagatelles, où le génie de la frivolité a épuiſé ſes formes & ſes contours. Le prix de la façon vaut dix fois le prix de la matiere ? L'or a pris toutes les couleurs ; le cryſtal, l'émail, l'acier, ſont des miroirs taillés en facettes, & les enfantillages de l'induſtrie délicate ſont là ſur leur trône. Un homme deſcend de voiture, entre dans la boutique du bijoutier, & achete des breloques à un tel prix que la moitié auroit ſuffi pour faire ſubſiſter pendant une ſemaine entiere pluſieurs familles néceſſiteuſes.

Nos petits ſeigneurs prennent ces petits bijoux à crédit, les diſtribuent d'un air de nonchalance ; & ces dépenſes de fantaiſies excedent les dépenſes néceſſaires. Il eſt triſte de voir des ſommes conſidérables offertes à un luxe auſſi petit. Dans les premiers jours de l'année, la boutique eſt remplie d'ache-

teurs; on y met une garde. Ne faut-il pas pouvoir dire, en étalant une boîte : *c'est du Petit-Dunkerque ?* Chaque année on baptise ces petits bijoux d'un nom particulier & bisarre.

MAIS après avoir gémi en philosophe, il faut rendre justice au goût du maître. Il anime, il dirige les artistes ; il imagine ce qui doit plaire. En donnant la vogue à plusieurs colifichets, il a fait travailler dans la capitale ce qu'on étoit obligé de faire venir à grands frais de l'étranger. La bijouterie a fait plus de progrès, depuis qu'il a mis sous les yeux du public des modeles élégans & variés, qu'elle n'en avoit fait depuis longtems.

D'AILLEURS chez lui le prix des bijoux est fixe & invariable ; & si la rivalité fait dire aux autres marchands, qu'on paie le double au *Petit-Dunkerque*, c'est la jalousie qui parle. La grace & le fini des bijoux ne les rendent pas là plus chers qu'ailleurs.

VOLTAIRE, lors de son dernier séjour à Paris, se plaisoit beaucoup dans le riche magasin de cette maison curieuse. Il sourioit à toutes ces créations du luxe ; il appercevoit, je crois, une

certaine analogie entre ces bijoux brillans & ſon ſtyle.

COMME le luxe change continuellement d'objets, & que les modes varient avec rapidité, les ouvriers du luxe éprouvent des viciſſitudes ruineuſes, & leur ſort eſt toujours incertain, tandis que celui de l'agriculteur ne l'eſt pas. Tel colifichet perd de ſa faveur, & voilà des hommes qui tombent inopinément dans le beſoin.

UN autre jour s'accrédite un nouveau genre: des ouvriers qui mouroient de faim ſe trouvent dans une abondance imprévue, & ſuffiſent à peine aux demandes des amateurs. Mais ces artiſans, ſoumis aux idées de fantaiſie, n'ont que des momens de vogue; ils ne ſavent à quel objet s'attacher, pour aſſurer leur ſubſiſtance. Quand le caprice vient à changer, pluſieurs ne ſont plus en état d'embraſſer une profeſſion nouvelle. La pénurie les deſſeche, & l'état perd des citoyens dont les bras & la tête ſont devenus abſolument oiſifs.

SI l'on dit que les ouvriers favoriſés jouiſſent à leur tour de la ſouffrance des autres, & dédommagent l'état de la perte des mal-

heureux, il faudroit pouvoir ajouter que cette abondance ſera durable. Mais non; ils tombent invinciblement dans l'abîme de la miſere, ces futilités changeantes exigeant une adreſſe particuliere. Priſée la veille, nulle le lendemain, cette induſtrie n'eſt point applicable à des objets utiles; elle eſt trop ou trop peu payée, ſelon le cours de ces joujoux biſarres. Auſſi l'artiſan qui connoît lui-même l'inſtabilité de ſa profeſſion, n'oſe jamais ſtatuer ſur rien, & la population ordinairement ne gagne pas avec lui.

CHAQUE ſiecle a ſon moule qui paſſe de mode. Tout s'y jette; on le change: les deux ſiecles n'ont preſque plus la même phyſionomie.

QUI découvrira les chaînons imperceptibles, mais exiſtans, par leſquels nos manieres tiennent les unes aux autres? Quand les femmes portoient de grands paniers, on forgeoit chez les orfevres des aſſiettes d'une grandeur extraordinaire. Les bijoux du Petit-Dunkerque ſemblent d'accord aujourd'hui avec nos petits appartemens, nos jolis meubles, notre habillement & notre coiffure. Il eſt donc en tout des rapports ſecrets, qui ont leur origine & leur liaiſon.

CHAPITRE XCVI.

Concert ſpirituel.

On eſt ſi affamé de ſpectacles à Paris, que le beau monde ne ſauroit encore s'en paſſer dans les jours les plus ſolemnels, marqués par la religion & conſacrés par elle aux offices divins.

On ferme l'opéra le jour du vendredi ſaint, de pâques, de noël, de la pentecôte, mais l'orcheſtre de l'opéra, les chanteurs & les chanteuſes vont ſur un autre théatre qu'on appelle *Concert ſpirituel*, & ſous de nouvelles affiches en lettres rouges, débitent toutes les modulations de leur goſier harmonieux. Ils n'ont pas leur habit de théatre; voilà toute la différence.

On chante le *Miſerere* & le *De profundis* à grand *chœur*; mais cela ne touche perſonne, religieuſement parlant. Lorſque la même voix qui a chanté la veille le rôle d'Armide ou d'Iphigénie, chante un verſet d'un pſaume du roi David, le roi David a l'air un peu profane. Quinault & le pſalmiſte, dans la

bouche de la même actrice, font ſourire l'imagination. Tous ces motets deviennent des repréſentations vraiment théatrales. On bat des mains, & l'on parle d'un cantique ſacré comme d'une ariette dans le goût italien.

QUELQUE aguerri que ſoit l'obſervateur aux ſingulieres contradictions de nos coutumes, il ne ſe fait pas à l'idée de voir les membres excomuniés de l'opéra chanter ſous des parures mondaines, ces pſaumes que les prêtres chantent le même jour en habits ſacerdotaux dans les temples, où la multitude recueillie ſe proſterne & adore.

LA chanteuſe ne comprend pas toujours le ſens des paroles qu'elle profere; mais elle obéit à la note, & beaucoup de gens n'ont point entendu dans toute leur vie d'autres vêpres que celles qui ſe diſent au *Concert ſpirituel* par l'organe enchanteur des acteurs de l'opéra.

LES abbés qui s'interdiſent ſcrupuleuſement l'*Académie royale de muſique*, ſe permettent le *Concert ſpirituel*. Par ce moyen ils connoiſſent la figure, les graces, la voix & le talent des chanteuſes, ſans avoir ſcandaliſé leur protecteur; car leur évêque dans ſon

rigorisme ne sauroit désapprouver le *Concert spirituel*, puisque le roi David s'y trouve, & que ses vers, accompagnés de la harpe, semblent purifier les levres de l'actrice chantante.

CHAPITRE XCVII.

Hôtels nouveaux.

LA belle rue que forment tous ces bâtimens nouveaux! Que le coup-d'œil en est régulier & magnifique! Quel est cet hôtel qui s'éleve? Qui doit l'habiter? c'est un homme qui a laissé mourir dans les hôpitaux une foule de soldats languissans. A côté est l'hôtel d'une courtisanne, dont l'adresse a rassemblé une immense fortune. Plus loin est celui d'un homme de cour, qui, pour tout mérite, a broyé le pavé de Versailles, il n'a pas fait sa cour en *présence des batteries*. En face est la demeure de l'homme qui a vendu sa patrie. Ces hôtels si brillans au dehors, recelent des êtres séparés de la multitude autant par leur froide insensibilité

que par leur opulence. Pas un de ces bâtimens qui ne ſoit cimenté de larmes.

L'UN a fait diſparoître des voitures de farine ; l'autre a conduit une légion de commis aux aides. Là eſt un intendant qui a traité une province comme un païs ennemi.

A qui appartiennent tous ces beaux hôtels ? à des uſuriers, à des concuſſionnaires, à des agioteurs, à d'infatigables agens d'oppreſſion.

COMME la réflexion rend hideux ces hôtels ſuperbes ! Quoi, les beaux arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie ! Ce pavillon qui a l'air d'un temple élevé à l'amour, eſt deſtiné à la prêtreſſe du libertinage ! Cette jolie maiſon appartiendra à un avide calculateur, dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés !

TOUTES les fortunes de ces uſurpateurs ſont grandement établies ; ils en jouiſſent ſans remords.

Architectes, doreurs, peintres & ſtatuaires,
Accourez, hâtez-vous, Damon veut un palais !
Bronzes, marbres, tableaux, raſſemblés à grands frais,
L'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable,
A force d'être beau, ceſſe d'être habitable.

On le montre, on le voit ; mais on n'y loge pas,
Et son maître discret s'exile au galetas.
La table de Damon gémit sous dix services,
Tout, l'air, la terre & l'eau, fournit à ses délices.
C'est un gala de noce, un festin, un banquet,
Un superbe hécatombe, & Damon vit de lait.
De sa bibliotheque admirez l'étendue :
Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.
Les fameux Elzévirs imprimerent ceux-ci,
Deromme, en marroquin, couvrit ceux que voici.
Ceux-là de Baskerville ont illustré la presse ;
D'autres qui trompent l'œil par une heureuse adresse,
Ne sont que du bois peint ; ils lui servent autant.
Il les montre, il les cite, & chacun semble dire :
Le bel emploi d'argent. . . si Damon savoit lire !
Quoi ! déja vous sortez ? Un moment : il faut voir
Ce temple fastueux, qu'il nomme son boudoir.
Avançez. . . De Vénus, voici le sanctuaire :
Un Amour à la porte, aposté par sa mere,
Défend aux indiscrets d'approcher de ces lieux.
Damon est cependant comme Titon le vieux.
Au-dedans on respire une riche mollesse ;
Glaces, tableaux, sofas, tout parle de tendresse,
Tout peint la volupté, tout invite aux plaisirs.
Quel malheur qu'on ne puisse acheter des desirs !

(*Anonyme.*)

AUCUN philosophe n'a d'hôtel. Rarement un nom respecté du public loge dans ces magnifiques demeures. Les arts ont travaillé

que par leur opulence. Pas un de ces bâtimens qui ne ſoit cimenté de larmes.

L'UN a fait diſparoître des voitures de farine ; l'autre a conduit une légion de commis aux aides. Là eſt un intendant qui a traité une province comme un païs ennemi.

A qui appartiennent tous ces beaux hôtels ? à des uſuriers, à des concuſſionnaires, à des agioteurs, à d'infatigables agens d'oppreſſion.

COMME la réflexion rend hideux ces hôtels ſuperbes ! Quoi, les beaux arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie ! Ce pavillon qui a l'air d'un temple élevé à l'amour, eſt deſtiné à la prêtreſſe du libertinage ! Cette jolie maiſon appartiendra à un avide calculateur, dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés !

TOUTES les fortunes de ces uſurpateurs ſont grandement établies ; ils en jouiſſent ſans remords.

Architectes, doreurs, peintres & ſtatuaires,
Accourez, hâtez-vous, Damon veut un palais !
Bronzes, marbres, tableaux, raſſemblés à grands frais,
L'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable,
A force d'être beau, ceſſe d'être habitable.

On le montre, on le voit ; mais on n'y loge pas,
Et son maître discret s'exile au galetas.
La table de Damon gémit sous dix services,
Tout, l'air, la terre & l'eau, fournit à ses délices.
C'est un gala de noce, un festin, un banquet,
Un superbe hécatombe, & Damon vit de lait.
De sa bibliotheque admirez l'étendue :
Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.
Les fameux Elzévirs imprimerent ceux-ci,
Deromme, en marroquin, couvrit ceux que voici.
Ceux-là de Baskerville ont illustré la presse ;
D'autres qui trompent l'œil par une heureuse adresse,
Ne sont que du bois peint ; ils lui servent autant.
Il les montre, il les cite, & chacun semble dire :
Le bel emploi d'argent. . . si Damon savoit lire !
Quoi ! déja vous sortez ? Un moment : il faut voir
Ce temple fastueux, qu'il nomme son boudoir.
Avancez. . . De Vénus, voici le sanctuaire :
Un Amour à la porte, aposté par sa mere,
Défend aux indiscrets d'approcher de ces lieux.
Damon est cependant comme Titon le vieux.
Au-dedans on respire une riche mollesse ;
Glaces, tableaux, sofas, tout parle de tendresse,
Tout peint la volupté, tout invite aux plaisirs.
Quel malheur qu'on ne puisse acheter des desirs !

(*Anonyme.*)

AUCUN philosophe n'a d'hôtel. Rarement un nom respecté du public loge dans ces magnifiques demeures. Les arts ont travaillé

pour les commodités faſtueuſes & recherchées de ces hommes nouveaux & dangereux.

D'OU viennent ces fortunes rapides qui étonnent ? Comment en dix ou douze années un homme paſſe-t-il de la miſere à la plus extrême l'opulence, & qu'a-t-il fait ? On a vu un courtaut de boutique gagner douze millions, un commis vingt-cinq, un ex-laquais dix-huit, ſans compter les fortunes ſubalternes de ſix à ſept millions, qui ſont venues engraiſſer des hommes de la plus baſſe extraction, ſans que leurs travaux aient honoré ou ſervi la patrie. Un travail obſcur, une ſcience particuliere & infernale, voilà ce qui a tout-à-coup décoré & élevé au-deſſus de nos têtes ces hommes de néant. *Qui feſtinat ditari, non erit innocens.*

ENCORE ſi l'on pouvoit compter quelques fondations utiles, quelque bien fait au public; ou ſi leur exceſſive opulence s'écartoit dans ſon emploi des puérilités d'un luxe petit & concentré, on leur pardonneroit leurs richeſſes. Mais non ; ils jouiſſent ſeuls; ils jouiſſent dans le cercle étroit de quelques paraſites. Comme tout leur eſt venu par le jeu voilé d'un rampant & vil égoïſme, n'attendez

pas que ces insolens millionnaires laissent après eux un monument qui serve à sauver leur nom d'un juste opprobre. Les richesses d'un luxe personnel resteront seules après eux, & seront l'objet d'une oisive curiosité. Aussi leur mort semble soulager l'humanité; elle est ordinairement reçue avec un sourire qui condamne leur vie entiere. Quand le magnifique hôtel sera tendu de noir, que tout le clergé de la paroisse formera le convoi, que les sonneurs mettront en branle les grosses cloches, le peuple n'aura aucune réflexion touchante à faire sur le mort. *Il n'a pu emporter son argent dans l'autre monde* : voilà les paroles qu'on entendra autour de son cercueil.

CHAPITRE XCVIII.

Couvens, Religieuses.

LES couvens sont jugés. Les curiosités excessives, la bigoterie & le cagotisme, l'ineptie monastique, la bégueulerie claustrale y regnent. Ces déplorables monumens d'une

antique superstition sont au milieu d'une ville où la philosophie a répandu ses lumieres ; mais les murailles de ces prisons sacrées séparent les victimes de toutes les idées régnantes.

QUELQUES directeurs ont droit de contrôle sur l'administration de cet empire. Un mélange adroit de décence & de mondanité les en rend le génie tutélaire.

ON voit d'un côté la plus implicite obéissance, & de l'autre les petitesses du commandement. Ajoutez ensuite le désespoir du plus grand nombre, la résignation pacifique de quelques-unes, & l'abrutissement d'esprit des plus spirituelles. Là le devoir n'est plus qu'une routine ; on fait le bien par contrainte & sans goût ; on prie sans savoir ce que l'on demande, & l'on se mortifie pour obéir à la regle.

L'HABITUDE adoucit un peu le joug ; mais les imaginations ne sont pas assujéties. On apprend aux novices à craindre le démon, tellement qu'elles désapprennent à aimer Dieu. On leur fait faire par terreur ce qu'elles auroient fait par amour.

LES passions ne dorment pas dans le si-

lence de la retraite ; elles s'éveillent & jettent un cri plus long & plus perçant. Que de larmes ſecretes ! Les moins infortunées tombent dans une ſtupeur machinale ; les autres, après s'être abandonnées aux ſourdes imprécations du déſeſpoir, meurent à la fleur de l'âge.

Le nombre de ces victimes diminue ; mais qu'il eut été facile de détruire ces priſons triſtes ; en reculant l'époque des vœux à vingt cinq ans ! Une loi timide eſt ordinairement une mauvaiſe loi.

Autrefois de jeunes ſœurs étoient ſacrifiées à l'avancement d'un frere au ſervice ; & plus d'une mere coquette voyoit avec déplaiſir auprès d'elle une fille qui grandiſſoit.

On a tant écrit ſur cet abus, que les meres les plus ambitieuſes & les plus dénaturées n'oſent plus parler de couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les monaſteres ſont des filles pauvres & ſans dot.

Mais les demoiſelles y reſtent juſqu'à ce qu'on les marie ; & quand elles ſont femmes elles racontent à voix baſſe les hiſtoires ſecretes que tout le monde ſait, & les ſingulieres paſſions qui y regnent. Ce qu'il y a

d'étrange & d'inconcevable, c'eſt que cette même mere ne manquera pas d'y mettre un jour ſa fille, quoique bien inſtruite du danger que l'innocence y court.

Je ne ſais ſi les pauvres religieuſes étrillent tous les jours leurs dos & leurs épaules à grands coups de diſcipline; ſi elles s'éveillent conſtamment à minuit; ſi elles regardent leur directeur comme doué d'une ſcience ſurnaturelle: mais je ſais qu'on ne ſe jette plus aux pieds de ces vertus ſublimes, & qu'on a ceſſé de les admirer.

Ainsi les monumens de l'extravagance humaine ſubſiſtent, lors même que la raiſon en a montré les abus & les dangers. Le vœu de virginité, loin d'être une perfection de la nature humaine, entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d'un autre côté tous ces moines rubiconds, aux épaules larges, à la taille nerveuſe; & jugez de la loi qui éleve des grilles, des verroux, des portes pour condamner ces malheureux priſonniers des deux ſexes, à des plaintes & à des tourmens qui ſe renouvellent à la naiſſance de chaque aurore.

Je n'ai jamais vu une religieuſe placée

derriere une grille de fer, sans la trouver souverainement aimable; il n'y a point d'ornement qui vaille cette guimpe. Ce voile, ces habits lugubres, la mélancolie de leurs regards, qui dément leur parole ordinairement vive & précipitée; l'impossibilité de changer leur état, le sentiment que tant de charmes sont perdus, & que le soupir de l'amour malheureux sera éternel dans leur cœur; tout m'attriste devant la barriere impénétrable, que rien ne peut briser. Quand je m'éloigne, je sens avec amertume qu'il n'est point au pouvoir d'un mortel d'adoucir les maux de ces infortunées. Elles ont sans doute quelques jouissances qui leur aide à supporter le fardeau de la vie. Mais tout me dit qu'il n'y a plus de félicité pour elles; & je répete tout bas ce vers de Lucrece, qu'on est forcé de redire si fréquemment dans les états catholiques :

Quantum relligio potuit suadere malorum!

SI les vocations ne sont plus forcées, la séduction a toujours lieu dans les cloîtres, pour conduire l'inexpérience aux vœux monastiques & éternels.

VOICI un fait ſingulier, arrivé à Paris en 1773.

UN pere voulant marier ſa fille qu'il avoit miſe dans un couvent pour y recevoir ſa premiere éducation, éprouva l'oppoſition la plus décidée. Il reconnut ſans peine l'inſpiration des filles indiſcretes & pieuſes qui l'avoient élevée. Il ne permit pas qu'elle retournât dans ce couvent, & ſe chargea du ſoin de guérir cette grande averſion pour le monde, & de lui faire perdre le goût pour le voile. Deux jours après il reçut la lettre ſuivante :

» DIEU, à qui tout appartient, Souverain
» de l'univers & de toutes créatures, Juge
» des vivans & des morts.

» Écoute, impie, les paroles de ton Dieu.
» Si tu les mépriſes, je commande à l'ange
» exterminateur de te frapper avant la fin
» de l'année. Oſes-tu préférer ta fortune au
» ſalut de ton ame, & ſatisfaire tes vues
» ambitieuſes en allant contre mes volontés ?
» Ne ſais-tu pas que tous les biens ſont dans
» ma main puiſſante, & que je les diſtribue
» ſelon qu'il me plaît ? Ta fille eſt à moi,
» ſa volonté & ſon être m'appartiennent. N'es-

„ tu pas trop heureux que je la range parmi „ mes épouses pacifiques, & que je consente „ à ce qu'elle désarme, par ses prieres, ma „ justice irritée ? Tes crimes ont mérité les „ plus grands châtimens, & mon bras est „ encore suspendu. C'est son innocence & „ ses larmes qui ont arrêté ma vengeance; „ c'est le lieu qu'elle habite qui a fléchi mon „ courroux. Si tu oses balancer la vocation „ qui l'appelle vers moi, tremble : mon bras „ va se baisser & te percer dans ma colere. „

Le pere vit bien que Dieu n'avoit pas écrit une pareille lettre ; il méprisa assez le fanatique qui l'avoit forgée pour ne pas daigner en faire la recherche. Il maria sa fille à un militaire aimable, qui lui fit perdre le goût de la retraite. Le pere vit encore & embrasse dans la joie de son cœur les enfans de sa fille qui, au lieu d'être l'épouse stérile de Jésus-Christ, fait une excellente mere de famille.



CHAPITRE XCIX.

Portrait d'une Abbesse.

TOUTES les passions se sont calcinées dans son sein, & il en est résulté une masse froide & insensible. La succulence des alimens a énervé son ame & enveloppé toute sa sensibilité. Elle ne sent point les peines de celles qui souffrent sous sa regle. Le calme de la froideur s'est étendu sur sa ronde face unie; elle est devenue lisse & dure comme le bois qui forme le tour du couvent. Elle commande, elle tourmente; voilà sa grandeur & sa volupté.

LE grade où elle est parvenue ne fera qu'ajouter à cette pétrification morale, qui lui donne l'air du repos, & peut-être enfin le repos même.

QUAND à celle chez qui l'embonpoint n'a point étouffé les passions actives, elle est maigre & jaune; le feu sombre de ses regards annonce que du fond de son cloître elle voudroit tout remuer & tout agiter dans le monde. Elle s'y promene sans cesse; elle

fait transpirer au-dehors toutes les petites tracasseries, afin que le monde revienne à elle; & avec les mots d'ordre, de religion & de zele, les prélats sont forcés d'abaisser leurs regards sur les murailles qu'elle habite. L'affaire dont elle se mêle devient tout-à-coup embrouillée, & il ne faut qu'une heure de conversation avec elle, pour avoir des soupçons injurieux sur les actions des hommes que l'on estime le plus.

Voila ce que fait la profonde retraite. Toutes les passions s'y corrompent; l'orgueil y prend un caractere encore plus dur. Point de milieu dans ces murs solitaires; c'est là que l'ame s'anéantit, ou qu'elle monte au plus haut degré de perversité.

CHAPITRE C.

Théatre National.

Comment a-t-on représenté sur ce théatre tant de tragédies où les rois sont toujours des tyrans qu'il faut détrôner pour le moins; où il ne s'agit que de poignarder &

d'empoiſonner des ſouverains qui déplaiſent aux fiers amans de la liberté, logés au faux-bourg Saint-Germain ?

COMMENT nos poètes ont-ils placé dans la bouche de leurs perſonnages, les mêmes maximes tant de fois reprochées aux Jéſuites, qui du moins ne les ont pas miſes en vers ?

COMMENT a-t-on ſi fort exalté les gouvernemens républicains au ſein d'une monarchie ? Comment Corneille n'a-t-il point paſſé pour poète ſéditieux, en nous faiſant déteſter la royauté, en nous la peignant des plus révoltantes couleurs, en nous montrant *Cinna*, *Émilie*, en ennobliſſant tout rôle de conſpirateur, en conſacrant la coupe & le poignard ?

COMMENT une foule de tirades modernes, qui reſpirent le meurtre des rois, ont-elles circulé chez un peuple ſoumis, qui adore ſes monarques ? Notre tragédie n'eſt-elle pas pleinement & conſtamment en contradiction avec les principes monarchiques ?

QUE d'injures dites aux rois dans ces pieces doublement approuvées ! Mais la cenſure voyant qu'il eſt queſtion d'un prince Aſiatique, & que le ſtilet & la coupe empoiſonnée

ſont apprêtés dans un palais ſitué à ſix cents lieues du faux-bourg Saint-Honoré, ne refuſe pas d'écrire : *permis d'imprimer & de repréſenter.*

Des écoliers font des vers abominables, dits tragiques. L'un fait dire à un conſpirateur qui tient le couteau levé :

Tu vois
La reſſource du peuple & la leçon des rois.

Un autre :

Et j'ai beſoin d'un bras,
Qui du meurtre d'un roi ne s'épouvante pas.

Ces hémiſtiches monſtrueux paroiſſent forts à l'oreille de ces faiſeurs de tragédies, qui s'attablent dans le coin d'un café, pour y réciter le plan de leurs pieces inſenſées, où le parricide ſe commettra au nom de la liberté. Le commiſſaire qui arrêta le poëte *Péchantré*, lequel avoit tracé ſur du papier, *ici le roi ſera tué*; ne concevoit pas en homme de ſens, qu'une tête pariſienne pût appliquer, dans une auberge, ces mots au cinquieme acte d'une tragédie. Il faiſoit ſon devoir en homme étranger à ces folies théatrales, qui peuvent avoir des conſéquences,

& qui, quoiqu'extravagantes, ont un caractere atroce.

COMMENT a-t-on avili ensuite sur ce même théatre l'ordre de la bourgeoisie ? Pourquoi le marquis, le comte y sont-ils toujours légers, sémillans, & le bourgeois toujours plat & bête ? Dans telle piece l'officier donne des croquignoles au marchand ; & le parterre, composé de boutiquiers, n'en rit pas moins de toutes ses forces.

COMMENT a-t-on récité & récite-t-on encore sur la scene ces deux vers de Voltaire dans un païs où le clergé est si puissant ?

Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

COMMENT a-t-on représenté Cartouche sur le théatre de la nation avec une affluence extraordinaire ?

COMMENT a-t-on joué & rejoué *le Roi de Cocagne*, si singuliérement couru & applaudi ?

COMMENT prévient-on d'un côté toutes les allusions possibles, & comment de l'autre laisse-t-on les allusions nouvellement enfantées sur des vers anciens ?

CE qu'il y a encore de remarquable ſur ce théatre national, c'eſt que les comédiens qui ont commencé par ſe modeler ſur quelques hommes de qualité, donnent enſuite le ton à ces mêmes hommes. J'ai vu tour-à-tour Grandval, Belcourt, Molé faire de nombreux imitateurs qui répétoient leur tic devant le miroir de nos cheminées. L'un ſe grattoit légérement le deſſous du nez ; l'autre faiſoit le gros dos dans un à-plomb à peu près immobile ; celui-ci ſautilloit comme s'il avoit du vif-argent dans les jambes ; affectant tour-à-tour la gravité & l'étourderie. Voilà les leçons que les jeunes gens prennent au théatre ; ils viennent enſuite dans les maiſons achever le rôle du comédien.

QUE l'étranger ſe mette au fait des manieres de l'acteur en vogue, & il pourra juger celles qui ſont dominantes.

L'ENGOUEMENT pour tel acteur ceſſe quand il a été ſuffiſamment copié. Il vieillit ; lui ſeul ne s'en apperçoit pas ; il voudroit encore donner le ton : on vole à d'autres modeles, & l'on court les chercher juſques ſur les théatres du ſecond ordre. Jeannot n'a-t-il pas eu ſes imitateurs ?

AUSSI les jeunes gens qui fréquentent les ſpectacles, ont tous une légere nuance du comédien à la mode. Il n'y a que l'homme de cour qui échappe à la contagion, & qui ſache compoſer ſon attitude d'une maniere originale, que le grand acteur lui-même n'imite jamais qu'imparfaitement.

LE dernier terme de la fatuité & de l'impertinence ſe rencontre chez tel comédien; il eſt impoſſible d'ajouter au ridicule des airs & des tons qu'il ſe donne. Qu'il parle, qu'il écrive, il eſt toujours impertinent.

IL y a telle lettre imprimée qui feroit croire que tel acteur eſt devenu fou, & que c'eſt ſa raiſon, au lieu de ſa perſonne, qui eſt enterrée. Vous riez de lui. Soyez ſûr qu'il eſt complétement dans l'illuſion. Parce qu'il a foulé les planches du théatre, il croit ſon exiſtence précieuſe à l'univers. Il parle de l'intérêt qu'il a inſpiré aux têtes couronnées avec une crédulité complaiſante. Il a perdu le point de vue de ſa place; il eſt en l'air; il ne ſait plus ce qu'il dit.

VOILA la maladie des gens de théatre. Tous n'en ſont pas atteints; mais ceux chez qui elle domine, ſont devenus des êtres

curieux, à raiſon de l'importance qu'ils ont donnée réellement à leur perſonne.

OR, dites-nous, moraliſtes, pourquoi le talent de la déclamation ou du chant, quelques applaudiſſemens publics, inſpirent-ils tant de vanité; lorſque l'auteur, le peintre, le ſtatuaire, le compoſiteur de muſique, le géometre ſont modeſtes par comparaiſon ? Je voudrois bien deviner ce qui, chez un comédien, met dans un jeu ſi prodigieux, ſi conſtant, les fibres de ſon amour-propre. Pourquoi ce ſentiment fermente-t-il chez lui à un degré inconnu dans toutes les autres profeſſions ? Qui au moral prendra le ſcalpel pour découvrir la cauſe de cette irritation, de ce prurit, que je ne me laſſe point d'examiner ?

LE parterre de ce ſpectacle a perdu ſes droits antiques; il n'exerce plus avec vigueur une autorité dont on lui a conteſté l'uſage, qu'on lui a ravie enfin; de ſorte qu'il eſt devenu paſſif.

ON l'a fait aſſeoir, & il eſt tombé dans la léthargie. La communication des idées & des ſentimens ne ſe fait plus ſentir. L'électricité eſt rompue, depuis que les banquettes

ne permettent plus aux têtes de ſe toucher & de ſe mêler.

AUTREFOIS un enthouſiaſme incroyable l'animoit, & l'effervefcence générale donnoit aux productions théatrales un intérêt qu'elles n'ont plus. Aujourd'hui le calme, le ſilence, l'improbation froide ont ſuccédé au tumulte.

IL a auſſi perdu ce tact prompt qui l'éclairoit ſur les convenances. Si l'on avoit à ſe plaindre de ſa ſévérité, elle devenoit utile.

LE parterre ancien, beaucoup mieux compoſé, peuplé d'amateurs, non-ſeulement jugeoit la piece, mais encore il devinoit les forces & les reſſources de l'auteur. Quand on donna *Warvick* en 1763, le parterre dit d'une voix unanime : *c'eſt bien, c'eſt ſage ; mais le poète eſt ſec. On ſent qu'il n'ira pas plus loin.* La prophétie s'eſt vérifiée. L'auteur depuis vingt ans ſe tourmente pour pouvoir donner à *Warvick* un pendant, & il ne ſauroit en venir à bout.

DES bons mots de toute nature circuloient dans l'ancien parterre. Un homme un peu gros incommodoit légérement ſon voiſin : *quand on eſt auſſi épais*, dit celui-ci en élevant la voix, *on devroit bien reſter chez*

soi. --- *Monsieur*, reprit l'homme gros, *il n'appartient pas à tout le monde d'être plat.*

CHAPITRE CI.

Le Calvaire ou le Mont-Valerien.

PETITE montagne à deux lieues de Paris, habitée par des hermites qui sont en possession de ce lieu depuis quatre ou cinq siecles. C'est pendant la semaine sainte & aux fêtes de la croix un concours étonnant de peuple & de bourgeois de Paris, qui y viennent admirer les chapelles & le grand crucifix où Jésus-Christ est mis en croix entre le bon & le mauvais larron. Tel badaud croit pieusement que ce Calvaire, est la montagne même où les Juifs crucifierent Jésus, & qu'il expira réellement sur ce Calvaire, où le peuple prie & s'agenouille. Il n'a point de connoissance de la montagne de *Golgotha*, située hors de Jérusalem du côté du septentrion ; il ne sait pas même où Jérusalem étoit placée ; il prend l'imitation pour l'objet réel.

SEPT chapelles environnent cette croix ; & dans chacune est représenté quelqu'un des

mysteres de la passion. Des figures en plâtre de grandeur naturelle frappent le peuple de componction. Le statuaire a donné aux Juifs & aux bourreaux des mines rébarbatives, qui font sanglotter la multitude.

IL y a quelques années qu'il se faisoit des pélérinages nocturnes la nuit du jeudi au vendredi saint. Quantité de femmes, de couturieres, de jeunes filles accompagnées de pélerins chargés de croix, traversoient le bois de Boulogne & gravissoient avec ferveur la montagne un peu haute & rude. On a réprimé avec sagesse ce que cette piété avoit de suspect. Aujourd'hui les pélerines & les pélerins, cahotés dans une charrette pour leurs cinq sols s'y rendent pendant le jour. On y entend la messe, & l'on redescend ensuite dîner gaiement dans les cabarets de Surêne. Les pélérinages eurent en tous tems plus d'une utilité; & la population de la France doit infiniment au P. Duplessis, grand planteur de Calvaires.

LES vues des terrasses du Mont-Valérien sont uniques pour leur étendue & pour la beauté des objets qu'elles offrent. On y découvre les beaux païsages des environs de

Paris, le vaſte canal de la Seine, ſes détours, & les villages qui décorent ſes rives.

UN confeſſeur ayant ordonné à ſon pénitent, pour l'expiation de ſes fautes, de faire un pélérinage au Calvaire avec des pois dans ſes ſouliers, celui-ci trouvant la tâche trop pénible & voulant toutefois obéir, les fit cuire au premier bouchon, & continua ainſi ſon chemin. Ainſi le petit comme le grand ſait compoſer avec la loi & ſa conſcience. Qui n'a pas fait cuire ſes pois?

ON fait des retraites dans la maiſon des prêtres & chez les hermites qui y ſont établis. On y jouit d'un bon air, d'une vue magnifique; & le corps s'en trouve tout auſſi bien que l'ame.

CHAPITRE CII.

Jours ouvrables.

DANS les païs catholiques, les fêtes occupent la quatrieme partie de l'année. On vient d'en ſupprimer treize à quatorze, après un demi-ſiecle de réclamations. Il y en avoit quelquefois cinq de ſuite, & aſſez ſouvent

trois. On auroit dû les rejeter toutes aux dimanches ; mais la superstition a bataillé, & le bien ne s'est fait qu'à moitié.

SAVEZ-VOUS quel est le corps qui seroit le plus fâché de la réforme entiere, & qui s'y oppose le plus par ses discours ? c'est la ferme générale, parce que ces jours là l'église donne le signal d'aller au cabaret, & que l'on ne voit que des ivrognes qui y consument le gain d'une semaine.

LE peuple appelle *jours ouvrables* les jours que les boutiques ne sont pas fermées : distinction que ne connoissent pas les gens du beau monde, tous les jours de la semaine étant égaux pour leurs plaisirs.

C'EST un jour de fête qu'il faut voir l'affluence du peuple aux Champs-Elysées, aux Boulevards, & considérer ces phalanges bigarrées de promeneurs qui offrent une variété bisarre, de physionomies & d'accoûtremens. Là, vous pourrez lire sur le front du Parisien si ce que j'ai écrit de son air soucieux, gêné ou compassé, n'est pas vrai ; & si l'étranger qui lui attribuoit, il y a soixante ans, un air riant, libre, ouvert, dégagé, n'est pas autorisé à prononcer aujourd'hui

qu'il a dans ses manieres quelque chose de contraint & de triste.

Je parle de la petite bourgeoisie, la classe assurément la plus nombreuse, & dont l'attitude & le regard me paroissent exprimer un caractere souffrant : indice d'une vie contentieuse & pénible. Le peuple, quand il travaille, me paroît plus gai que lorsqu'il se promene.

Rien ne doit plus étonner que de le voir s'amonceler dans un jardin public, & là ne faire autre chose, pendant une après-dînée entiere, que de parcourir les allées & s'asseoir sur des bancs ou des chaises. On voit qu'il ne sait se créer aucun amusement, & qu'un jour de fête est encore pour la petite bourgeoisie un jour où il ne faut rien dépenser ; car l'avertissement pressant de la capitation, envoyé par le terrible receveur & qui menace de poursuivre, semble écrit sur toutes les physionomies.

Ce receveur de capitation est un rabat-joie perpétuel, un publicain décidé ; c'est une espece de financier dont on vient d'ériger l'emploi fatal en charge, & qui va chercher des têtes contribuables jusques dans les flancs

des veuves. Il vous impose arbitrairement; & l'on a beau lui dire, *ma tête vaut peu de chose*, il vous soutient que votre tête est excellente pour lui payer tant. Dès que son tarif est tracé rien ne l'efface, pas même le malheur imprévu. Le mort paie la capitation, dès que sa vie a entamé de quinze jours l'année financiere.

CHAPITRE CIII.

De Raoul Spifame.

JE vais parler de lui, quelqu'obscur qu'il soit, parce que je me sens une certaine analogie avec son caractere & sa tournure d'esprit. Cet homme du seizieme siecle s'étoit établi roi dans son cabinet, réformateur de tous les abus qui le choquoient; & là il travailloit à loisir à une manufacture d'arrêts concernant presque tous les objets de la législation. Et qui n'a pas rêvé involontairement à ces grands objets ? Qui n'a pas dit quelquefois *si j'étois roi ?*

CE qui est assez plaisant, c'est que *Brillon*, auteur du Dictionnaire des arrêts, l'abbé

Abel

Abel de Sainte-Marthe & plusieurs autres écrivains ont pris pour un recueil de véritables ordonnances de Henri II, ce qui n'étoit que l'ouvrage d'un particulier sans caractere & sans autorité : tant il avoit imité parfaitement le style & le ton de ces édits royaux.

Dans sa souveraineté imaginaire, il forgeoit des arrêts qui étoient aussi l'ouvrage de la haine ou du ressentiment ; (car il faut bien que l'homme se montre.) Il foudroyoit les juges du Châtelet & ceux du parlement, qui ne lui avoient pas été favorables. Il dépossédoit les avocats ses confreres de leur état, en cas de désobéissance à ses réglemens. Il abolissoit leur ordre, non-seulement comme superflux & inutile, mais encore comme dommageable & pernicieux.

Ce nouveau législateur exaltant son imagination, s'approche du trône ; il voit le roi qui le félicite, le comble de louanges & de faveurs, l'adopte même pour son fils par *arrogation civile*.

Reconnoissant de cette faveur, nôtre politique ordonne que les ordonnances émanées du roi soient exécutées sans aucune *remontrance* ni délai. C'est vouloir ce que nos

rois n'ont jamais voulu. Mais *Spifame*, en fe créant monarque, fe faifoit monarque abfolu. Vous le voyez enfuite inftituer vingt-quatre cardinaux, pour aider le roi à conduire l'églife gallicane, dont il lui donne la *furintendance*.

Il eft plaifant qu'en fe faifant roi dans fon cabinet, on y foit defpote. Cette obfervation, je penfe, ne doit pas échapper au moralifte.

Mais il s'en faut bien que tous les arrêts de *Spifame* foient auffi extravagans. En courant après des chimeres, il a quelquefois rencontré le germe de plufieurs loix & de plufieurs établiffemens utiles à la fociété.

Si l'année commence dans toute la France au premier janvier; fi l'on a fenti les abus de nos juftices feigneuriales; fi l'on a entrepris des travaux qui ont contribué à l'embelliffement & à la commodité de la ville de Paris; fi fon églife cathédrale a été décorée du titre d'archevêché; fi la bibliotheque du roi eft devenue un dépôt public, où fe trouvent réunies toutes les richeffes littéraires, &c. c'eft peut-être à *Spifame* qu'on

en a l'obligation : du moins tous ces établissemens ou réglemens sont ils annoncés dans sa *Dicéarchie* bien avant leur exécution.

PARMI une multitude d'arrêts émanés de ce trône idéal, on remarque celui qui ordonne la résidence aux évêques ; celui qui a établi des pensions sur les bénéfices pour la subvention des guerres & autres nécessités de l'état ; celui où le roi invite ses sujets à l'avertir des malversations ; (voilà le germe d'un édit précieux :) celui qui regle qu'à l'avenir le pape sera tenu de prêter foi & hommage pour Avignon.

ON voit que les idées de *Spifame* se rapprochent de celles des souverains de l'Europe, qui se distinguent le plus aujourd'hui par la prévoyante sagesse de leurs loix. Il a observé le premier que l'état, par la suppression des fêtes, obtenoit plus de travail, la religion moins de profanation ; il a aussi parlé d'une autre réforme non moins utile, celle des couvens. Eh, quelle audace pour le tems où il écrivoit !

IL s'est montré jaloux de conserver la pureté dans les mariages, & il condamne aux

travaux publics ceux qui seront convaincus du crime d'adultere.

Ce législateur sans couronne & sans mission a donné une loi bien faite pour être méditée, sur-tout dans un tems où l'on est occupé dans tous les païs à tirer le meilleur parti du fond de son territoire. Comme il ne voyoit de terres stériles que celles qu'on ne veut point cultiver, il ordonne par son édit que ces terres incultes seront abandonnées aux premiers occupans. Cela me paroît admirable.

Il établit ensuite des chambres agraires, rurales, arpentaires, pour gouverner & régenter la culture & la fécondité des terres négligées. Cet établissement, tel que le conçoit celui qui le propose, me semble d'une tout autre utilité que nos sociétés d'agriculture. Ainsi nos écrivains économiques n'ont point le mérite de l'invention sur bien des détails agronomiques, qu'ils nous présentent tous les jours comme une science absolument neuve.

Ce curieux faiseur d'édits ne s'étoit pas oublié. Par un de ses arrêts, il se fit créer

dictateur & garde-de-sceau dictatoire & impérial. Il l'étoit en imagination, ainsi que d'autres se font ministres, généraux d'armées, contrôleurs des finances. Mais qui ne veut pas régner quand il ne dort pas ? Qui, la tête doucement appuyée sur l'oreiller, ne croit pas fermement que sa volonté est plus droite, plus lumineuse que celle de l'administrateur en charge ?

RAOUL *Spifame*, dans son travail réformateur, nous préparoit cinq cents arrêts; mais la mort l'arrêta au milieu de sa régénération des choses. Nous n'avons que trois cent neuf édits de sa fabrique, (on ne sauroit être roi à moins) & ils seront recherchés sans doute par nos politiques autant qu'on les avoit négligés jusqu'à ce jour.

LE résultat de ces divers arrêts, c'est que tout le poids des impôts devroit être porté par les riches; ils le paient toujours en dernier ressort : autant vaudroit commencer par eux. C'est là qu'il faut trancher dans le vif; car la réduction de ce luxe ne sera pas un mal pour les riches, pas même un mal de vanité, puisque la réduction sera

proportionnelle. Mettez donc des impôts sur les cartes, les parfums, les liqueurs, sur la poudre à cheveux, sur les étoffes d'or & de soie, sur les galons, sur la porcelaine, sur les laquais, sur les valets & femme-de-chambre, sur les maîtres-d'hôtels, sur les parcs, sur les roues de carrosse, &c.

Quoi, le royaume a trente-cinq mille lieues quarrées, & vous demandez de l'argent pour l'entrée d'une livre de beurre; & vous saisissez ballots, marchandises, pour effrayer & tuer le commerce qui entretient la circulation & la vie du corps politique; & vous taxez la tête d'un malheureux sans pain; & vous créez chaque jour de petites & misérables loix qui ont toutes la physionomie du vol, du dol, de la rapine; & vous avez des bras qui vous demandent du travail & que vous laissez sans travail! Lisez *Spifame*; il a vu en grand dans un siecle où le génie & l'expérience n'avoient pas encore assemblé leurs idées.

Montesquieu l'a presque copié lorsqu'il a dit: *Chacun ayant un nécessaire physique égal, on ne doit taxer que l'excédant.* Taxer

le nécessaire, c'est détruire. Mais on n'a écouté ni Spifame, ni Montesquieu. *Si tout homme de bien,* comme le dit Platon, *est législateur*, quel danger y a-t-il à lui abandonner la théorie de la législation ?

Fin du cinquième Volume.

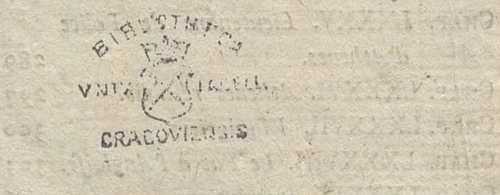


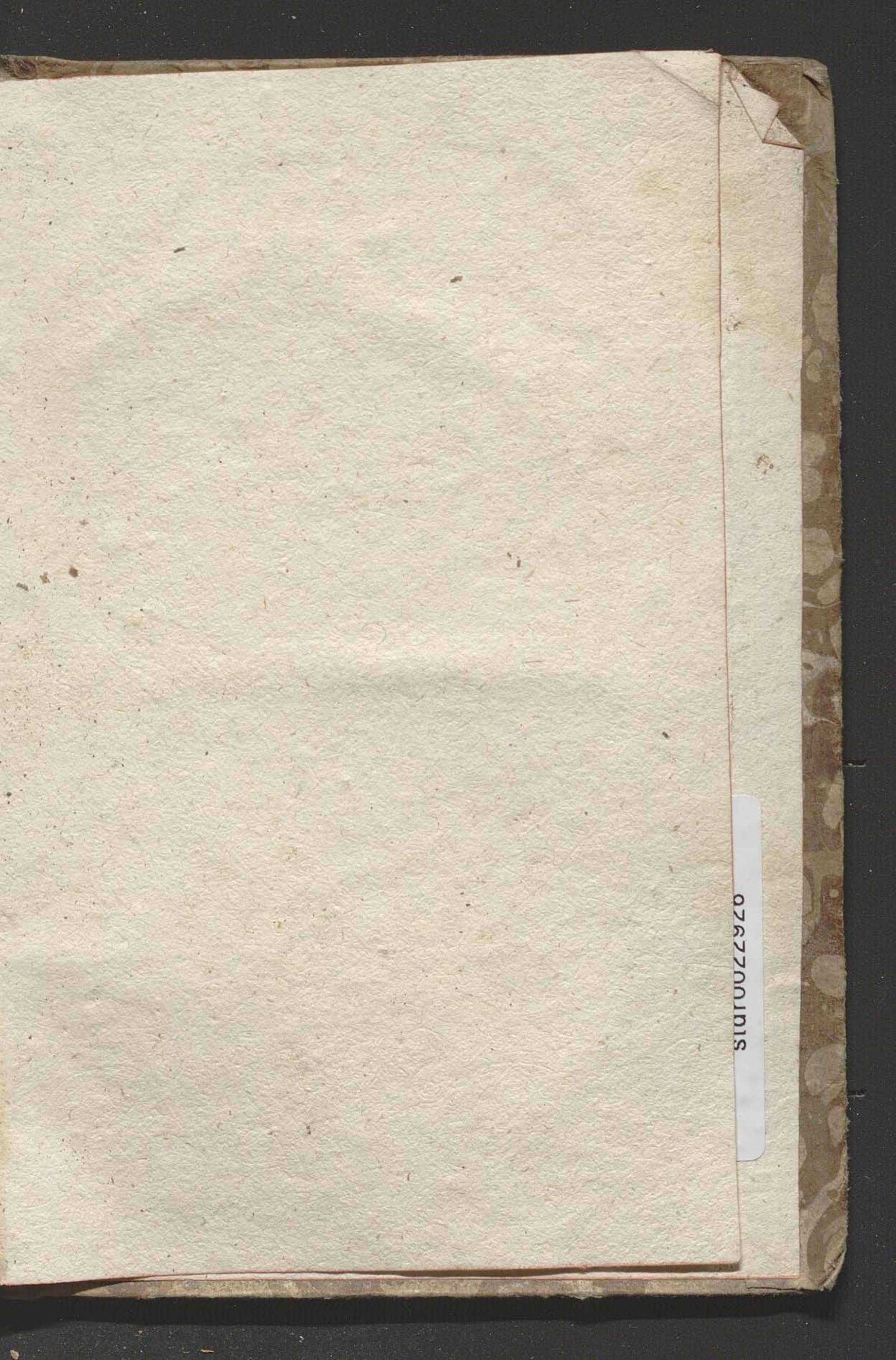
TABLE

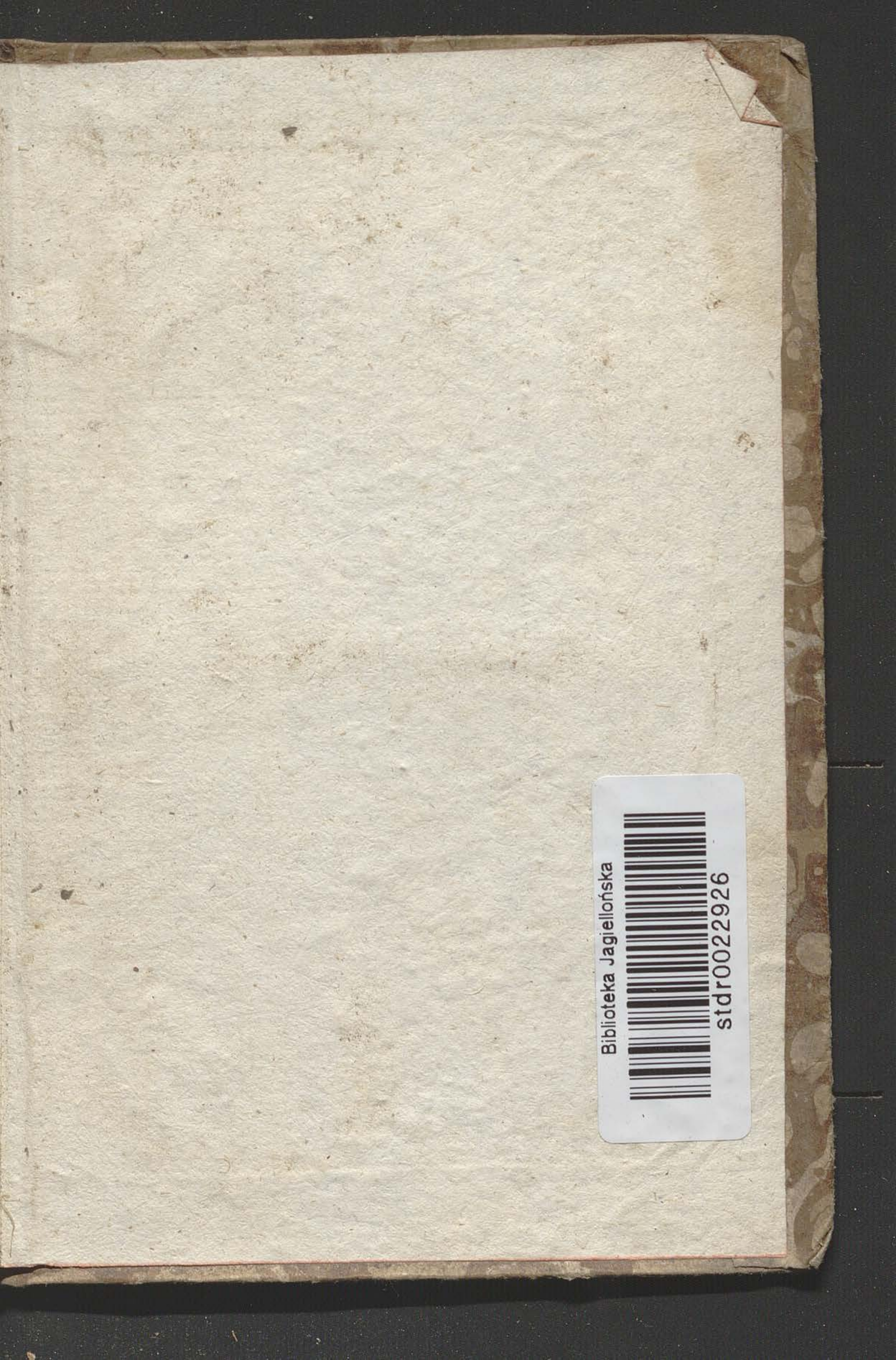
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.






Biblioteka Jagiellońska
stdr0022926

